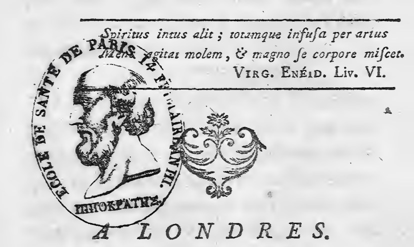
SUITE DES MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE ET A L'ÉTABLISSEMENT DU MAGNÉTISME ANIMAL.

Spiritus intus alit ; totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.
VIRG. ENÉID. Liv. VI.



A LONDRES.

1785.

AVANT-PROPOS.

En Physique, un fait prouve plus que tous les raisonnemens possibles ; c'est-là, je pense, un axiome que personne ne peut contredire. Les effets produits par le *Magnétisme animal* sont physiques : ce n'est donc que par la multiplicité des faits & des *expériences* répétées, toujours avec le même succès, qu'on peut prétendre convaincre le Public de l'existence de l'*agent* qu'on lui annonce.

La plus séduisante *théorie* sur le Magnétisme animal, si elle n'est pas appuyée de faits qui en constatent la vérité, ne sera reçue qu'avec indifférence, ou sera regardée comme un systême nouveau, contre lequel on se tiendra toujours en garde : car à des raisonnemens on peut toujours opposer des raisonnemens, & l'indécision est pour l'ordinaire

la ſuite des combats d'opinions. Mais qu'oppoſer à des faits qui, s'ils ont été conſtatés avec ſoin, peuvent ſe reproduire à chaque inſtant? La prévention a beau les nier d'abord, il faut que tôt ou tard elle cède à l'évidence. La vérité ne peut perdre ſes droits, & la confuſion eſt toujours le partage de ceux qui, par mauvaiſe foi, ne la veulent pas reconnoître.

La pratique du Magnétiſme animal eſt bien nouvelle; nous n'avons juſqu'à préſent qu'une petite quantité de faits qui en conſtatent l'utilité. Que notre but ſoit donc de multiplier ces faits; que le Public, avant de recevoir une théorie du Magnétiſme, apprenne que de tous côtés les mêmes phénomènes ſe préſentent; que ce n'eſt pas ſeulément quelques individus privilégiés qui les oprèent, mais que tous les hommes, de quelque état & condition

qu'ils ſoient, ſont plus ou moins capables de les opérer, par la ſeule raiſon qu'ils ont tous les mêmes liaiſons avec la nature, & les mêmes droits au maintien de leur exiſtence.

Une choſe bien importante encore pour faciliter la croyance univerſelle, ſeroit de mettre la plus grande uniformité dans nos opérations; car alors elle auroit auſſi lieu dans nos réſultats. Nous ſommes bien loin de cet accord ſi néceſſaire & ſi déſirable. Il eſt pourtant vrai qu'il n'y a qu'une manière de faire le mieux poſſible; peut-être, au reſte, ne l'avons-nous pas encore découverte: je ſuis tenté de le croire, & c'eſt ce qui me fait appuyer davantage ſur la néceſſité d'accumuler des faits, avant que d'entreprendre d'établir une théorie définitive.

Depuis l'impreſſion de mes premiers

Mémoires fur le Magnétifme animal, j'ai vu, par les nouvelles cures que j'ai eu la fatisfaction d'opérer, combien j'étois loin alors des connoiffances que j'ai acquifes depuis.

Plus je vais en avant, plus j'apperçois mes fautes premières, & plus je me perfuade qu'il y a beaucoup à acquérir encore.

Je fuivrai, au refte, dans ces *nouveaux Mémoires*, la marche que j'ai déjà tenue : quand je dirai que je crois que telle chofe exifte, ou que tel effet fe produit par tel moyen, je n'affirmerai pas qu'il ne puiffe fe reproduire par d'autres procédés; & me contentant fimplement de narrer les faits tels qu'ils fe font paffés chez moi, je rendrai compte des procédés que j'ai employés pour les obtenir.

De la comparaifon des réfultats pro-

duits par différens *Magnétiseurs*, doit s'établir néceſſairement la meilleure pratique des procédés ; & c'eſt en nous rendant compte, les uns aux autres, de nos différentes cures magnétiques, que nous parviendrons peu à peu à pouvoir former des matériaux ſolides pour l'établiſſement d'une doctrine réelle de *Magnétiſme animal.*

Beaucoup de perſonnes, convaincues de l'exiſtence du Magnétiſme animal, après avoir lu mes premiers Mémoires, ont prétendu que je n'avois pas aſſez expliqué les moyens que j'employois pour procurer aux malades le *Somnambuliſme magnétique*: cela peut être ; n'écrivant pas pour le Public, j'ai dû croire être entendu à demi-mot par les *Magnétiſeurs.*

En préſentant d'ailleurs *la volonté* comme le principe *moteur* du Magné-

tiſme, il falloit plus de faits encore que je n'en avois pour oſer me livrer à la démonſtration de cette vérité.

La connoiſſance de l'*agent magnétique* étoit ſans contredit le premier pas à faire ; ce n'étoit que par ſes effets qu'on pouvoit la prendre, puiſque cet agent, par ſa nature, n'eſt ni viſible ni palpable à aucun de nos ſens.

Mais une fois cet agent reconnu, il eſt plus facile d'entrer dans tous les détails des moyens à prendre pour le mettre en jeu. Je ne prétends écrire au reſte que pour les *Magnétiſeurs*. Aujourd'hui que les faits ont été multipliés ; que, dans pluſieurs traitemens magnétiques, il s'eſt rencontré les mêmes phénomènes qu'à *Buſancy*, même état magnétique, même *ſomnambuliſme*, même *preſſenſation* dans les maladies, &c. ; aujourd'hui, dis-je, que jene puis penſer qu'on doute

encore de l'exiſtence d'un moyen quelconque produiſant ces effets ſinguliers, je pourrai mettre plus de clarté dans mes explications : mon ſeul déſir eſt de voir tous les partiſans du Magnétiſme animal auſſi perſuadés que je le ſuis de l'exiſtence & des effets utiles de cet agent.

Je ſens très-bien en même temps, par mon expérience propre, que l'on ne peut acquérir cette conviction intime que par des ſuccès. Je ſerois donc trop heureux, ſi, par tous les éclairciſſemens dont je ſuis capable, je parvenois à donner à chacun d'eux la confiance qu'ils doivent prendre dans leurs moyens : ce ſeroit un grand pas de fait ; car une fois perſuadé de ſon pouvoir pour produire un *effet quelconque*, il n'eſt plus queſtion que de vouloir l'employer ; choſe très-facile aſſurément, & que chacun ſera libre d'exercer dans tous les temps.

Afin de faire des applications plus précifes & plus juftes aux différens genres de maladie que j'ai eu à traiter, je commencerai d'abord par le récit hiftorique des cures opérées par le paffage du *fomnambulifme*, & je les ferai fuivre des réflexions que les différentes particularités de la maladie me dicteront.

Cette marche, en ôtant la monotonie de la lecture, me facilitera les moyens de ne rien omettre de tout ce que je croirai utile au développement des procédés que j'emploie.





SUITE
DES
MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
ET A L'ÉTABLISSEMENT
DU MAGNÉTISME ANIMAL.

On a trop entendu parler des phénomènes que présentoit à Paris, l'hiver dernier, le *somnambulisme* de la nommée *Madeleine*, & l'opinion que l'on a prise de l'état singulier de cette fille, a été trop erronée pour pouvoir me dispenser de donner quelques détails des faits dont tant de personnes ont été témoins.

Mon récit pourra bien ne pas satisfaire le Public prévenu; mais, encore une fois, je ne prétends en aucune manière le convaincre: mon seul but est de m'entretenir avec les personnes

aussi convaincues que moi de l'existence & des propriétés du *Magnétisme animal.*

Madeleine avoit à Busancy, l'automne dernier, suivi le traitement *magnétique* pendant trois semaines : comme je n'avois pas vu alors s'opérer en elle de changement avantageux, désespérant de la pouvoir guérir, je l'avois renvoyée dans son pays.

J'étois loin d'imaginer que quatre mois après cette fille serviroit à des expériences ostensibles à Paris, puisque, de tous les malades cités dans mes Mémoires, c'étoit sans contredit celle qui présentoit les phénomènes les moins satisfaisans : point de sensations distinctes sur son état, aucune pressensation, n'entendant rien aux maladies des autres, & une intelligence très-bornée dans ses crises ; mais considérée comme *aimant animal*, il étoit impossible d'en voir un plus parfait.

Après avoir donc fait part à quelques-uns de mes amis des différens événemens arrivés à mon traitement de *Busancy*, plusieurs désirant voir quelques effets analogues à ceux que je citois, je me déterminai à faire venir cette fille, à laquelle, sans cela, je n'eusse probablement plus songé.

Mon projet étoit qu'ils fussent seuls specta-

teurs de mes expériences ; prévoyant bien que, malgré l'opinion que je pouvois me flatter de mériter, l'efpèce de merveilleux que préfentent les *crifes magnétiques*, effaroucheroit plus les efprits qu'il ne les difpoferoit à la croyance.

Malheureufement on fut que M. *Sœffer* (Medecin) étoit venu chez moi, & qu'il convenoit avoir vu un fait extraordinaire dont il ne pouvoit douter.

Bientôt M. le Bailly *de Suffren* répandit le même bruit de fa croyance.

Deux autorités auffi fortes venant à fe répandre dans le monde, quantité de perfonnes voulurent être auffi témoins des mêmes phénomènes. Je me refufai d'abord à toutes les demandes qui me furent faites ; mais enfin, obligé de céder, je me vis forcé d'ouvrir ma porte : ma maifon devint bientôt un lieu public, où l'on arrivoit avec les difpofitions qu'on eût apportées chez un Joueur de gobelets ; car la plupart, j'ofe le dire, apportoient chez moi plus de difpofitions à douter de tout ce qu'ils verroient, qu'ils n'en apportoient à examiner avec foin la *caufe* de l'effet fingulier qui leur étoit annoncé.

Bientôt il fe répandit dans Paris que je pré-

tendois faire deviner à Madeleine la pensée de chacun (1): c'étoit-là du moins l'interprétation erronée qu'on donnoit légèrement à la *mobilité magnétique* de cette fille. Cette supposition absurde passant de bouche en bouche, on vint chez moi avec des doutes plus fondés; & tout le temps se passoit à chercher plutôt les moyens de faire tomber *la Somnambule* en défaut, que de jouir de bonne foi de la singularité de sa position.

Les premiers témoins de mes expériences croyoient, d'après ma parole d'honneur, que *Madeleine* n'y voyoit pas, ou que, si elle y voyoit, ce n'étoit que *comme voyent les Somnambules*; ce qui n'est pas plus concevable. Sur la fin on trancha le *mot*, on dit qu'elle *y voyoit*. Je mis un bandeau sur ses yeux; on prétendit qu'elle voyoit par-dessus le bandeau.

Enfin, il arriva ce que j'avois très-bien pressenti; c'est que l'opinion des mécréans l'emporta sur le petit nombre de gens qui, croyant à ma probité, croyoient au *somnambulisme* de Madeleine. Les Journaux s'égayèrent.

Un d'eux rapporta une *expérience* faite, disoit-il, par une *Dame* de haute considération, & pleine de lumières, qui confondit la *Somnambule* (& apparemment moi aussi, chez qui cela se passoit).

L'hiſtoire rapportée ne m'eſt pas connue, mais cependant peut fort bien être arrivée. Je crois autant que la Dame en queſtion n'a pas réuſſi dans ſon expérience, que le Journaliſte à qui elle a fait part de ſes concluſions.

Si, au lieu de la multitude, je n'euſſe reçu chez moi, comme je le déſirois, qu'une certaine quantité de gens diſpoſés à examiner, ſans prévention, les effets que je leur annonçois; ſi, conduits par eux, il étoit venu peu à peu quelques Médecins, puis un petit nombre de gens éclairés, à qui j'euſſe pu faire obſerver pendant huit ou quinze jours de ſuite les mêmes phénomènes; à qui j'euſſe pu indiquer les moyens de les produire eux-mêmes, ſoit en mettant *Madeleine* dans l'état de *ſomnambuliſme*, ſoit en l'en retirant, ſoit en nous ſervant enſemble de différens moyens de *renforcemens*, à l'aide *du verre, de l'aimant, de la réflexion des glaces, &c.*, qui, par leurs effets ſecondaires, préſentent des caractères d'évidence plus frappans encore que ceux du ſimple *ſomnambuliſme magnétique*: alors il s'en fût ſuivi une conviction raiſonnée dans tous les eſprits. Les perſonnes ſimplement curieuſes, arrivant enſuite, perſuadées de l'exiſtence réelle des *effets magnétiques*, n'euſſent plus contredit, contra-

rié toutes les données, & le *Magnétiſme animal* eût pris dès-lors tout l'empire qu'il faudra toujours finir par lui donner.

Quoique les choſes n'aient point eu alors le cours que je m'en étois promis, le ſort du *Magnétiſme animal* n'en eſt pas moins aſſuré. Une vérité eſt toujours une vérité, & tôt ou tard ſon flambeau perce les nuages de l'erreur, de l'ignorance, ou de l'envie. Si la ſcience du *Magnétiſme animal* n'étoit qu'un ſyſtême, je ſentirois toute mon inſuffiſance à la faire adopter. Un ſyſtême n'eſt ſouvent que le fruit d'une imagination exaltée, dont le ſuccès ne tient qu'au plus ou moins d'éloquence de ſon auteur : mais ici c'eſt une pratique à la portée des hommes les plus bornés; TOUS ont la puiſſance de l'exercer, *par cela ſeul qu'ils ſont hommes.*

Il en eſt heureuſement déjà pluſieurs qui, ayant le courage de braver le ridicule momentané que l'on jette ſur le *Magnétiſme animal*, s'en ſervent avec ſuccès pour ſoulager leurs ſemblables. Peu à peu il s'en trouvera d'autres qui marcheront ſur leurs traces. La conviction générale n'eſt pas près de s'étendre, je le ſais bien; peut-être eſt-ce l'affaire de plus d'un ſiècle : mais enfin, la doctrine du *Magnétiſme animal*,

animal : ce ſecret *ſi ſimple* & *ſi merveilleux* ne peut plus à préſent ſe perdre ; il eſt entre les mains de trop de gens déſintéreſſés, pour que le *charlataniſme* puiſſe jamais venir en altérer la pureté, & par-là le faire bannir de la ſociété.

Quant à *Madeleine*, pour ſe faire une juſte idée de l'effet ſingulier que le *Magnetiſme animal* produiſoit en elle, il faut ſe rappeler ce que j'ai déjà dit de l'état complet de *ſomnambuliſme magnétique* (*). Le malade, dans cet état, entre dans un *rapport ſi intime avec ſon Magnétiſeur*, qu'on pourroit preſque dire qu'il en fait partie. Lors donc que, par la *ſimple volonté*, l'on parvient à faire mouvoir un *être magnétique*, il ne ſe paſſe alors rien de plus étonnant que dans l'opération ordinaire de nos geſtes. Je veux prendre un papier ſur une table, j'ordonne à mon bras & à ma main de le prendre. Comme le rapport eſt des plus intimes entre mon principe moteur qui eſt *ma volonté*, & ma main, l'effet de *ma volonté* ſe manifeſte d'une manière ſi momentanée, que je n'ai pas beſoin de réflexion pour l'opérer. On a beau dire qu'un tel effet eſt machinal, cette expreſſion eſt vide de ſens : qu'on refléchiſſe un moment, &

(*) V. la note 6, p. 193 de mes premiers Mémoires.

l'on verra que la marche ordinaire pour nous déterminer à un mouvement quelconque, eſt de penſer d'abord à la choſe que nous voulons faire ou ſaiſir; enſuite de *vouloir* l'exécuter ou nous en emparer; & en troiſième lieu, d'agir en conſéquence de cette *volonté.*

Si nous ne faiſions uſage de nos facultés que pour ſatisfaire uniquement nos beſoins phyſiques, ne différant point en cela de tous les animaux, il faudroit ne reconnoître en nous que le même inſtinct qui les gouverne; alors nous aurions raiſon d'appeler *machinales* toutes nos actions: mais à combien d'objets ſe porte la penſée de l'homme! La ſatisfaction de ſes beſoins proprement dits phyſiques eſt, pour ainſi dire, la moindre de ſes occupations: car je ne conſidère pas comme beſoins le déſir de s'enrichir, d'obtenir des grâces, de briller ou de s'illuſtrer parmi ſes contemporains. Toutes ces affections nous font différer, par leur eſſence, de la nature uniforme & aſſervie des brutes, puiſqu'elles tendent à la ſatisfaction de notre orgueil, de notre ambition, & enfin de toutes les paſſions inſéparables de l'eſpèce humaine, & qui certes n'exiſtent pas dans les animaux.

Si donc nous appercevons en nous des prin-

cipes très différens du reste des êtres vivans, si dans mille occasions nous distinguons en nous ce passage si bien fait pour nous er orgueillir, de la *pensée*, puis de la *volonté*, & enfin de l'action qu'elle détermine, nous devons par gradation descendre jusqu'aux moindres de nos mouvemens, & reconnoître que, dans toute action hors de nous, ces trois opérations se manifestent d'une manière très distincte. Un emploi dans l'armée, par exemple, me feroit plaisir à obtenir; je pourrois y servir le Roi d'une manière convenable à mon zèle & à mon ambition: je pense à cet emploi, & me nourris de l'idée de l'obtenir. Aussi-tôt je me détermiue à partir pour le solliciter, & enfin je pars. Certainement, dans cette exemple, il est aisé d'appercevoir le passage de la *pensée à la volonté*, & de la *volonté à l'action qu'elle détermine.*

Je distingue en moi le même passage dans l'action la plus ordinaire & la plus commune: je vois un livre sur une table; aussi-tôt *ma pensée* s'en occupe; *ma volonté* est ensuite de le prendre, & aussi-tôt je m'en saisis. Ces trois opérations, il est vrai, sont si instantanées, qu'il faut un peu de réflexion pour apprendre à les distinguer; mais elles n'existent

pas moins dans l'action de prendre ce livre, que dans l'exemple précédent.

Si par hasard je me fusse trouvé sur les lieux où le poste que j'eusse désiré d'occuper se fût trouvé vacant, si j'eusse pu m'en emparer sur le champ, je l'eusse fait certainement. *Pensée*, *volonté*, *action*, n'eussent plus alors fait en moi qu'un seul sentiment, comme de prendre un livre. On ne peut nier cependant que ce passage n'eût bien certainement existé en moi (2).

Après cet épisode, beaucoup trop long peut-être pour le sujet principal qui l'a fait naître, revenons à *Madeleine*, & nous verrons que ce *phénomène*, si *extraordinaire*, de la faire obéir d'après la *volonté*; *ce tour de force* si surprenant, si *incroyable*, mais pourtant très-simple & très-vrai, n'a rien de plus merveilleux que l'opération particulière de notre volonté sur nous-mêmes.

Il est vrai que pour comprendre, ou du moins pour croire à la réalité d'un tel fait, il faut l'avoir vu, en avoir été témoin plusieurs fois, & l'avoir répété même avec succès : aucun raisonnement ne peut le persuader sans l'aide de l'expérience; mais cette difficulté ne détruit en rien son existence.

Quel est l'Académicien, tel savant qu'il

puiſſe être, qui, par les ſeules reſſources de ſes lumières & de ſon eſprit, par toute la clarté de ſa logique, oſeroit ſe flatter de pouvoir perſuader à des êtres penſans, & ſe croyant un peu inſtruits, mais ſans aucune notion de l'électricité, qu'il eſt un moyen tout ſimple de donner une commotion à cent mille perſonnes à la fois? Aſſurément M. l'Académicien paſſeroit pour un fou, on lui riroit au nez, on le perſifleroit même; ce qui eſt bien pis.

Ce qu'il auroit annoncé n'en ſeroit pas moins vrai pourtant. Venez, diroit-il à tout le monde, venez vous mettre à la chaîne, vous éprouverez par vous mêmes ce que je vous annonce. *Bon*, lui répondroit-on, *nous avons un peu trop d'eſprit & de ſcience pour aller nous amuſer à eſſayer une choſe que nous avons jugée impoſſible; c'eſt déjà preuve de foibleſſe que d'eſſayer à ſentir un effet qu'on doit croire imaginaire.*

L'Académicien ne pouvant trouver, dans la claſſe inſtruite, des témoins non récuſables de ſes expériences, ſe verroit contraint à compléter ſa *chaîne* de gens ſimples & de bonne foi, ou de quelques-uns de ſes amis en fort petit nombre. Ceux-là ne pourroient alors s'empêcher de crier très-haut qu'ils ont reſſenti la commotion annoncée. . . . . *Quel aveugle*

pouvoir à l'imagination! s'écrieroient, *comme par échos*, *toutes les* FACULTÉS SAVANTES : *ces gens-là croient de bonne foi ressentir quelque chose ; nous sommes cependant très sûrs qu'il n'y a rien du tout. Nous avons été témoins de cette fameuse chaîne*, *& nous n'avons rien vu ; nous avons parlé à l'inventeur*, *cet homme ne nous a pas satisfait*, *ses raisonnemens ne prouvent rien.* Un homme de bon sens, & non prévenu, leur diroit peut-être alors : Mais, Messieurs, pourquoi n'avez-vous pas voulu essayer vous-mêmes ? Que ne vous mettiez-vous en chaîne ? *Non pas*, auroient-ils reparti ; *ne savons-nous pas bien qu'on n'est pas le maître de son imagination? Nous n'aurions qu'à nous imaginer ressentir aussi cette fameuse commotion !* Que conclure de là? *Il n'y a rien ; donc tout ce que l'on y ressent n'est qu'imaginaire.*

Voilà, à peu de chose près, un précis des argumens les plus forts que Messieurs les Physiciens d'autres fois ont sûrement dû faire contre l'électricité ; car il falloit en appeler aux sensations à l'égard de ce phénomène, comme aujourd'hui à l'égard du Magnétisme animal; & une fois convaincu, il falloit avouer qu'on apprenoit quelque *chose de nouveau.* Triste nécessité, j'en conviens, pour la vanité de certaines gens; mais aussi à quoi bon avoir de

la vanité ? Elle ne peut ſervir qu'à ſe préparer des humiliations. La preuve s'en préſente dans la circonſtance actuelle : car enfin, de deux choſes l'une : ou les *Commiſſaires*, *Académiciens*, & *autres*, avoueront aujourd'hui qu'ils ſe ſont trompés totalement dans le jugement qu'ils ont porté ſur le *Magnétiſme animal*, dont ils ſe trouvent enfin forçés de reconnoître l'exiſtence, & donneront à la poſtérité la preuve la plus convaincante de la prévention qui a dicté leur premier rapport ; ou bien, en ſe refuſant avec la même inſouciance au moyen de ſe convaincre de cette importante vérité, en négligeant de la recueillir, ils ſe dévoueront néceſſairement à l'improbation future, & laiſſeront, de leur connoiſſance en Phyſique, l'idée la plus déſavantageuſe.

Ils ne ſe fuſſent certainement point expoſés à une alternative auſſi embarraſſante, s'ils euſſent modeſtement reſléchi que, tel ſavant qu'on puiſſe être, il reſte toujours aux hommes des lumières à acquérir.

Les Sociétés ſavantes s'occupent cependant aujourd'hui avec ardeur à des recherches ſur l'électricité & ſur l'aimant : témoin l'Académie de Munich, qui vient de couronner dernièrement un Mémoire ſatisfaiſant ſur l'analo-

gie qui exiſte entre ces deux effets de la Nature. Ce premier pas aſſurément n'étoit pas difficile à faire dans la circonſtance préſente; mais enfin, comme nouveauté académique, il étoit tout ſimple de décerner une couronne à ſon auteur.

Ce nouveau jour, au reſte, ſur l'électricité, n'a point encore éclairé les Académies ſur la cauſe première de ce phénomène; peut-être un jour les nouvelles lumières que la pratique multipliée du *Magnétiſme animal* pourra donner, acheveront t-elles de débrouiller leurs idées ſur cette importante matière: en attendant, moi, qui ne ſuis ni Savant ni aſſocié à une Compagnie ſavante, je continuerai de haſarder mes idées ſur les cauſes de l'électricité & de l'aimant: auſſi, ſi par haſard je me trompe, ſi quelqu'un vient par la ſuite à me le prouver, je ne ſerois point du tout humilié d'en convenir; mais juſques-là je conſidérerai *l'électricité*, *le Magnétiſme minéral*, & le *Magnétiſme animal*, non comme l'effet d'une circulation de fluide, mais comme un effet très-ſimple de mouvement. Puiſſe cet apperçu ſervir de canevas à l'éloquence de quelque autre Académicien, & lui valoir encore une ſeconde couronne, pour prix de la nouveauté dont il enrichira *ſon Corps* !

Si l'on convient généralement que ce n'eſt que par les effets en phyſique que l'on peut parvenir à s'éclairer ſur les cauſes, pourquoi, lorſque l'on apperçoit des effets analogues, ne pas être tenté de leur ſuppoſer la même cauſe? Or voici, ſuivant moi, pluſieurs effets qui ont une analogie bien marquée. Après avoir placé vingt cinq billes à la ſuite les unes des autres, ſi je frappe la première, auſſi-tôt je vois la dernière s'échapper; ce qui me perſuade que le mouvement que j'ai communiqué s'eſt continué d'une manière inſtantanée dans toute la chaîne formée par mes billes.

Avec une machine électrique, je vois, après le plus petit mouvement de rotation donné au plateau, un effet quelconque ſe propager juſqu'à l'extrémité de toute eſpèce de conducteurs iſolés, de telle étendue qu'ils puiſſent être; alors je me dis: Ceci eſt encore un mouvement.

Avec un marteau je frappe une barre d'acier à l'un de ſes bouts; auſſi-tôt il ſe manifeſte un effet quelconque au bout oppoſé; & la barre devient aimantée. Donc, dis-je encore, ceci eſt un effet de mouvement.

Lorſque je *magnétiſe* un malade, je produis en lui un effet qui s'empare de toutes ſes fa-

cultés phyſiques, & ſe propage juſqu'aux extrémités de ſon corps. Je vois encore dans ceci un effet du mouvement.

La *criſtalliſation*, la *végétation*, l'*animaliſation*, ne me préſentent pas plus de difficulté à expliquer; dans toute la Nature enfin, je ne vois que des effets de mouvement, les uns ſubits, comme dans l'électricité, le magnétiſme, le choc des billes, &c.; & les autres progreſſifs, comme dans la criſtalliſation, la végétation, l'animaliſation, &c.

C'eſt la multiplicité de noms donnés à toutes les cauſes ſecondes, qui a ſeule entretenu l'obſcurité où l'on eſt reſté ſur l'unité de la cauſe univerſelle de tous les phénomènes de la Nature. Si donc l'on convenoit une fois *que le premier mouvement donné à l'univers eſt la cauſe de toutes les modifications phyſiques*, un ſeul mot pourroit donner à comprendre l'idée de ce principe.

Parmi tous les ſynonymes du mot *mouvement*, celui d'*électricité* me paroît, à moi, celui qu'il faudroit choiſir, par la raiſon que c'eſt le moins entendu juſqu'à cette heure, & par conſéquent celui qui ne laiſſeroit point dans l'eſprit d'autre acception que celle qu'on lui donneroit; on eſt déjà d'ailleurs accoutumé à

l'appliquer aux trois règnes de la Nature. On dit, l'*électricité animale*, l'*électricité végétale*, & l'*électricité minérale*. Il ne s'agit donc plus que d'appliquer le sens convenable à ces expressions. Ce sera la première fois, peut-être, que la connoissance parfaite d'une chose ne se sera manifestée aux hommes qu'après celle du nom qui la désigne le mieux.

J'ai avancé dans mes premiers Mémoires une assertion sur l'inutilité & quelquefois le danger *de l'électricité artificielle*, autrement dit *aérienne*, qu'on obtient à l'aide des machines électriques; j'ai affirmé qu'elle ne pouvoit être employée avec efficacité au soulagement des maux de l'humanité : comme aujourd'hui j'ai encore plus de raison d'être confirmé dans cette opinion, c'est dans toute la plénitude de ma conviction intime que je le répète à tous ceux qui me liront.

J'en dirai autant de l'application de *l'aimant minéral*.

C'est avec une peine infinie que j'ai entendu parler du projet d'employer cet hiver les aimants chargés de M. l'Abbé le Noble.

Ce *mouvement* (cette électricité, pour mieux dire) n'a aucun rapport direct avec notre organisation; il n'est susceptible que de produire

des effets deſtructeurs ſur notre machine. Je plains de tout mon cœur les malheureux individus que l'on ſoumettra aux expériences annoncées; s'ils ne guériſſent pas, ce ſera le moindre de leurs maux. Heureux ſeront-ils encore, ſi, à la ſuite de leurs traitemens, ils ne conſervent pas un ébranlement dans leur ſyſtême nerveux, qu'aucun moyen ne pourra rétablir.

Je ne ſerois pas étonné cependant que, dans la quantité de malades traités par le moyen de l'*aimant minéral*, il ne s'en trouvât quelques-uns de ſoulagés & même de guéris; mais ce ne ſera point, à coup sûr, par la vertu des *aimants minéraux*.

Ce que je veux dire ici pourra paroître énigmatique à pluſieurs perſonnes, mais ſera parfaitement compris, à ce que j'eſpère, par tous les Magnétiſeurs un peu inſtruits. C'eſt de cette manière que j'entends très-bien comment un mal de dents peut ſe guérir à l'aide d'une petite barre d'aimant; auſſi conſeillerai-je très-fort à tout le monde d'en faire uſage dans ce cas *avec toute la dévotion poſſible*.

Tous moyens *hors de nous*, enfin toute *électricité étrangère* à notre ſyſtême ne peut nous être favorable.

Un coup de bâton, une commotion électrique, une accélération de notre mouvement propre par l'aimant minéral ou par l'électricité aérienne; tous ces moyens, par eux-mêmes, me paroissent également nuisibles. Je suis très-convaincu que toutes les Facultés savantes ne sont pas éloignées d'en être persuadées; mais, pour en convenir, il faudroit trouver un faux-fuyant pour leur amour-propre, qui pût laisser croire au Public que ce n'est point à un étranger, à M. *Mesmer*, enfin, qu'elles doivent les premiers apperçus sur cette importante matière. La tâche est difficile, j'en conviens, si même elle n'est pas impossible; aussi ne faut-il pas s'attendre à voir la génération actuelle jouir de tous les avantages que peut & doit procurer l'application du *Magnétisme* ou *électricité animale.*



Cure de Fièvre inflammatoire.

LE nommé *Denis*, mon Garçon de *cuisine*, avoit eu des mouvemens de fièvre depuis deux ou trois jours, lorsqu'il se décida à prendre *médecine* sans en rien dire à personne.

Le Dimanche, 27 *Mars*, il eut l'indiscrétion de faire son ouvrage toute la journée; & le soir, accablé par la fièvre & un mal de tête violent, il fut obligé de s'aliter: la nuit fut orageuse. Un Palefrenier couché dans la même chambre que lui, me dit qu'il avoit eu le transport: le sang lui étoit sorti par la bouche & par le nez, au point que ses draps en étoient tout tachés.

Ce ne fut que le lendemain matin, 28, que j'appris sa maladie: j'allai aussi-tôt le voir, & me mis à le *magnétiser*. Je ne fus pas *cinq minutes* les mains posées sur lui, que je m'apperçus que j'augmentois beaucoup ses souffrances. Il se plaignoit sur-tout de douleurs de tête très-fortes, & d'une oppression considérable: il avoit, disoit-il, une *barre* qui le ceignoit au-dessous des côtes; sa respiration étoit gênée, & bientôt les doigts de ses mains se

contractèrent au point qu'il ne pouvoit les étendre. Au milieu de toutes ses douleurs, il parloit sans suite & avoit des vertiges. En approchant mon pouce de son nez, je m'apperçus que l'émanation *magnétique* lui déplaisoit beaucoup ; ma main, à un pied de son estomac, lui faisoit un poids qu'il cherchoit à soulever avec sa couverture ; enfin, il me présenta toutes les indications les plus sûres qu'il étoit alors dans une *crise magnétique*.

Je le quittai, pour ordonner qu'on lui fît une boisson raffraîchissante ; & au bout d'un quart d'heure, étant remonté chez lui, je le trouvai calme & hors de *crise*. Il me dit qu'il avoit souffert toute la nuit horriblement, que jamais il n'avoit été si malade, & qu'il croyoit n'en pas revenir. Je me mis à le *magnétiser* de nouveau, & bientôt tous les symptômes détaillés ci-dessus reparurent.

Lorsque je le crus en *état magnétique*, je lui ordonnai de se lever, afin de me suivre dans ma chambre : il y consentit avec grande peine ; mais en posant ses pieds à terre, ses yeux s'ouvrirent encore ; & reprenant sa connoissance, il voulut sur le champ se recoucher ; il me fallut le presser de nouveau de se lever. Enfin, avec l'aide de quelqu'un, je le fis habiller &

me ſuivre. Je ne croyois pas ſa maladie auſſi conſidérable qu'il me le faiſoit; & j'imaginois pouvoir le ſoulager avec le ſecours de quelques *criſes magnétiques*. Une fois aſſis au coin de mon feu, je le magnétiſai pour la troiſième fois; & produiſis ſur lui les effets violens de ſouffrances dont j'ai parlé.

En l'abandonnant, au bout d'un quart d'heure, la tranquillité ſuccéda bientôt: il me dit que ſes yeux lui faiſoient mal, qu'il y avoit des ordures qui le gênoient: c'étoit le ſigne de l'approche de ſon réveil. Je les lui frottai un moment, & il redevint dans l'état naturel. Son pouls étoit ſerré, ſa chair brûlante; le mal de tête étoit tout auſſi fort; & dans l'accablement où il étoit, il me demanda à ſe coucher.

Je lui fis dreſſer un lit dans une chambre attenante à la mienne, afin de pouvoir le ſoigner plus à mon aiſe.

Trois ou quatre fois dans la journée je lui procurai des *criſes magnétiques*, pendant leſquelles il ſouffroit des maux inouis. Sa bouche contractée ne lui laiſſoit qu'avec peine un paſſage à une reſpiration des plus gênée; ſes mains & ſes pieds étoient criſpés; il ne ſavoit enfin à quelle partie de ſon corps arrêter l'idée de

ſes

ſes ſouffrances ; ſes plaintes étoient déchirantes; & malgré ma confiance dans le moyen que j'employois, je ne pouvois me livrer à l'eſpoir conſolant de le guérir.

La nuit du lundi au mardi fut très-agitée ; & la fièvre brûlante qui l'accabloit, ne lui laiſſa aucun repos.

Le lundi matin, ſes criſes me préſentèrent les mêmes ſymptômes, & me portèrent le même effroi que la veille.

Sa boiſſon étoit de la tiſane ordinaire, faite avec du *chiendent* & de *la régliſſe* : chaque fois que je lui en donnois à boire un verre, dans le temps de ſes criſes, il me diſoit que cela lui faiſoit monter des ſueurs à la tête. Il avoit la bouche brûlante & ſèche ; & c'étoit avec un plaiſir extrême qu'il buvoit l'eau ou la tiſane *magnétiſée* que je lui donnois. Il la trouvoit, diſoit-il, ſucrée. (Effet que j'ai ſouvent remarqué avoir lieu à l'approche de la guériſon des malades.)

Enfin, après une criſe que je lui occaſionnai vers trois heures & demie, je le vis tomber dans un accablement très-grand ; & bientôt après il ſe manifeſta chez lui une ſueur des plus abondante. Les gouttes lui ſortoient groſſes comme des pois de chaque partie du corps.

Je donnai ordre qu'à ſon réveil on le changeât de tout. Malgré cette forte évacuation, *deux criſes* que je lui occaſionnai dans la ſoirée, produiſirent chez lui les mêmes ſymptômes que ci-deſſus.

La nuit fut plus calme, & il put dormir un peu.

Le lendemain, mercredi, à neuf heures du matin, je le trouvai bien moins accablé que la veille; il me dit qu'il alloit mieux, & qu'il ne croyoit plus mourir, comme il l'avoit d'abord penſé.

Après lui avoir occaſionné une criſe, & l'en avoir retiré, je le fis lever : il étoit très-foible; mais ſon pouls étoit modéré, & ſes yeux n'étoient plus appeſantis; il put paſſer toute la journée dans un fauteuil.

Chaque fois que je le magnétiſois, ſes ſouffrances ſe renouveloient; hormis cela, il n'étoit que foible, & ne ſouffroit plus du tout. Je lui demandai, dans une de ſes criſes, s'il vouloit prendre autre choſe que de l'eau? Il me dit de lui donner un *bouillon* à deux heures: ce que je fis.

Avant la fin du jour, il avoit déjà repris de la gaieté, & même ſe ſentoit des diſpoſitions d'appétit.

Dans ſa dernière criſe du ſoir, il commença à me témoigner ſa reconnoiſſance. Il ne parloit qu'avec peine, parce que ſa reſpiration étoit toujours gênée; mais enfin je pus lui faire un petit interrogatoire. — Cela va t-il bien? — Oui... Je ſerai guéri demain. — Voulez-vous manger? — Non; il ne me faut qu'un bouillon ce ſoir. — Pourquoi avez-vous toujours les doigts criſpés & contractés quand je vous touche? — C'eſt... que j'ai encore un peu de mal... & le travail... de mon ſang... fait cet effet là... çà ſe combat... avec la fièvre... il faut... que cela ſorte par les ongles. — Quelle maladie avez vous là? — Je vous le dirai... demain au ſoir. — Pourquoi ne pouvez-vous pas me le dire aujourd'hui? — Parce que je ne le ſaurai que demain.... & je ne vous dirai pas... le mal que j'ai... car je n'en aurai plus.... mais bien... ce que j'ai riſqué. — Ce que j'ai fait vous a-t-il fait du bien? — Vous m'avez guéri;... ſans vous... je ſerois peut-être mort à préſent. — Suerez-vous encore? — Non.... je ne ſuerai plus; voilà qui eſt fini, &c. —

Un moment après cette converſation, il me dit qu'il avoit une ordure dans l'œil : je compris ce que cela vouloit dire, & je le remis

dans l'état naturel; puis, à ſon grand regret; je ne lui ordonnai qu'un bouillon pour ſon ſouper.

Il dormit aſſez bien la nuit ſuivante.

Le lendemain, jeudi, je n'eus pas de peine à le faire lever : il avoit l'œil excellent, de l'appétit, & des couleurs très-fraîches. Je ne crois pas même qu'il eût encore de la fièvre; du moins il n'en avoit aucun ſymptôme : ſes habillemens, devenus trop larges, & ſa foibleſſe, étoient les ſeuls indices de ſa maladie paſſée.

Sur les onze heures, pourtant, je le *magnétiſai*, tout en doutant que je puſſe produire quelque effet. Mais au bout d'un demi-quart d'heure je m'apperçus qu'il fermoit les yeux; & peu à peu les ſymptômes de ſes criſes ordinaires reparurent avec moins de violence. Dans cette criſe, il me dit que je pouvois lui donner à dîner de la ſoupe & du bœuf en petite quantité. Il m'ajouta que le ſoir, à huit heures, il me raconteroit l'hiſtoire de ſa maladie. Je voulus qu'il écrivît qu'il étoit guéri. Sa viſion n'étoit pas complette, & il ne voyoit pas ce qu'il écrivoit. Cependant lui ayant donné une plume, il écrivit tout de travers : « Monſieur, j'ai l'honneur de vous remercier ». — Al-

lons, lui dis-je, ſignez, Denis. — Je ne ſigne pas ce nom-là, me répondit-il. — Comment? eſt-ce que vous avez un autre nom? — Je ſigne *Ducroſt* —. Et il ſigna *Ducroſt.* Sa ſignature, à ſon réveil, le fit beaucoup rire. Sans ce témoignage, il n'auroit pas voulu croire que c'étoit ſon écriture, parce que, diſoit-il, il écrivoit mieux que cela ordinairement.

A huit heures du ſoir, je le remis en criſe avec plus de peine & de temps que les autres fois; les mêmes agitations le prirent, mais ſe modérèrent plutôt. Quand il fut tranquille, je lui rappelai la promeſſe qu'il m'avoit faite de m'éclairer ſur ſa maladie, & nous eûmes la converſation ſuivante: —Quelle a été votre maladie? — Le plus fort de mon mal étoit dans le cerveau; vous avez vu le ſang que j'avois rendu dans la nuit, qui en étoit la preuve; mon cerveau étoit enflammé, & la fièvre l'étoit auſſi. — Eſt-ce le *Magnétiſme* qui vous a guéri? — Oui; ſans vous l'on m'auroit ſaigné lundi matin; puis après l'on m'auroit fait prendre un bouillon: eh bien, Monſieur, je ſerois mort certainement le lendemain. — Pourquoi cela? — Parce que la ſaignée m'eût ôté les forces & les moyens de ſuer. — La ſueur vous étoit donc néceſſaire?

— Il n'y avoit que la ſueur qui pût me guérir; & après celle que vous m'avez fait avoir mardi, il n'y a plus eu de danger pour moi.

Mais ſi l'on ne vous avoit pas ſaigné ni magnétiſé, qu'en ſeroit-il arrivé? — J'aurois conſervé la fièvre ſix ſemaines, & j'aurois été bien malade & bien près de mourir —.

J'ai oublié de dire que, dans le courant de la journée, ſe ſentant beaucoup d'appétit, il avoit ſouvent parlé & déſiré de manger. Sur quoi les femmes que je traitois avec lui, lui avoient dit que dans ſes criſes il commandoit lui-même ſes repas. S'il en eſt ainſi, avoit-il répondu en riant, la première fois que je ſerai magnétiſé, j'aurai ſoin de m'ordonner un gigot, & autres propos ſemblables. Les diſcours de la journée lui revinrent à l'eſprit dans ſa criſe du ſoir; de ſorte que lorſque je lui demandai s'il pouvoit manger quelque choſe à ſon ſouper, il me répondit : — Non, Monſieur, mon eſtomac eſt encore trop foible. Ils ont parlé toute la journée de gigot : eſt-ce qu'il y a du bon ſens de propoſer un gigot à un homme malade? C'eſt une bêtiſe que cela, il ne me faut qu'un bouillon ce ſoir, & pas davantage; ſans quoi l'on riſqueroit de me donner une indigeſtion —. Je continuai. — Avez-

vous besoin d'être encore magnétisé ? — Encore demain matin ; mais vous aurez de la peine à me faire ressentir quelque chose : il ne faudra pas vous impatienter, car cela sera long. — Et demain au soir, faudra-t-il vous toucher ? — Cela ne sera pas nécessaire. — Comment ? est-ce que vous ne tomberez plus jamais en crise ? — A moins qu'il ne me vienne une autre maladie ; mais pour à présent que je ne sens plus de mal, vous ne pouvez pas m'en donner —. Et il finit en me remerciant beaucoup de la peine que j'avois prise auprès de lui.

Après cette conversation, l'*ordure* dans les yeux se fit sentir ; je l'éveillai ; & après lui avoir recommandé de ne prendre qu'un bouillon, je lui dis qu'il pouvoit aller recoucher dans son lit cette nuit. Il dormit parfaitement bien.

Le lendemain, vendredi, je le fis monter chez moi, & commençai à le magnétiser : il y avoit plus d'un gros quart d'heure que je travaillois fort inutilement, quand enfin je lui vis clignoter les yeux, & entrer paisiblement dans l'état de *somnambulisme*. Il n'avoit plus aucune douleur, plus d'éréthisme d'aucune espèce, seulement un léger mal de tête qui passa

avec sa crise. Enfin il étoit, à l'exception des yeux fermés, comme dans l'état naturel. Il me dit qu'il étoit totalement guéri, & qu'à l'avenir je pourrois me dispenser de le toucher, parce qu'il n'auroit plus de crise. Je lui demandai s'il avoit un régime à suivre? — Non, me répondit-il, je n'ai pas à présent plus d'appétit qu'il ne faut, & vous pouvez me laisser à ma discrétion, parce que je n'en prendrai pas trop : je suis à présent comme si je n'avois pas été malade. — Avez-vous besoin d'être purgé? — Non ; ce que vous m'avez donné m'a assez purgé. — Je ne vous ai donné que de l'eau. — Cela suffit, car j'ai ressenti beaucoup d'effet dans le corps —. Je voulus voir sa langue, qui en effet étoit des plus vermeilles. Je lui fis ensuite écrire, avec assez de peine, car il ne voyoit rien.

« Je certifie que je suis radicalement guéri, » & que je puis manger de tout ce que l'on » voudra ».

Fait à Paris ce 1er Avril 1785.

Signé Ducrost.

Après cette confirmation, je le menai dans une autre chambre, où il se réveilla fort gaiement, & à sa grande surprise. Il est depuis par-

faitement bien portant, & sans le moindre ressentiment de sa maladie passée.

Voilà donc une maladie qu'on peut appeler *une fièvre inflammatoire* dans toutes les formes, guérie radicalement, & sans convalescence, en quatre jours. Le malade a 21 ans, naturellement fort coloré, & d'un tempérament très-sanguin.

Ce sera dans les maladies vives que le *Magnétisme animal* exercera son empire salutaire avec plus d'efficacité, de promptitude, & d'évidence. J'ai peu traité de maladie de ce genre; mais aucune n'a résisté long-temps aux effets du Magnétisme.

Victor étoit au deuxième jour d'*une fluxion de poitrine*; & Denis au commencement d'*une fièvre inflammatoire*: on a vu avec quelle célérité leurs santés se sont rétablies. Il est à remarquer qu'aucun des deux, dans leurs momens de *somnambulisme magnétique*, ne m'a demandé la moindre *drogue* pour le cours de son traitement, & que ni l'un ni l'autre n'a eu de convalescence: le dernier jour de leur crise a été le dernier de leur maladie. C'est-là, je crois,

la marche que devront prendre toutes les cures de maladies vives accidentelles, ſur des individus ſains & bien conſtitués.

Je conſidère toute maladie de ce genre, comme la manifeſtation d'un ſymptôme critique de la nature pour opérer la deſtruction d'une cauſe morbifique quelconque.

Toutes les fois qu'un malade a la fièvre, j'en augure favorablement ; je penſe qu'il n'eſt beſoin que d'ajouter à ſa force, pour aider la Nature à ſe débarraſſer de l'obſtacle qui la gêne.

Au commencement d'une maladie vive, les forces d'un malade ne ſont point atténuées. Si donc on parvient chez lui à augmenter le ſymptôme critique, on ne lui occaſionne qu'une criſe paſſagère, qu'il eſt preſque toujours en état de ſupporter ; & les deux efforts réunis du Magnétiſeur & du magnétiſé, anéantiſſant en peu de temps l'effort deſtructeur de la maladie, ne laiſſent, après leur effet, aucune trace de foibleſſe ni de langueur.

La marche des maladies *chroniques* eſt très-différente : la nature, ſouvent épuiſée par le mal & les remèdes, n'a plus la même activité ; les ſymptômes critiques ſont rares, ou très-difficiles à reconnoître, ſur-tout pour les obſerva-

teurs peu exercés dans le traitement des maladies. Le Magnétiseur, dans ce cas, a donc tout à faire, puisqu'il n'est point aidé par la nature: d'où il suit des difficultés sans nombre dans le cours de son traitement. C'est alors qu'il faut réfléchir sur sa position ; voir si l'on est dans le cas de sacrifier son temps, de prodiguer ses soins & ses peines aussi long-temps que peut l'exiger la suite d'une pareille cure, afin de ne jamais abandonner son malade avant sa guérison: car sans cette résolution, je le répéterai sans cesse, il faudroit mieux ne pas commencer à le magnétiser.

Une maladie vive n'entraîne point les mêmes inconvénients ; sa marche est si rapide, les succès que l'on obtient sont si prompts, qu'on peut, sans s'armer de beaucoup de constance, en entreprendre la guérison.

Malheureusement pour le bonheur des hommes actuellement existans, les expériences dans ce genre, qui seroient les plus convaincantes en faveur de l'application du *Magnétisme animal*, seront encore rares bien long-temps.

Qui osera le premier, dans les commencemens d'une *maladie aigüe*, dont le nom seul fait frémir un malade devant qui on le prononce, qui osera, dis-je, dans les commen-

cemens d'une fièvre putride ou maligne, &c., ſe confier pour tout refuge aux ſoins d'un Magnétiſeur, à la ſcience duquel on n'ajoute aucune foi?

Avouons-le, cette confiance ne peut raiſonnablement s'exiger: je ſens que moi-même, à la place de tous ceux qui ne connoiſſent les effets du Magnétiſme que par des ouï-dires, je me conduirois comme eux, & que rien dans le monde ne me feroit abandonner ma confiance ancienne dans la médecine ordinaire.

Je ſuppoſe même encore que, dans le commencement d'une maladie dangereuſe, par une eſpèce de confiance ou par condeſcendance, on vienne à ſe laiſſer perſuader qu'il eſt néceſſaire de ſe faire *magnétiſer*, ce que l'on aura de parens ou d'amis ne viendront-ils pas tous, guidés par l'amitié & l'intérêt qu'ils portent au malade, pour l'en diſſuader par les raiſons les plus déterminantes?

Ne trouvons donc pas les hommes ſi injuſtes de ne vouloir ni croire ni ſe confier au Magnétiſme, qu'ils ne connoiſſent pas. Un moyen nouveau de curation ne peut être que difficilement admis: il faut plus d'une génération pour amener les hommes à croire & à admettre une nouveauté que la plus ancienne ſuperſtition (celle de la Médecine) combat ſans ceſſe.

Je dis plus : autant les Médecins ignorans & de mauvaiſe foi doivent faire leurs efforts pour faire rejeter un moyen qui abat leur puiſſance & détruit leur intérêt, autant les Médecins honnêtes & inſtruits, accoutumés à connoître les effets, ſouvent funeſtes, de la crédulité aveugle des hommes, doivent auſſi rejeter un moyen que, ne connoiſſant pas, ils rangent par habitude dans la claſſe de tous les empiriſmes, contre leſquels leur ſageſſe les fait lutter ſans ceſſe.

C'eſt entre les mains des *Magnétiſeurs* inſtruits qu'eſt dépoſé aujourd'hui le bonheur des hommes à venir; c'eſt par la ſageſſe & la modération de leurs propos, autant que par leurs ſuccès prompts & certains dans le traitement des maladies, qu'ils parviendront peu à peu à perſuader de la vérité & des bons effets du Magnétiſme. La confiance dans les *Magnétiſeurs* doit précéder la confiance au *Magnétiſme*, puiſque ce dernier ne peut avoir d'efficacité, qu'autant qu'il ſera prudemment & ſûrement adminiſtré.



Suite des Expériences de Buzancy.

LE séjour de *Madeleine* à Paris n'ayant produit aucun bien à sa santé, je projetois, à mon retour à *Buzancy*, de la soigner avec plus de constance, & de chercher quelques nouveaux moyens à pouvoir ajouter à ceux que j'avois employés jusqu'alors avec elle; car le *somnambulisme magnétique*, dans lequel elle entroit fort aisément, n'avoit point du tout avancé sa guérison: c'étoit la seule, comme je l'ai déjà dit, de tous les malades devenus *somnambulesé* que j'avois traités jusqu'alors, qui n'avoit rien connu à sa situation, & qui, n'ayant jamais eu le moindre pressentiment, n'avoit par conséquent pu m'indiquer aucun remède ou moyen pour la soulager. Ses attaques d'*épilepsie* étoient bien devenues moins fortes & moins fréquentes, mais enfin elles existoient toujours.

Dès le *lendemain* de mon arrivée à Buzancy, le 18 Avril, j'ai essayé sur Madeleine en *somnambulisme* différens *renforcemens magnétiques*, comme de mettre plusieurs personnes entre

elle & moi, & de l'actionner ainsi au travers de leurs corps. Quelquefois je faisois prendre une *bouteille* à la personne la plus près d'elle, & je la lui faisois diriger sur l'estomac. Cette fille souffroit alors beaucoup; elle ressentoit des coliques très-fortes, que le bruit qui se passoit dans ses entrailles manifestoit assez. Lorsque ses plaintes devenoient par trop répétées, je cessois mon action.

Pendant plus d'un mois, j'ai eu la persévérance de la *magnétiser* ainsi de toutes les manières possibles; j'espérois pouvoir par-là déterminer *une crise* favorable, & changer enfin l'état stationnaire de la maladie: mais tous mes efforts ont été superflus.

Lorsqu'elle avoit ainsi souffert quelquefois pendant plus d'une heure de suite, je la voyois, à la fin de mon opération, se relever & s'asseoir aussi tranquillement, que si je ne lui eusse rien fait du tout. Lassé enfin de l'inutilité de mes soins, j'ai pris le parti de renvoyer définitivement cette fille chez elle, avec la triste certitude de ne l'avoir pas guérie.

Quoiqu'il en soit, de tous les efforts que j'ai tentés inutilement pour être utile à cette malheureuse créature, mes essais n'ont pas été perdus pour mon instruction. J'avois bien eu

jusqu'alors l'idée la plus avantageuse *du verre*, comme le meilleur *conducteur magnétique* possible; mais j'ignorois jusqu'à quel point il peut servir de *renforcement* dans la suite d'un traitement.

Lorsque je voulois *doubler & tripler* même mon action sur Madeleine, je prenois quelquefois deux ou trois de mes gens, à qui je donnois à chacun une *bouteille vide*, que je leur faisois diriger sur cette fille, souvent à une distance fort considérable. Etant ainsi assaillie de tous les côtés, elle ne savoit où se mettre : ses deux mains se portoient alternativement aux quatre endroits de son corps, qui servoient de but aux bouteilles, & l'effet qui se passoit en elle alors, étoit incroyablement augmenté. Combien de fois depuis je me suis servi victorieusement de ce moyen dans beaucoup d'autres occasions !

Le besoin que j'avois de mes gens pour m'aider dans la suite du traitement de Madeleine, joint à la fatigue que m'auroit occasionnée la conduite suivie de quantité d'autres malades que j'avois reçus chez moi, m'engagea, dans ce temps, à montrer à deux d'entre eux les moyens de m'aider avec plus d'utilité. Le pouvoir qu'ils se reconnoissoient

en

en *magnétiſant* d'abord avec moi, les ſurprenoit beaucoup & les amuſoit de même : mais lorſque peu à peu je les fis *magnétiſer* tout ſeuls, leur ardeur & leur zèle augmentèrent beaucoup.

Bientôt je pus confier à *Ribault* & à *Clément* la conduite entière de pluſieurs malades; & l'on verra, dans la ſuite des cures que je rapporte, combien ils m'ont ſecondé utilement.

Avant de parler des nouvelles cures qui ſe ſont effectuées à Buzancy, je veux parler encore des propriétés du verre. Cette ſubſtance eſt d'une ſi grande utilité dans l'uſage du Magnétiſme animal, qu'il eſt bon, en s'en ſervant, de pouvoir ſe rendre raiſon des phénomènes qu'elle produit.

Le verre, comme on le ſait, eſt, dans les corps non organiſés, un de ceux qui ſert le plus à manifeſter le phénomène de l'électricité; ce qui revient à dire que ce corps eſt plus ſuſceptible qu'un autre *de retenir en lui & à ſa ſurface le fluide univerſel dans un plus grand mouvement;* car c'eſt-là, à proprement parler, ce que l'on doit entendre par le mot d'*électricité.*

J'engage beaucoup à peſer ſur cette définition de l'*électricité*. Il eſt néceſſaire de s'entendre

ſur le ſens des mots dont on ſe ſert, pour pouvoir bien expliquer ſes idées. Je ſuppoſe, par exemple, un verre rempli d'eau que l'on poſeroit tranquillement ſur une table: dans cet état, je pourrois dire qu'il n'y a *nul mouvement* dans cette eau, *ou nulle électricité;* mais ſi, après avoir mis le doigt dans le verre, je le tourne avec précaution, pour ne pas répandre l'eau pardeſſus les bords, je produirai dès-lors un *mouvement* marqué dans le fluide, qui n'exiſtoit pas auparavant. Hé bien, ce *mouvement* eſt préciſément ce que j'entends par le mot *électricité;* & le repos qui ſe produit dans l'eau, après en avoir retiré mon doigt, eſt ce qui correſpond au déchargement de l'électricité, qui lui-même, à proprement parler, n'eſt qu'un rétabliſſement de l'équilibre.

Etendons plus loin la comparaiſon, & nous verrons que par-tout où nous procurons un *mouvement* quelconque, il s'y paſſe le même effet que dans le verre d'eau, & qu'il y eſt tout auſſi paſſager.

Je frappe, par exemple, ſur une cloche. Qu'arrive-t-il alors, ſi ce n'eſt un mouvement plus grand du fluide univerſel, que, par le choc, je détermine dans l'intérieur du métal, lequel mouvement ſe manifeſte à nos oreilles par le *ſon*,

& à notre *toucher* par le frémiſſement de la cloche : mais peu à peu, de même que dans le verre d'eau, le fluide univerſel tend à reprendre ſa tranquillité ordinaire, qui n'a pu être troublée ſans déranger l'équilibre général : alors le bruit & le frémiſſement ceſſent, & la cloche ſe retrouve dans le même état où elle étoit précédemment.

C'eſt encore ici l'explication parfaite de l'*électricité*. Tant que la cloche étoit en vibration, on auroit pu dire qu'elle étoit électriſée. Si l'on en eût alors approché la main, comme d'un conducteur électrique, il n'en fût pas pour cela ſorti d'étincelles, mais on eût éprouvé un friſſonnement au bout des doigts, & le ſon n'auroit ceſſé entièrement, qu'autant que par l'attouchement on eût déchargé la cloche de toute ſon *électricité*, ou, pour parler en d'autres termes, lorſque l'on auroit rétabli l'équilibre dans le fluide univerſel.

Les exemples que j'ai déjà donnés dans ce genre, page 25, me diſpenſent d'en donner davantage à préſent : mais voyons ce qui ſe paſſe dans les expériences ordinaires de l'électricité. Avec un plateau de verre, je détermine un plus grand mouvement du fluide univerſel dans l'intérieur de mon conducteur : plus mon plateau eſt

grand, plus le mouvement que je procure eſt conſidérable, plus par conſéquent le tourbillon qu'il forme s'étend à une plus grande diſtance autour du conducteur. Ne voilà-t-il pas abſolument le même effet que dans l'exemple ci-deſſus de la cloche en vibration? Lorſque mon conducteur eſt ainſi chargé, ou, pour mieux s'exprimer, lorſqu'il a reçu la quantité de mouvement dont il eſt ſuſceptible, ſi j'en approche la main, je fais auſſi-tôt ceſſer le mouvement ou la vibration du conducteur. Il eſt vrai qu'au lieu d'un frémiſſement au bout des doigts, c'eſt une petite commotion que je reſſens, & qu'il ſe manifeſte une étincelle : mais ce déchargement, ſoi-diſant d'*électricité*, n'en eſt pas moins, comme ci-deſſus, un effet tout ſimple de *repos & d'équilibre du fluide univerſel.*

Le mot d'*électricité* une fois bien entendu de la manière que je viens de l'expliquer, revenons au verre.

Si ce corps manifeſte auſſi aiſément le phénomène *de l'électricité*; autrement dit, s'il eſt ſuſceptible de retenir auſſi long-temps le fluide univerſel dans un grand mouvement à ſa ſurface, n'en devons-nous pas conclure qu'il n'a cette faculté qu'en raiſon de ce que, même dans le repos, le fluide univerſel circule plus

vivement en lui que dans tout autre corps ? C'eſt cette dernière propriété qui, ſuivant moi, conſtitue le verre *corps électrique.* Plus il y a de mouvement ou de ton de mouvement dans un corps, plus on peut dire qu'il eſt électrique, & ſuſceptible par conſéquent de manifeſter le phénomène *de l'électricité.*

Un homme eſt plus *électrique* qu'un arbre, celui-ci l'eſt plus qu'un tube de verre, ce dernier plus qu'une barre d'aimant, & ainſi de ſuite.

Le verre, malgré ſes propriétés *électriques* (4), ne pourroit jamais de lui-même avoir aucune influence ſur notre ſyſtême nerveux. Son ton de mouvement n'ayant pas l'accélération néceſſaire, n'eſt *ni aſſez tenu, ni aſſez pénétrant* pour s'aſſimiler à notre organiſation : mais ſitôt qu'il eſt *magnétiſé*, ſon électricité ſe trouve en analogie avec la nôtre, & alors il devient un conducteur *magnétique animal* d'autant meilleur, qu'en vertu de ſon mouvement propre, il entretient en lui plus long-temps l'accélération qu'il a reçue.

Après le *verre*, il eſt une autre ſubſtance qui dénote à l'expérience encore une plus grande force ou impulſion de mouvement ; ce ſont les

nerfs dont je veux parler. On fait qu'un plateau qui en eft formé, produit une électricité plus active encore que le verre. C'eft donc auffi la preuve d'un mouvement intrinsèque du fluide univerfel dans les nerfs, plus grand que dans tout autre corps, & de la fufceptibilité qu'ils ont à pouvoir en accumuler davantage à leur furface.

On peut donc dire avec fondement que les nerfs font *électriques*, & qu'aucun corps dans la Nature ne manifefte cette propriété à un auffi haut degré. Voilà, fi je ne me trompe, la véritable clef des phénomènes phyfiques que préfente le Magnétifme animal.

Le feul effet, pour ainfi dire *créateur*, que nous ayons le pouvoir de produire, c'eft celui d'accélérer le mouvement dans les corps, en les frappant d'une manière quelconque. C'eft par des *chocs* & des *frottemens* que nous produifons le fon; que nous obtenons du feu, d'où dérive la flamme, & par fuite la lumière. C'eft de même par une accélération de mouvement que nous imitons deux des phénomènes les plus étonnans de *la Nature*, ceux de l'*aimant* & de l'*électricité aérienne*, défignés fous le nom d'*éclairs* & de *tonnerre*. Le feul règne où nous n'ayons

pas, jusqu'ici, exercé notre puissance accélératrice, est le règne animal, tandis que de même, par un effet de *mouvement* sur le systême nerveux, nous pouvons produire quantité de phénomènes utiles & nouveaux sur les êtres organisés. Mais non; contens & satisfaits de notre supériorité sur toute la Nature morte, nous avons borné là nos jouissances, sans songer à ébaucher la mine la plus abondante en phénomènes.

L'homme à la tête de tout son règne; cet être, dont l'*essence* est encore un problême pour la plus grande partie de ses semblables, l'homme, dis-je, comme chef immédiat de toute la Nature animalisée, doit, dans son *organisation matérielle*, être aussi susceptible d'accélération de mouvement que tout le reste de la Nature : ses nerfs, *électriques* au suprême degré, sont les canaux susceptibles de recevoir & propager cette accélération prodigieuse de mouvement : il ne faut que *vouloir* user d'une partie de notre puissance *physique* & *naturelle*, pour mettre en jeu cette propriété.

La cause première du *mouvement général* est, je crois, inexplicable; nous savons seulement qu'il en existe une, & cela doit nous suffire.

D'après cette donnée incontestable, il est

clair que ce mouvement vivifie toute la Nature; mais la manière dont il agit dans le règne animal & végétal, eſt différente de celle dont il agit dans le règne minéral. Dans ce dernier, il ne paroît pas exiſter de mouvement du centre à la circonférence; tout y eſt le produit de diverſes *modifications*, *juxta-poſition* ou *agrégation de parties*, tel enfin que le phénomène de la *criſtalliſation* nous en donne l'apperçu; au lieu que dans les autres règnes il exiſte véritablement une ſource de vie, un foyer particulier, d'où part l'expanſion de mouvement; & c'eſt ce qu'on déſigne en général ſous le nom de *principe vital*.

Dans le règne végétal, le *principe vital* peut ſe reconnoître aiſément. On ſait qu'il exiſte dans le germe des plantes, & que c'eſt de ce foyer, comme *centre*, que partent toutes les extenſions de mouvement qui font naître, croître, & ſe fortifier toutes les productions végétales.

Dans le règne animal, le *principe vital* eſt auſſi contenu dans un germe; & c'eſt auſſi de lui qu'émanent toutes les extenſions de mouvement favorable à la vie & à l'entretien des animaux.

Le principe vital eſt donc le *foyer expanſa-*

teur du mouvement dans tous les corps organiſés; & les *fibres* dans les végétaux, de même que les *nerfs*, dans les animaux, ſont les conducteurs paſſifs de ce mouvement, ou *électricité naturelle.* Tant que le *principe vital* dans un corps eſt ſuffiſamment fourni d'*électricité*, on ſent qu'il communique, au corps qui le renferme, toute la force & la vie dont il eſt ſuſceptible, & qu'aucun moyen quelconque ne peut ni l'augmenter ni le renforcer : mais ſi, par quelque cauſe ſeconde, le *principe vital* vient à s'appauvrir, on ſent qu'il en doit réſulter un déſordre apparent dans une des parties de ce corps; c'eſt alors que ſe manifeſte la maladie.

Si l'on ne parvient pas, par des remèdes convenables ou autres moyens quelconques, à rendre au *principe vital* la quantité d'*électricité* dont il a beſoin pour alimenter toutes ſes branches, l'équilibre dans tout le ſyſtême animé ſe rompra totalement, & la mort s'enſuivra.

La maladie dans les hommes, ſtrictement parlant, ne vient uniquement que de ce défaut d'équilibre ou de circulation de l'*électricité animale.* Pour rétablir cet équilibre, il n'y a que deux manières de s'y prendre; l'une, en débarraſſant la partie malade des obſtacles qui nuiſent à la circulation de l'*électricité animale*, &

l'autre, en agiſſant immédiatement ſur le *principe vital*, pour le renforcer & lui donner les moyens de chaſſer lui-même les obſtacles qui nuiſent à ſon cours. Le premier moyen eſt celui que la Médecine ordinaire employe le plus ſouvent : les remèdes intérieurs, pour la plupart, n'agiſſent que ſur les obſtacles ; & s'il en eſt quelques-uns dont l'action s'étende juſques ſur le *principe vital*, ce n'eſt que dans des cas particuliers & accidentellement.

Le ſecond moyen eſt rempli par les *Magnétiſeurs*. Le *principe vital* étant un foyer d'électricité, ne peut être renforcé que par une électricité qui lui ſoit analogue; & c'eſt ce qui arrive dans l'application du Magnétiſme animal. D'un *principe vital* bien organiſé, s'échappe, par les nerfs, une électricité animale, active, & pénétrante, dirigée ſur les nerfs d'un malade : ceux-ci s'en emparent avec une avidité extrême, & vont porter cette action, à leur tour, ſur leur *principe vital*, qui a beſoin d'être renforcé. Si le malade n'eſt pas exténué, ſi la longueur de ſa maladie ou les mauvais remèdes n'ont pas trop appauvri ſon *principe vital ;* alors celui ci a la force de réactionner l'effet qu'il a reçu, & d'encore en encore, en plus ou moins de temps, la circulation d'électricité (ainſi

établie) finit par maîtriser & chasser totalement l'obstacle qui gênoit son cours, & la santé se manifeste en même temps que l'*équilibre électrique* s'établit entre le magnétiseur & le magnétisé (5).

Tous les corps ayant vie sont susceptibles de se communiquer ainsi leur électricité. Si les arbres & les végétaux croissent d'une manière plus active étant rapprochés les uns des autres, que lorsqu'ils sont isolés, ce n'est qu'en raison de la circulation d'*électricité végétale* qui s'établit entre eux.

Il en est de même des animaux en troupe & vivant en liberté. Cette loi animale s'étend même jusques sur les hommes libres vivant de chasse au milieu des bois : leur force & leur activité sont incomparablement plus fortes que celles des hommes rassemblés, comme eux, en société, mais vivant sous des toits & dans toutes les entraves sociales.

Cette circulation de mouvement, dans l'ordre brute & naturel des choses, est, comme on le voit, absolument passive, & dépendante uniquement de la *première impulsion génératrice du mouvement universel :* tout ce qui est matière en doit aveuglément ressentir les influences, & ne doit point avoir la puissance d'en changer les règles.

L'homme ſeul paroît contrarier cette loi générale. Loin d'y obéir aveuglément, comme le reſte de la Nature, nous le voyons ſans ceſſe, par ſes mouvemens déſordonnés, déranger l'équilibre univerſel; auſſi avoit-il beſoin, phyſiſiquement parlant, d'un moyen qui pût balancer les mauvais effets de ſa moralité ſur ſon organiſation; & c'eſt auſſi ce dont il jouit au ſuprême degré. C'eſt dans ſa ſenſibilité à la vue des maux de ſes ſemblables; c'eſt dans ſon chagrin à la perte de ſes amis, que je vois ſe manifeſter dans l'homme des facultés bien ſupérieures à celles du reſte des êtres animés.

Quel autre être dans la Nature, excepté l'homme, eſt ſuſceptible de cette ſenſibilité aux maux de ſes ſemblables? Nous n'en connoiſſons pas. Depuis le ver de terre juſqu'au chien, ſi digne, par ſon aimable intinct, de notre attachement, nous voyons tous les animaux, paſſé le temps de leurs beſoins productifs, être indifférens les uns pour les autres, s'abandonner dans leurs maladies, & quelques-uns d'entre eux dévorer même les reſtes de leurs ſemblables. L'homme ſeul poſsède cette ſenſibilité ſi déſirable: ſi, loin de chercher à l'étouffer en lui, il ſe laiſſoit aller à ſes douces impulſions, il ſe reconnoîtroit ſans

ceſſe le pouvoir de renforcer *ſon principe vital à ſa volonté*, & de réparer, par ſon action, celui de ſes ſemblables.

C'eſt ici qu'il faut s'arrêter ſur les explications phyſiques du pouvoir des hommes. Quelle eſt la nature de *cette volonté*, ſeul agent de l'action artificielle de ſon *principe vital?* N'eſt-ce pas ici le joint de deux eſſences que l'on ne peut ni voir ni apprécier ? En remontant juſqu'au *principe vital*, je peux bien comprendre encore qu'il eſt le dernier échelon de *la matière*; & *l'électricité* m'en donne une eſpèce d'apperçu (6); mais par delà le dernier échelon de la matière, que peut-il y avoir encore ? La *volonté* exiſte cependant ; ſon action ſur le *principe vital eſt* manifeſte : mais quelle eſt ſa nature ? Si ſon principe eſt au delà de la matière, il faut abſolument reconnoître en nous l'exiſtence d'un principe immatériel, émanant de la ſource & du principe créateur de l'univers.

Le plus grand argument des Matérialiſtes tombe néceſſairement, s'il eſt prouvé que l'homme eſt doué d'une *volonté libre*, capable d'agir à ſon gré ſur la matière. « Un corps, » *diſent les partiſans du matérialiſme*, ne peut » recevoir d'impulſion que par le choc d'un » corps : ſi donc ce que l'on appelle *eſprit* ou

» *ame* peut produire une action ſur la matière,
» il faut en conclure que cette ame elle même
» eſt matière ». Ce raiſonnement ſans doute eſt ſpécieux ; mais on peut y répondre aujourd'hui d'une manière victorieuſe. Si tout eſt matière dans l'homme, il ne doit point exiſter de liberté dans ſes actes. La matière, de quelque ténuité qu'on la ſuppoſe, eſt ſoumiſe à des règles invariables qu'elle ne peut pas contrarier. Si donc l'homme a le pouvoir de contrarier ces règles, de ſe rendre, pour ainſi dire, le maître des modifications de la matière, il faut qu'il poſsède en lui plus que de la matière ; car enfin, elle ne peut pas être en même temps active & paſſive, ni devenir alternativement cauſe & effet.

Mais de quelle nature eſt, demandera-t-on, ce *principe immatériel* exiſtant dans l'homme ? Ici s'arrêtent toutes mes recherches. Content de reconnoître ce *principe*, & de le voir ſe manifeſter par ma *volonté*, je me garde bien de lui aſſigner un nom & de le claſſer dans mes idées : toutes les dénominations que je lui donnerois, ne pourroient jamais exprimer le ſentiment que j'ai de ſon exiſtence.

La communication bien directe de la *volonté* ſur le *principe vital* n'eſt donc plus un doute pour

nous; & ce que j'ai dit touchant l'électricité, explique clairement le reste des phénomènes que présente l'application du *Magnétisme animal*.

Si l'homme donc, comme nous l'avons vu lorsqu'il est en parfaite santé, possède en lui la source la plus féconde de mouvemens; & les meilleurs conducteurs possibles pour porter son *électricité bienfaisante* sur ses semblables, c'est donc de lui seul qu'il faut attendre les plus grands secours dans les maladies; c'est par le moyen de son *électricité nerveuse* qu'il peut agir victorieusement sur elles; & la science de mettre en jeu cette électricité, est, à proprement parler, celle désignée sous le nom de *Magnétisme animal*.

Quand, dans mes premiers Mémoires, j'ai dit que nous pouvions nous considérer comme des machines électriques parfaites, voilà ce que je désirois faire entendre, & ce que sûrement beaucoup de magnétiseurs ont très-bien compris. Ceux qui savent se rendre ainsi raison des effets qu'ils produisent, satisfont doublement leur cœur & leur esprit: mais on sent que, pour bien magnétiser, il n'est pas absolument nécessaire d'entendre tout ce que je viens de dire. L'homme borné, qui se persuadera pouvoir soulager son semblable, & qui le désirera ardem-

ment, pourra, ſoutenu par une foi bien ardente dans ſes moyens, produire autant d'effets que le Phyſicien le plus habile. Ceci explique à merveille beaucoup de pratiques du peuple, en apparence ſuperſtitieuſes, mais quelquefois fort efficaces dans de certaines maladies. Qui n'a pas entendu parler de l'art de guérir par le *ſecret*, ou par *des paroles jointes* à un *attouchement quelconque*? Certain payſan croit avoir le pouvoir de guérir les entorſes, un autre les fièvres continues, un autre les fièvres intermittentes : leur foi, ainſi circonſcrite à une ſeule eſpèce de maladie, les empêche d'outre-paſſer leur prétendu pouvoir. On s'imagine bien qu'ils manquent fort ſouvent les cures qu'ils entreprennent; mais enfin ils en font quelquefois de véritablement merveilleuſes, & cela doit être, d'après le plus ou moins d'empêchement que le fluide univerſel trouve à ſe remettre dans l'équilibre où il tend continuellement. Il ne faut quelquefois, à la maladie la plus grave en apparence, que la plus petite *commotion électrique animale*, pour en arrêter tous les ſymptômes fâcheux.

Quoi qu'il en ſoit, lorſque l'on comprend bien la cauſe des effets ſurprenans & ſalutaires que procure la *puiſſance électrique* ou *magnétique animale*,

animale, on en conclut tout naturellement que l'imagination confiante du magnétisé ne doit pas y ajouter beaucoup, mais bien celle du magnétiseur. Car enfin, soit qu'on se rende compte ou non de la réalité de ses moyens, il faut que, d'une façon ou de l'autre, on croye fermement avoir la puissance de produire un effet pour se mettre en devoir de l'exercer : mais dès-lors qu'on a acquis cette foi aveugle ou raisonnée, les mêmes résultats doivent s'ensuivre.

Le seul *Magnétisme* efficace étant celui qui part directement de nous, on sent que celui de tout autre corps ne peut nous être d'aucune utilité bien marquée : mais il n'en est pas ainsi lorsque nous assimilons, pour ainsi dire, ces divers corps à nous-mêmes; lorsqu'enfin nous les rendons conducteurs de notre électricité.

Tout corps quelconque peut également nous servir de conducteurs ; mais il en est entre eux de plus ou moins puissans. Or la règle la plus sûre pour reconnoître les meilleurs conducteurs, c'est de chercher à distinguer ceux dans lesquels il y a le plus de mouvement ou d'*électricité*. De cette classe sont certainement les *animaux*, puis les *arbres* dans le règne végétal ; & dans le règne minéral, le *verre* & l'*aimant*. L'électricité de ces divers corps est certainement moins forte que

celle que nous poſſédons ; ce qui fait que nous pouvons agir *en plus* à leur égard.

Lors donc que je magnétiſe un arbre, par exemple, je lui communique mon *ton de mouvement*, & je le mets en équilibre avec moi, comme le plateau électrique met un conducteur métallique en équilibre pour un moment avec lui. Tant que cet équilibre durera entre l'*arbre* & moi, il devra réſulter, à ſon approche, les mêmes effets à peu près que ceux que je produirois moi-même : c'eſt auſſi ce que l'expérience prouve à la lettre. L'*arbre de Buzancy* a le pouvoir de mettre & d'ôter de *criſe magnétique* tous les êtres ſur leſquels j'ai déjà produit cet effet : c'eſt une conſéquence très-ſimple de ce que je viens d'établir. Comme enſuite cet équilibre de l'*arbre* avec moi dépend abſolument de *ma volonté*, il doit ſubſiſter autant & ſi long-temps que *je voudrai* l'entretenir ; ce qui, de ma part, n'exige pas de grands efforts, vu l'état paſſif où il eſt à mon égard, & l'eſpèce d'analogie qui exiſte naturellement entre ſon *électricité végétale* & la mienne (7).

Je pourrois en dire autant du *verre* & de l'*aimant*, & par ſuite, de tous les autres corps dont on pourroit ſe ſervir comme conducteurs du Magnétiſme animal, & dont l'influence ſeroit

plus ou moins active, en raiſon du plus ou moins d'analogie de leur électricité avec la nôtre.

Je ne pouſſerai pas plus loin mes raiſonnemens ſur les cauſes des effets magnétiques ; je ſens qu'il eſt impoſſible de réſoudre aujourd'hui mille difficultés qui ſe préſentent à mon eſprit. Dans cinquante ans peut-être mes réflexions ſeront déjà ſurannées. Mais enfin il faut bien faire un premier pas ; c'eſt la marche de toutes les connoiſſances : il faut que de nouveaux phénomènes amènent de nouvelles idées. L'Art de la guerre, la Phyſique, & la Poéſie ont eu des règles avant d'avoir acquis le degré de perfection où nous les voyons aujourd'hui. Puiſſent ſeulement mes recherches, fort bornées, mettre ſur la voie d'en faire de plus profondes, & donner du Magnétiſme animal l'idée juſte & relevée qu'on en doit prendre, & le faire entrevoir comme la ſource d'un progrès rapide dans toutes les connoiſſances humaines !



Cure de maux de poitrine, & de foibleſſe d'eſtomac.

LE nommé Louis Quentin, âgé de 23 ans, de la paroiſſe de Buzancy, vint me trouver le mardi 3 Mai, pour me prier de lui faire paſſer un mal de dents dont il ſouffroit depuis trois ſemaines. Il ne me diſoit point qu'il eût d'autres incommodités, de ſorte que je ne m'occupai qu'à magnétiſer ſa tête & ſes dents; mais, à mon grand étonnement, je vois cet homme pâlir au bout de cinq minutes : il me dit de le laiſſer tranquille, parce que je lui occaſionnois des maux de cœur, des foibleſſes, & des picotemens dans les membres.

Me doutant bien alors qu'il falloit qu'il eût autre choſe qu'un mal de dents, pour reſſentir des effets auſſi prompts & auſſi marqués du Magnétiſme, je l'engageai à ſe laiſſer faire : mais comme ſa douleur de dents étoit paſſée, il ne le voulut pas abſolument, & je fus obligé de l'abandonner. Peu à peu ſes maux de cœur & ſes étourdiſſemens diminuèrent ; & lorſqu'ils furent totalement diſſipés, le mal de dents lui

reprit avec une violence extrême. Il fallut bien alors qu'il se laissât magnétiser de nouveau.

Je ne m'en tins pas alors seulement à la tête, & je posai une de mes mains sur sa poitrine, en la descendant graduellement jusques sur le ventre ; peu à peu les rages de dents disparurent, en même temps que les maux de cœurs, les étouffemens, & les inquiétudes dans les membres se firent ressentir de nouveau. Il me disoit encore de le laisser ; mais je ne l'écoutai plus, & continuai à l'actionner de toute ma force. Je lui occasionnai des spasmes, des commencemens de crises dont il se réveilloit promptement. Il eut un étouffement violent, mes mains le brûloient, il les trouvoit d'une pesanteur excessive : & comme il conservoit en partie sa connoissance, il souffroit véritablement beaucoup. Je le laissai au bout d'une demi-heure, & le renvoyai chez lui, avec injonction de venir me retrouver dans l'après-midi.

Il vint sur les six heures du soir ; & pour cette fois il tomba, après un quart d'heure de souffrances, dans l'état de somnambulisme magnétique. Bientôt il se mit à parler sans suite : il vouloit travailler, aller à Soissons. En le

calmant (8), il reprenoit ſa raiſon ; mais ſes ſouffrances la lui faiſoient perdre bientôt. Au bout d'une demi-heure, il devint plus tranquille, & put me rendre compte de ſon état : « J'ai, me dit-il, une craſſe de pouſſière ſur l'eſtomac, mêlée avec de la bile recuite ; les maux de cœur que je ſens tous les matins, viennent du beſoin que j'ai de rendre tout cela par le haut ; mais comme je ne peux pas vomir, tout eſt là, ſur mon eſtomac, comme une croûte épaiſſe qui va m'occaſionner une forte maladie. — Que faut-il vous donner, dans ce moment-ci, pour vous ſoulager ? — Demain il me faut prendre un vomitif, & je vous dirai après ce qui s'enſuivra —. Une demi-heure après, il m'aſſura que le vomitif du lendemain feroit d'autant plus d'effet, qu'il ſentoit que les humeurs ſe détachoient dans ſon eſtomac. C'eſt, me diſoit-il, comme un pot qui bout là-dedans, & ça me travaille depuis les pieds jusqu'à la tête —. La fièvre lui prit, qui, ſuivant ſon indication, devoit durer une heure environ ; ce qui effectivement eut lieu.

Vers neuf heures du ſoir, quoiqu'il fût d'une foibleſſe extrême, je le reconduiſis chez lui dans l'état magnétique ; & après l'avoir bien fait ſe réchauffer, je le fis coucher. Il ſouffroit tou-

jours & ſe plaignoit beaucoup. Une ſois dans ſon lit, il me pria de le retirer de cet état-là, qui l'affoibliſſoit trop ; & je lui ouvris les yeux. Il étoit neuf heures un quart du ſoir.

Son étonnement, à ſon réveil, de ſe trouver dans ſon lit, ſans ſe reſſouvenir de rien depuis qu'il étoit venu me trouver à ſix heures du ſoir, fut ſi grand, qu'il en reſta ſtupéfait & interdit. Il étoit honteux de voir qu'il étoit tombé en criſe ; il n'en vouloit rien croire, & demandoit à ſa femme ſi c'étoit vrai qu'on l'avoit fait boire, ajoutant qu'il n'y avoit rien de plus fâcheux que ce qui lui arrivoit là; qu'il reſſembloit à un ivrogne : il en avoit les larmes aux yeux, & ne ſavoit quelle contenance faire. Pluſieurs perſonnes qui ſe trouvoient avec moi dans ſa chambre, avoient beau chercher à le calmer, en lui diſant que c'étoit pour lui un bonheur d'être tombé en criſe, puiſqu'il avoit dit, en leur préſence, que ſans le Magnétiſme il eût fait une maladie terrible, dont peut être il ſeroit mort, tandis qu'en peu de jours il alloit être totalement guéri ; il n'écoutoit perſonne, tant il avoit de honte d'avoir perdu connoiſſance pendant quelques heures. « C'eſt » bon pour des filles & des enfans, répétoit-» il ſans ceſſe, de tomber en criſe ; mais un

» homme fort comme moi, cela n'eſt pas poſ-
» ſible ». Le fait eſt, que depuis l'année paſſée il n'avoit fait que rire & plaiſanter du Magnétiſme, n'avoit pas cru du tout aux effets du ſomnambuliſme, & s'en étoit ſouvent moqué hautement; de ſorte que ſon petit amour-propre étoit fort bleſſé d'être obligé de ſe rétracter. Cet exemple pourra bien ſe répéter ſouvent par la ſuite. Combien je connois de gens qui ſeroient encore plus honteux que Quentin, ſi pareille aventure leur arrivoit! Ce que cependant, malgré toute leur incrédulité, je leur ſouhaite, à la première occaſion, de tout mon cœur.

Il paſſa la nuit fort tranquillement, & dormit mieux que de coutume. Le lendemain, il prit, à cinq heures du matin, quinze grains d'ipécacuanha, qui le firent vomir quatre fois.

A onze heures, je le mis en criſe ſans lui faire éprouver les mêmes maux de cœur & les mêmes effets que la veille; quoique ſouffrant, il me parla de ſon état. Le vomitif n'avoit fait que dégager les premières voies; il m'en demanda un ſecond pour le lendemain, qui enleveroit le reſte de ſon embarras.

— Croyez-vous, lui demandai-je, être tout à fait débarraſſé demain? — Non, me répon-

dit-il, il me reſtera encore de la bile; mais mon eſtomac & ma poitrine ſont trop foibles pour pouvoir prendre un troiſième vomitif. La bile partiroit bien, mais il viendroit du ſang avec, & cela me feroit plus de mal que de bien —. Au bout d'une heure de criſe, il me dit que les humeurs, chez lui, étoient dans un grand mouvement, & que l'état où il étoit les préparoit à s'évacuer le lendemain avec abondance. — Quel vomitif vous faut-il demain? — Un grain d'émétique dans un verre d'eau; cela ſeroit trop fort pour moi dans un autre temps, mais demain, c'eſt ce qu'il me faut, parce que la bile noire, qui faiſoit croûte ſur mon eſtomac, eſt bien délayée & ne demande qu'à ſortir.

Il me parla enſuite du métier qu'il faiſoit, lequel étoit contraire à ſa ſanté: il me dit que de ſa vie il ne pouvoit ſe bien porter tant qu'il le continueroit. — Quel eſt donc votre métier? — C'eſt celui de cribleur de blé; je paſſe toutes les journées dans la pouſſière; j'en avale & j'en reſpire continuellement; cela forme des embarras dans ma poitrine & des craſſes ſur mon eſtomac; j'ai des maux de cœur perpétuels: il faudroit, pour me bien porter, que je me fiſſe vomir tous les quinze jours; & vous ſen-

tez bien que c'eſt impoſſible à faire; ſes remèdes abrégeroient mes jours d'une autre manière —. Je lui conſeillai de quitter ce métier, qui, quoique lucratif en lui-même, lui deviendroit onéreux par les dépenſes que lui occaſionneroient ſes maladies. Il en convint, & me promis de l'abandonner.

Quand je l'eus remis dans l'état naturel au bout de deux heures, il ſe ſentit très-foible, mais ſans ſouffrance. Il avoit eu la fièvre une heure environ pendant le temps de ſa criſe.

Sur les ſix heures du ſoir, je le mis en criſe une troiſième fois, pendant laquelle il ſouffrit les mêmes maux que dans les criſes précédentes; il eut la fièvre environ deux heures: il me confirma le bon effet de l'émétique qu'il prendroit le lendemain, & me dit que c'étoit la dernière fois que je pourrois le mettre dans l'état où il étoit, parce qu'après ſa purgation il ne ſeroit plus malade.

Comme il ſavoit écrire, je voulus avoir de lui-même un témoignage plus ſûr que toutes nos paroles, qu'il ne croyoit guère, de l'état dans lequel il étoit tombé, & en même temps une preuve de ſon rétabliſſement: il y voyoit très-clair *à la manière des ſomnambules*; & il écrivit ce qui ſuit.

Je ſerai guéri demain d'une grande maladie qui auroit duré ſix ſemaines, & qui ſera paſſée en trois jours (9).

Ce 4 *mai* 1785.

LOUIS QUENTIN.

Sur les huit heures & demie, je le remenai chez lui dans l'état de ſomnambuliſme ; & m'ayant dit à neuf heures qu'il s'affoibliſſoit trop, je le réveillai. Comme je lui avois demandé auparavant ce qu'il falloit lui donner pour ſouper, & qu'il ne s'étoit ordonné qu'un bouillon à l'oſeille, je lui dictai ſon ordonnance à ſon réveil ; ce qu'il eut de la peine à croire, diſant qu'avec la faim qu'il avoit, il étoit impoſſible qu'il ſe fût impoſé une diète auſſi auſtère. Au reſte, il n'étoit pas plus crédule que la veille ; & ſans ſon écrit, qu'il ne put récuſer, je crois qu'il eût pu continuer par la ſuite à ſoutenir ſon premier avis : mais ſon écrit le terraſſa tout à fait. *Voilà ce qui me condamne*, diſoit-il ; *puiſque j'ai écrit cela, il faut bien que je croye auſſi tout ce que vous me dites.*

Le lendemain, le grain d'émétique lui fit un effet conſidérable ; il rendit des quantités énormes de bile verte & noirâtre. Le ſoir, il fut très-foible, & le lendemain il ſe réveilla ſans mal

de cœur ; ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis bien long-temps.

Le dimanche ſuivant, il prit une médecine, d'après ſon ordonnance, qui le fit beaucoup évacuer ; après quoi il ne devoit plus ſe reſſentir de rien. Mais le lundi matin, on vint réveiller un de mes aides Magnétiſeurs, pour lui dire que Quentin ſouffroit beaucoup de l'eſtomac & avoit des foibleſſes continuelles. *Clément* y fut, & après l'avoir magnétiſé & mis en criſe, il ſut de lui que le ſamedi après midi, ayant été goûter avec d'autres ouvriers, il avoit un peu trop mangé, & qu'il en avoit eu une eſpèce d'indigeſtion ; que la médecine du dimanche n'avoit pas fait, d'après cela, tout l'effet qu'elle devoit faire. A huit heures & demie, il étoit encore dans l'état magnétique ; de ſorte que je pus entendre ſon ordonnance pour la journée & le lendemain : « *Il faudra*, » dit-il, *me donner* une ſoupe légère à mon dî- » ner ; une heure après, me faire prendre du » petit-lait juſqu'à quatre heures, & enſuite » du bouillon aux herbes, le plus amer que » l'on pourra ; demain, au lever du ſoleil, je » prendrai un demi-grain d'émétique dans un » verre d'eau ; l'effet en ſera paſſé à ſix heures » & demie, & à ſept on me mettra en criſe, pour » dire adieu au Magnétiſme ».

Il n'eſt pas néceſſaire de répéter qu'à ſon réveil il eut bien de la peine à croire tout ce qu'on lui rapporta de ſes paroles ; le bouillon amer lui déplaiſoit par-deſſus toutes choſes.

Néanmoins, après avoir ſuivi ſon ordonnance à la lettre, & après être reſté une demi-heure dans l'état magnétique, il ſe réveilla, tout ſeul, à ſept heures & demie ; & depuis, il jouit d'une très bonne ſanté.

Comme il m'avoit prévenu qu'en continuant ſon métier de cribleur de blé, il couroit le riſque de retomber ſouvent malade, je l'ai engagé à changer d'état ; c'eſt à quoi j'ai eu beaucoup de peine à le déterminer : aujourd'hui il eſt garçon jardinier, & depuis huit mois qu'il eſt guéri, il n'a reſſenti aucun ſymptôme de ſa maladie paſſée.

On a vu, dans le détail ci-deſſus, l'eſpèce de honte & de chagrin qu'éprouva Quentin lorſqu'il s'apperçut, la première fois, qu'il étoit tombé dans l'état de ſomnambuliſme magnétique ; il ne pouvoit ſe le perſuader, malgré la quantité d'exemples qu'il avoit eus d'un pareil effet ſur beaucoup d'autres payſans de ſon village & des environs : *C'eſt bon pour des enfans*, pour *des femmes*, diſoit-il, *de tomber en criſe : mais moi ! un homme fort comme moi !* Cet aveu ſi marqué

de ſon incrédulité fut, je l'aſſure, une excellente leçon pour moi. Comment, me ſuis-je dit, ai-je pu être aſſez inconſidéré, *aſſez fou même*, pour m'imaginer pouvoir perſuader des perſonnes inſtruites ou prétendant l'être; des Médecins, des Académiciens, & quantité d'autres gens prévenus ou indifférens; & par-deſſus tout cela, n'ayant aucune raiſon déterminante de confiance en moi, tandis que je n'ai pas pu ſeulement perſuader les payſans de mon village? Aujourd'hui même encore il en eſt parmi eux qui ſe moquent de leurs camarades ſomnambules. Cependant, malgré toute leur prévention, à meſure que quelques-uns d'entre eux tombent malades, ils n'en viennent pas moins me trouver: mais ſi par haſard ils deviennent dans l'état magnétique, ils en reſtent tout auſſi confondus & humiliés que l'étoit Quentin. Enfin, je ſuis certain que juſqu'à ce que, dans chaque maiſon du village de Buzancy, il y ait eu un individu ſomnambule, il y reſtera encore des incrédules aux effets du Magnétiſme animal.

Cet exemple doit, ce me ſemble, calmer le zèle un peu trop ardent, & rendre plus indulgent ſur l'incrédulité de la multitude, certains magnétiſeurs qui s'efforcent en vain de la perſuader.

Cure de maux d'eſtomac depuis un mois.

LE nommé Jean-Louis *Thuillier*, Maître d'école du village, eſt venu me trouver le matin du Samedi 6 Mai, ſe diſant ſouffrant depuis huit jours de l'eſtomac, au point de ne pouvoir ni travailler ni chanter à l'égliſe.

Je le fis toucher par Clément, qui lui cauſa beaucoup d'émotion : le malade trouva ſa main peſante ſur l'eſtomac. L'émanation magnétique lui parut déſagréable, ainſi que l'eau qu'on lui donna à boire. Au bout d'une demi-heure, il prétendit ſentir ſon mal deſcendre dans le ventre ; après quoi il s'en alla.

Sur les ſept heures du ſoir, Clément n'y étant pas pour ſuivre ſa cure, je le magnétiſai moi-même, & au bout d'un quart d'heure je le mis en criſe magnétique. Il nous raconta alors l'hiſtoire de ſa maladie, qui, nous dit-il, ne ſeroit pas longue ; car tout ſon mal étoit deſcendu dans le ventre, & étoit tout prêt à en ſortir. — Quelle eſpèce d'humeur, lui demandai-je, avez-vous à rendre ? — C'eſt, me

répondit-il, de la bile d'une ſingulière couleur ; elle eſt jaune & rouge : je n'ai jamais rien vu comme cela —. Toujours dans l'état magnétique, il continua de nous dire qu'il étoit bien aiſe de ſe voir guéri ſans être tombé en criſe, parce qu'on ſe moquoit beaucoup de cela dans le village, & qu'il auroit été bien fâché que cela lui fût arrivé. — Comment, lui demandai-je, ſi vous étiez tombé en criſe, eſt-ce que vous ſeriez fâché qu'on vous le dît après? — Oui, Monſieur, bien fâché, car ils ſe moqueroient tous de moi; & puis demain dimanche, à la grand'Meſſe, j'aurois peur d'y tomber au milieu de l'égliſe ; cela m'inquiéteroit beaucoup. — Mais vous êtes en criſe dans ce moment-ci ; eſt-ce que vous ne vous en appercevez pas ? — Penſez que non, que je n'y ſuis pas. On a les yeux fermés quand on eſt en criſe, on n'y voit goutte ; au lieu que moi, j'y vois très-clair (*) : ah ! j'avois aſſez peur d'y tomber ; mais à préſent je vois bien qu'il n'eſt pas néceſſaire de tomber en criſe pour être guéri —. Je ſuivis avec lui une converſation aſſez longue, qui m'amuſa d'autant plus, que ſa maladie ne m'inquiétoit guère.

(*) Remarquez qu'il avoit toujours les yeux fermés.

Néanmoins,

Néanmoins, pour ne pas lui causer de distraction à la grand'Messe du lendemain, je le réveillai sans le tirer de sa place ; & une fois dans l'état naturel, je le confirmai dans l'idée qu'il avoit de n'être pas tombé en crise.

Une chose l'inquiétoit cependant ; c'est qu'il n'avoit aucun souvenir d'être sorti de sa maison pour me venir trouver. Il se rappeloit bien qu'à six heures & demie sa femme lui avoit dit d'aller au château ; mais il ne savoit pas comment il y étoit venu : depuis le moment de sa détermination à venir se faire magnétiser, jusqu'à celui de son réveil, il n'avoit mémoire de rien : aussi se trouva t-il fort étonné d'être dans ma chambre. Cependant il étoit si loin de croire être tombé en crise, qu'il s'en alla sans que cette idée lui vînt à l'esprit.

Le lendemain, dans la matinée, il fut rencontré, dans une maison du village, par quelqu'un qui l'avoit vu la veille en crise. Il se félicitoit d'avoir été guéri aussi vîte, & cela sans avoir fermé les yeux comme les autres. Il raconta qu'il avoit rendu une très-grande quantité de bile jaunâtre. La personne qui l'entendoit lui demandoit, s'il n'y en avoit pas eu de rougeâtre aussi. Il resta assez surpris, & avoua que c'étoit vrai ; mais qu'il n'osoit pas

faire tous ces détails, & qu'il étoit bien étonné qu'on sût cela.

Après la grand'Meſſe, il revint pour ſe faire magnétiſer; mais, à ma grande ſurpriſe, après m'être donné beaucoup de peine, je ne pus parvenir qu'à lui occaſionner un peu de chaleur. Je ne crus pas alors avoir de ménagemens à garder avec lui; & en lui racontant beaucoup de détails qu'il m'avoit faits la veille, je le laiſſai perſuadé qu'il étoit devenu, comme bien d'autres, dans l'état magnétique, & je lui conſeillai de n'en pas être honteux. Il s'eſt depuis très-bien porté, & a voulu me donner le certificat ci-joint.

« Je ſouſſigné Jean-Hubert-Thuillier, Clerc » laïque de la paroiſſe de Buzancy, certifie avoir » été guéri d'une bile recuite ſur l'eſtomac, » qui, depuis un mois, m'empêchoit de pou- » voir ſouffrir aucune nourriture; laquelle gué- » riſon s'eſt opérée chez moi, après être reſté » deux jours au traitement du magnétiſme. A » Buzancy, ce 9 Juin 1785. *Signé*, Jean- » Hubert Thuillier ».

J'ai remarqué, dans pluſieurs malades devenus ſomnambules magnétiques, le même phé-

nomène que m'a preſenté le ſieur Thuillier; je veux parler de cet oubli total d'un temps quelconque, plus ou moins long, avant le moment de tomber en criſe. Cet effet ne m'a jamais paru avoir lieu que la première fois qu'on tombe dans l'état magnétique. Thuillier ſe reſſouvenoit à merveille, une fois réveillé, de tout ce qu'il avoit fait dans la journée; d'avoir tenu ſon école le matin, après dîner avoir été dans les champs, être revenu mettre ſon âne à l'écurie, & avoir dit à ſa femme qu'il falloit qu'il ſe rendît au château à ſix heures; depuis lors, me diſoit-il, *je ne me ſouviens de rien, je ne ſais pas où j'ai paſſé pour venir ici*; de ſorte donc qu'on pourroit conclure que, dès le moment que Thuillier s'étoit déterminé à venir ſe faire magnétiſer, il étoit entré déjà dans le commencement de l'action qui devoit ſe terminer par le ſomnambuliſme.

Quentin, avant lui, m'avoit préſenté la même ſingularité la première fois qu'il étoit tombé en criſe magnétique. Quant au Maître d'école de mon village, j'avoue que j'ai été un peu fâché de ne le pouvoir plus rendre ſomnambule une ſeconde fois. Je n'avois pas voulu, par condeſcendance pour lui, le faire

écrire dans sa crise, de crainte de lui donner de l'inquiétude à son réveil; & cependant j'aurois été charmé d'avoir de sa main une preuve écrite, qui, pour le reste des paysans, eût été plus convaincante que toutes celles qu'ils avoient eues jusqu'alors.

Cure d'obstruction & de dépôt fixé dans le corps, saignemens de nez habituels, douleur vague dans la tête & dans le cou, & foiblesse universelle depuis huit ans.

LE nommé Henri *Caron*, ancien Postillon de la poste de Vivrai, âgé de vingt-neuf ans, de la paroisse de Baune, proche Neuilly-Saint-Front, est venu, le jour de l'Ascension, pour me consulter. Catherine Montenescourt, étant en état magnétique, le toucha; & après avoir reconnu & détaillé son mal, elle me dit que ce malade ne seroit pas huit jours au traitement, sans être guéri radicalement.

Cet homme, fort content de cette consul-

tation, s'en retourna chez lui pour arranger ses affaires, & ne revint que huit jours après, qui étoit le Mercredi 12 Mai.

J'étois ce jour-là à l'*arbre* de la fontaine, & je l'y magnétisai. Dès cette première fois il s'endormit, se plaignit du mal que je lui faisois, & fut fort sensible aux émanations magnétiques. Depuis lors, jusqu'à sa parfaite guérison, le froid m'empêcha de revenir à mon arbre, & je le traitai dans une chambre, avec les autres malades que j'avois alors.

La maladie de *Caron* avoit huit à neuf ans d'ancienneté; il avoit reçu alors un coup de pied de cheval dans le creux de l'estomac; un dépôt d'humeurs s'y étoit formé, & pendant cinq mois il n'avoit pu sortir de son lit. Au bout de ce temps, l'abcès avoit crévé intérieurement; sa poitrine s'étoit remplie, & il avoit rendu, sans efforts, une quantité considérable de pus par la bouche. Il lui fut donné, dans ce temps, une médecine qui arrêta les vomissemens & fixa l'humeur dans le corps. Depuis ce temps il n'avoit point d'appétit, ne pouvoit travailler qu'avec peine à la terre, ayant été obligé de quitter le métier de postillon, & il sentoit des douleurs habituelles & très-fortes au-dessous des côtes &

à la chûte de l'eſtomac; ſon ventre étoit dur; on y découvroit une obſtruction bien caractériſée, que l'on ne pouvoit toucher ſans le faire beaucoup ſouffrir. Depuis cinq ans, un nouveau mal le tourmentoit doublement; il lui avoit pris des ſaignemens de nez très-fréquens, avec des douleurs de tête habituelles, & il prétendoit avoir des rhumatiſmes dans les oreilles & dans le cou.

Dès le lendemain de ſon arrivée, cet homme devint en criſe magnétique complette, & me préſenta tous les caractères les plus marqués du ſomnambuliſme. L'émanation magnétique, partant de ma main ſeule à une certaine diſtance, le faiſoit beaucoup ſouffrir, de quelque côté que je l'actionnaſſe, & tout l'effet s'en portoit à ſon obſtruction. Lorſque je me ſervois d'une bouteille de verre, il ſouffroit davantage, & diſoit que ſon mal bouillonnoit dans ſon corps, & cherchoit à ſe détacher.

Deux fois par jour je le mettois ou le faiſois mettre en criſe, & il m'apprenoit, chaque fois, l'effet ſalutaire que l'on produiſoit en lui.

Dès le deuxième jour, il découvrit la cauſe de ſon mal de tête & de ſes ſaignemens de nez. — Je vois dans ma tête, me diſoit-il;

mais pour dans mon corps je n'y vois rien du tout. Je ſens bien que mon mal veut deſcendre ; mais je ne le vois pas. — Quelle eſt donc la cauſe, lui demandai-je, de vos ſaignemens de nez ? — Je ne l'avois pas ſu juſqu'à préſent, me répondit-il, Monſieur, non plus que celle de mes douleurs de tête. Ce n'eſt pas des rhumatiſmes, comme je vous l'ai dit au moins, mais c'eſt de l'humeur de mon corps qui a remonté dans ma tête ; cette humeur-là s'eſt tournée en eau : j'ai comme une boule d'eau dans la tête, qui échauffe de temps en temps le cerveau, & m'occaſionne des ſaignemens de nez. — Et vos douleurs dans les oreilles & dans le cou ? — C'eſt auſſi cauſé par cette boule d'eau. — Croyez-vous que le magnétiſme vous en guériſſe ? — Oui, Monſieur, l'humeur de ma tête partira en même temps que celle de mon corps. Tous les jours je vais déjà rendre de l'eau par les yeux & par le nez. — Et quand ſerez-vous guéri ? — Je n'en ſais rien ; car je ne vois pas mon corps —.

Il fallut donc m'aider encore de mon *Médecin* ordinaire, & je mis *Catherine* en conſultation avec lui. Elle lui ordonna une médecine pour le Lundi, après m'avoir aſſuré que *Caron* ſeroit guéri dans les huit jours, comme

elle l'avoit annoncé la première fois. Elle tomba d'accord avec lui sur la cause de ses maux de tête, & m'ajouta qu'il ne falloit pas s'attendre que cet homme vît jamais l'intérieur de son corps.

Je me servois de bouteilles pour renforcer l'action magnétique que je portois sur le siége du mal de ce malade. Il en éprouvoit beaucoup de souffrances; mais il les supportoit patiemment, vu l'effet avantageux qu'il en éprouvoit. Son embarras bouillonnoit & se fondoit petit à petit; puis, à la fin de chaque crise, il lui sembloit, dans son état naturel, que son mal étoit descendu.

La première médecine lui avoit déjà fait rendre une forte partie de son humeur. Catherine, le Mardi soir, étant dans l'état magnétique, lui en ordonna une seconde pour le Mercredi 19 Mai. « Le reste du dépôt, dit-elle, est prêt à partir; deux jours de plus de magnétisme l'en débarrasseroient bien tout à fait; mais puisqu'on peut le débarrasser plutôt, autant vaut-il le faire: une médecine demain va le guérir radicalement ». Puis s'adressant à Caron lui-même, qui alors étoit dans l'état naturel, elle le prévint, en riant, de ne pas s'effrayer de ce qu'il rendroit le lendemain;

que cela lui paroîtroit bien extraordinaire, mais que ce feroit tout fimplement la poche de fon dépôt qui fortiroit à la fin de l'effet de fa médecine.

Le Mercredi, Caron prit donc médecine, & je ne le revis que vers fix heures du foir: il avoit tant évacué toute la journée, qu'il étoit un peu foible. Sa première parole fut de me dire : —Ah ! Mademoifelle Catherine avoit bien raifon hier de me dire de ne pas m'effrayer : fi je n'avois pas fu ce que c'étoit, j'aurois cru que mes boyaux étoient déchirés, & que j'en avois rendu une partie, &c.

—. . . . Je fuis bien foulagé, m'ajouta-t-il : je crois, Monfieur, que me voilà guéri. — Voyons, lui dis-je, nous allons favoir cela bien vîte : fi vous ne tombez plus en crife, c'en fera la preuve —. Clément le magnétifa, & l'y fit pourtant tomber, quoiqu'avec plus de peine qu'à l'ordinaire.

Vers huit heures du foir, lorfque je le queftionnai fur fa fanté, il m'apprit fa guérifon radicale. « Je n'ai plus rien dans le corps ni dans la tête, me dit-il. A neuf heures & demie je me réveillerai avec la colique, ce fera le refte de ma médecine qui partira, & puis après je n'aurai plus qu'à vous remer-

cier ; demain je ne pourrai plus tomber en crise ». Je m'apprêtois à le voir se réveiller tout seul à l'heure qu'il m'avoit indiquée, & je ne comptois pas lui faire d'autres questions, quand, de lui-même, il se mit à me parler de la sorte. — Monsieur, j'ai une grace à vous demander. — Quelle est-elle, Caron ? Si je puis, je vous l'accorderai. — Ce n'est qu'autant que cela ne nuira pas à la conclusion de ce que vous faites. — Qu'est-ce encore ? — J'aurois envie de partir demain matin pour Notre-Dame de Liesse, afin d'aller y remercier Dieu de ma guérison, & le prier pour vous, pour M. Ribault, M. Clément, & Mademoiselle Catherine, qui tous m'ont fait du bien. Mais dites-moi bien franchement si vous approuvez mon dessein ; car si cela nuisoit, me répéta-t-il, *à la conclusion de ce que vous faites, je n'irois pas.* — Vous pouvez, lui répondis-je, faire sur cela ce qui vous convient : bien loin de nuire à la conclusion de ce que j'ai fait pour vous, je pense que vous n'avez rien de mieux à faire que de remercier Dieu de votre guérison. Vous le pouvez, à ce que je pense, aussi-bien chez vous que par-tout ailleurs ; mais puisque votre dessein est d'aller à Notre-Dame de Liesse, vous en êtes le

maître, & nous acceptons tous l'offre que vous nous avez faite. — Hé bien, je partirai demain à la pointe du jour. Il y a quatorze lieues d'ici à Notre-Dame de Lieſſe. Depuis huit ans, je ne pouvois faire une lieue ſans être oppreſſé & ſans m'arrêter pour ſouffrir ou pour ſaigner du nez; au lieu de cela, demain je ferai le chemin bien à mon aiſe dans la journée. Après demain matin je ferai mes prières, & vous me recevrez ici Samedi matin, en paſſant pour m'en retourner à mon village —. L'on penſe bien que la première idée qui me vint tout de ſuite, fut que cet honnête payſan avoit, depuis long-temps, la réſolution d'aller à Notre-Dame de Lieſſe, & que dans ce moment il lui prenoit un reſſouvenir de ſa dévotion; ce qui me fit lui demander ſi, dans ſon état ordinaire, il avoit eu le même projet de pélerinage. « Je n'en ſais rien, me répondit-il; mais je crois qu'oui, puiſque je l'ai à préſent: cependant, de crainte que je ne l'oublie, je vous prie bien, ſi-tôt que j'aurai les yeux ouverts, de me le rappeler, & de me répéter tout ce que je viens de vous dire ». Je le lui promis, & le laiſſai tranquille.

A neuf heures & demie, il me demanda de l'aider à ſe réveiller; ce que je fis. Si-tôt qu'il

eut les yeux ouverts, sa première parole fut qu'il avoit la colique, & qu'il me prioit de le laisser s'en aller. Je lui annonçai sa guérison radicale, & lui dis que cette colique alloit bientôt se passer, pour après cela ne plus souffrir du tout. — Mais, lui demandai-je, ne devez-vous pas aller quelque part demain? — Oui, Monsieur, s'il plaît à Dieu, puisque je suis guéri; je compte partir demain matin pour Baune. — Quoi, vous n'avez pas le projet d'aller quelque part auparavant? — Non pas que je sache. — Mais cherchez bien dans votre tête, si vous n'avez pas un endroit à aller auparavant que de retourner chez vous. — Ah! oui, Monsieur, c'est vrai; je compte passer par Essonne qui n'est qu'à une lieue de chez nous. — Ce n'est pas encore cela. — Je ne sais, me dit-il, ce que vous voulez me dire; car je n'ai pas d'autre projet que de m'en retourner chez nous, & de travailler, si je le puis, pour gagner ma vie —.

Je n'en pus tirer autre chose : cet homme n'avoit plus la moindre idée de ce qu'il venoit de me dire il n'y avoit pas une demi-heure. Je fus obligé de lui répéter ses propres paroles, & de lui dire qu'il s'étoit envoyé lui-même à Notre-Dame de Liesse; qu'il falloit qu'il partît

le lendemain dès la pointe du jour, & s'en allât remercier Dieu de sa guérison, ainsi que le prier pour les personnes qui lui avoient fait du bien. Il demeura fort étonné & interdit de cette nouvelle; mais ensuite il me dit qu'il lui suffisoit que je l'assurasse qu'il avoit résolu ce pélerinage dans sa crise, pour qu'il l'exécutât avec plaisir, & qu'il partiroit le lendemain. Sa colique le tourmentoit beaucoup, & je le laissai sortir.

Le lendemain, Jeudi, il partit donc comme il me l'avoit promis, & le Samedi suivant, à dix heures du matin, je le vis entrer dans ma chambre avec sa cocarde & sa plume de pélerin. Il avoit fait le voyage de Notre-Dame de Liesse le plus lestement du monde; plus de saignemens de nez, plus d'oppression; sa joie & son bonheur de se sentir aussi leste ne peut se rendre. Avant de me quitter, il voulut me donner ses ornemens de pélerin, « parce que, me dit-il, ils vont croire dans mon pays que c'est à Notre-Dame de Liesse que j'ai été guéri : j'aurai beau leur assurer que non, ils ne me croiront pas ». Je l'assurai qu'il m'étoit fort égal qu'on attribuât sa guérison à son pélerinage; qu'il pouvoit garder ses plumets, & laisser croire tout ce que l'on voudroit; que, quant à moi, il me suffisoit

de le voir parfaitement rétabli. Je lui ſouhaitai continuation de bonne ſanté ; & après avoir embraſſé de bon cœur tous ſes Médecins, il eſt parti, bien réſolu de faire encore les huit lieues qu'il y a d'ici chez lui, dans la journée ; ce que je ne doute pas qu'il n'ait fait très-aiſément. Je n'en ai pas entendu parler depuis.

La maladie de *Caron* étoit, ſans contredit, du genre de celles qu'on peut appeler *chroniques*, puiſqu'elle datoit de huit ans d'ancienneté : la guériſon s'en eſt opérée cependant dans le court eſpace de huit jours. J'attribue cette promptitude à l'état de ſouffrance habituelle où étoit cet homme : la Nature chez lui ne s'étoit pas encore amortie ; elle faiſoit continuellement des efforts pour ſe débarraſſer de ſes obſtacles. Il eſt à croire que ce combat n'auroit pas duré long-temps encore, & ſe ſeroit terminé au déſavantage du malade.

Un état de langueur, de mal-aiſe univerſel, de foibleſſe totale, eſt ordinairement la ſuite de pareilles maladies longues & douloureuſes, que les moyens ordinaires de la Médecine n'ont pu ſoulager. Dans ce dernier cas, l'on auroit tort

de s'attendre à des ſuccès auſſi prompts par le Magnétiſme, que ceux que j'ai obtenus à l'égard de *Caron*.

Cet homme étoit d'une ſenſibilité ſingulière aux effets du Magnétiſme. Je ne pouvois rien toucher de ce qui l'approchoit, qu'il ne s'en apperçût ſur le champ; ſes mouchoirs, ſes vêtemens lui ſembloient dès-lors inſupportables; il s'en débarraſſoit comme de choſes qui lui auroient exhalé une odeur empeſtée. Si je touchois le ſiége ſur lequel il étoit aſſis, il étoit obligé de s'en éloigner ſur le champ. Cette ſuſceptibilité eſt toujours un très-bon ſigne pour la promptitude des cures; & ſi l'on ne ſe permettoit pas d'abuſer quelquefois de l'état ſingulier de pareils individus, pour ſatisfaire une vaine curioſité & faire ce qu'on appelle *des expériences*, on obtiendroit plus ſouvent des guériſons promptes & aſſurées, qui, pour *de bons magnétiſeurs*, doivent toujours être les ſeuls réſultats déſirables.



Cure d'une obſtruction au creux de l'eſtomac, à la ſuite d'un effort.

LE nommé Charles-François *Amé*, âgé de quatorze ans, de la paroiſſe de Chacriſe, Manœuvre-Maçon de ſon métier, eſt venu, le 4 Mai, ſur les deux heures après midi, ſe faire magnétiſer pour un mal de dents qu'il reſſentoit depuis midi. J'étois à table; de ſorte que Ribault entreprit de le guérir, & le magnétiſa. Au bout d'un quart-d'heure, il vint me dire que ce petit garçon étoit tombé en criſe entre ſes mains. Nous jugeâmes qu'il falloit qu'il eût d'autres maux que celui qu'il nous avoit déclaré. Pendant le temps que Ribault dîna, il me le laiſſa entre les mains. Ce petit malade ne reſſentoit plus de maux de dents, & étoit très-foible. Sur la queſtion que je lui fis où étoit le ſiége de ſon mal, il me répondit qu'il y avoit un an qu'en portant des pierres ſur ſon eſtomac, il s'étoit donné un effort, & que depuis ſix mois il s'y étoit amaſſé de l'humeur; ce qui lui occaſionnoit des maux d'eſtomac habituels. — Croyez-vous guérir bientôt? lui demandai-je.

— Oui,

— Oui, Monſieur, me répondit-il en me prenant la main. Après demain, à quatre heures & demie du ſoir je ſerai guéri —. La ſuite de ſes indications fut qu'il ne falloit le magnétiſer que deux fois; ſavoir, le lendemain à dix heures & demie, après être reſté attaché à l'arbre depuis ſept heures du matin, & une ſeconde fois le ſur lendemain. Il demanda, au bout de trois quarts d'heure, que Ribault vînt le ſortir de ſa criſe; ce qui fut fait.

Le lendemain, Vendredi, il fut ſe mettre à l'arbre à l'heure indiquée par lui; & à dix heures & demie Ribault l'y mit en criſe en moins de deux minutes. Si-tôt qu'il y fut, il recommanda bien qu'on ne l'y laiſsât pas plus d'une demi-heure; il ne falloit pas le quitter un ſeul inſtant, indiquant lui même les endroits où il étoit bon de le magnétiſer, ſoit en frottant, ſoit en actionnant une partie ou l'autre de ſon corps. Il ordonna qu'à neuf heures & demie préciſes on le magnétisât une ſeconde fois, & le Samedi à ſept heures du matin (*); qu'à onze trois quarts, le Samedi, ſon mal de dents lui reprendroit; qu'alors il falloit qu'on le touchât pour le lui faire paſſer; ce à quoi l'on parviendroit, mais

(*) Ceci contrarioit ſon premier apperçu.

ſans pouvoir le mettre en criſe, & qu'à deux heures il ſeroit magnétiſé pour la dernière fois.

A neuf heures & demie, Ribault le mit en criſe en auſſi peu de temps que le matin. Nous fûmes témoins de cette criſe, & pûmes lui faire différentes queſtions : il ne me répondoit pas plus qu'à un autre; de ſorte qu'il fallut que je me fiſſe mettre en rapport avec lui par Ribault; après quoi je lui demandai ſi je ne pourrois pas continuer à le magnétiſer. « Non pas, me répondit-il, il faut que ce ſoit toujours le même; M. Ribault a commencé, il faut qu'il me finiſſe ». Comme il indiquoit très-ponctuellement les heures, tant de ſa criſe que de ſon réveil, je je lui fis la queſtion, s'il étoit néceſſaire de ſuivre en cela ſes indications. — Très-néceſſaire, me répondit-il; ſi on ne les ſuivoit pas, cela me feroit beaucoup de mal. — En eſt-il de même pour tous les malades? — Non, il y en a beaucoup à qui cela ne feroit rien; mais quand ils le demandent, il ne faut jamais y manquer. — Pourquoi faites-vous lever & baiſſer la main ſur votre eſtomac? — C'eſt le mal qui m'indique cela. Quand on lève la main, cela tire le mal, & quand on la baiſſe, cela l'appaiſe, quand on le frotte, ça le fait bouillonner. — Sentez-vous quelque choſe qui entre en vous

quand on vous magnétiſe ? — Non, me dit-il, il n'entre rien ; mais cela me ſoulage & me fait du bien —.

Au bout d'une demi-heure, il fit regarder à la montre, parce qu'il étoit sûrement temps de l'éveiller ; ce qui fut fait à la minute.

Le Samedi, à ſept heures du matin, il fut mis en criſe comme ci-deſſus, & demanda qu'on ne l'y laisſât que trois quarts d'heure ; il avoit grand ſoin, comme la veille, de diriger tous les mouvemens de ſon Magnétiſeur. Comme il avoit l'air de ſouffrir beaucoup, on ne lui faiſoit aucune queſtion. Au bout de dix minutes, s'ennuyant apparemment du ſilence qu'on obſervoit avec lui, il demanda pourquoi l'on ne lui parloit pas. Alors on ſe permit de lui faire des queſtions. — Voyez-vous bien votre mal ? — Oui, il eſt comme un tourbillon d'humeurs qui tourne dans mon eſtomac. — Pourriez-vous voir celui des autres ? — Non pas aujourd'hui ; hier je l'aurois pu ſi vous l'aviez voulu. — Cette humeur eſt-elle venue ſi-tôt que l'effort s'eſt fait ? — Non, mais ſeulement ſix mois après. — Si l'on vous eût magnétiſé avant que le dépôt ſe fût formé, euſſiez-vous tombé en criſe ? — Non, parce que ce n'eſt qu'à cauſe de l'humeur que je puis y tomber. — C'eſt donc l'humeur qui fait

tomber en crise de somnambulisme? — Oui, pour peu qu'il y en ait, on peut y tomber. — Pourroit-on se mettre soi-même dans l'état ou vous êtes? — Cela seroit très-difficile : pour moi, je pourrois bien, en allant à l'arbre & l'embrassant pendant cinq minutes, y tomber tout seul. — Est-ce que tous les arbres ont cette propriété? — Non. — D'où vient donc cette vertu particulière à l'arbre de la fontaine? — C'est que M. de P. la lui a donnée. —. Comment existe-t-elle dans l'arbre? — *Elle se produit dans les racines, & monte avec la sève.* — Quand Ribault vous a mis en crise, est-ce par sa vertu particulière, ou par celle de M. de P? — C'est par celle que M. de P. lui a donnée. — Mais si, lorsque vous êtes venu pour la première fois, tout autre vous eût magnétisé, vous auroit-il mis en crise? — Oui, s'il avoit eu les principes —.

Il avoit grand mal à la tête. Interrogé d'où lui venoit ce mal : — De l'estomac, répondit-il. — Est-ce qu'il y a une communication entre l'estomac & le cerveau? — Oui. — Qu'est-ce que c'est? — C'est un tuyau. — Quel chemin prend il — ? Alors il indiqua, pour toute réponse, le chemin du *grand sympathique* gauche. Interrogé par où il voyoit son mal : — Par le bout des doigts. — Il faut donc que vous vous

touchiez pour connoître votre mal? — Oui.
— Pourroit on vous réveiller avant l'heure que vous avez indiquée? — Non, cela feroit impoffible; je le pourrois moi-même en me frottant les yeux bien fort; mais cela me feroit mal —.

Au bout de trois quarts d'heure, il fe fit réveiller comme à l'ordinaire, après avoir dit qu'il falloit qu'il fût à l'arbre ou au baquet jufqu'à dix heures & demie.

A onze heures trois quarts précifes, le mal de dents lui prit, qui céda, en un quart d'heure, à l'effet du Magnétifme, fans que l'on ait pu le mettre en crife.

A deux heures, il fut mis en crife pour la cinquième fois, & demanda à y refter trois quarts d'heure. Ses réponfes étoient fi intéreffantes, & nous étions fi sûrs de ne pas lui nuire, que nous lui fîmes les queftions fuivantes. La première lui fut faite par Ribault; favoir, fi je pourrois le toucher pendant qu'il iroit dîner. « Oui, lui répondit-il, fi vous le voulez; mais pas plus d'un quart d'heure ». Pendant ce temps, je fus obligé de fuivre toutes fes indications, comme Ribault avoit coutume de faire, & il m'indiqua différentes manières de magnétifer auxquelles je n'étois point accoutumé. Le quart

d'heure expiré, ne voyant pas Ribault, il le demanda avec impatience, & je le remis entre ses mains.

Comme il m'avoit fait mettre plusieurs fois le pouce sur son front, il lui fut demandé si l'effet étoit plus fort qu'avec la main entière. — Oui, répondit-il, il est plus violent. — Quel est donc le doigt le plus fort de toute la main? C'est le pouce, ensuite le petit doigt, puis les deux intermédiaires, & celui du milieu, nul; que, quant à sa vision par les doigts, c'étoit la même chose —. Comme Ribault magnétisoit un sourd, il lui demanda la manière la plus avantageuse de le toucher. « C'est avec le pouce d'une main dans l'oreille & le petit doigt dans l'autre ». Le petit *Amé* voulut ensuite qu'on me laissât seul avec lui, pour me communiquer un secret qu'il ne pouvoit dire qu'à moi. Tout le monde étant rentré, il fit entendre à Ribault que c'étoit une espèce de grace qu'il m'avoit faite de se laisser toucher par moi pendant un quart d'heure.

Au bout du temps marqué, il se fit sortir de crise, après avoir demandé qu'on l'y remît encore à quatre heures moins un quart jusqu'à quatre heures; que jusqu'à quatre heures & demie on le mît au baquet avec d'autres malades, & qu'a-

lors il seroit totalement guéri. Ces deux indications furent suivies à la lettre ; & le lendemain, ne souffrant plus du tout, il fut impossible à Ribault de produire sur lui le moindre effet (10).

La suite du traitement très-court du petit *Amé* présente le meilleur exemple à suivre pour la conduite d'un malade devenu somnambule. Avant lui, je n'avois pas imaginé qu'il fût aussi avantageux, & même aussi nécessaire de consulter les êtres magnétiques sur les heures comme sur la durée de leur crise ; c'est au petit *Amé* que je dois cette perfection ; & depuis je n'ai pas manqué de suivre à la lettre la marche qu'il m'a indiquée dans toutes les occasions.

Ce même enfant m'a bien confirmé aussi dans l'idée que j'avois de la nécessité de ne point mêler dans un traitement l'action de plusieurs Magnétiseurs. *C'est Ribault qui m'a commencé*, me dit-il, *il faut qu'il me finisse.* L'esprit de politique & d'intérêt ne lui avoit certainement pas dicté cette réponse, mais bien la sensation impérieuse de son bien-être.

Cette difficulté de conserver l'unité de principe dans les traitemens nombreux, administrés

par une ſociété de Magnétiſeurs, me porte à les regarder comme très-équivoques. Il eſt ſi difficile de ſoumettre les opinions & les actions de pluſieurs à la volonté d'un ſeul! Auſſi remarque t-on qu'il s'opère moins de cures ſatisfaiſantes dans les traitemens publics que dans les traitemens particuliers. Un ſeul Magnétiſeur, je le ſens bien, ne peut pas ſoigner vingt-cinq malades; & lorſque ſon humanité le porte à ne refuſer perſonne, il lui faut bien quelqu'un pour l'aider : mais dans ce cas, je le répète, il ne doit s'entourer abſolument que de gens qui lui ſoient ſubordonnés. La diverſité des opinions apporte tellement de contrariété dans les actions, qu'à moins d'avoir avec ſoi un être abſolument paſſif, on n'obtiendra jamais, en commun, des ſuccès bien éclatans.

Au reſte, l'expérience apprendra, peut-être avant peu, qu'il eſt plus avantageux de ne pas réunir beaucoup de malades enſemble. Le baquet n'eſt pas de première néceſſité, & l'on eſt toujours aſſez fort pour magnétiſer un ſeul malade. Je connois pluſieurs Magnétiſeurs qui agiſſent ainſi d'une manière iſolée, & qui obtiennent les réſultats les plus ſatisfaiſans. S'ils veulent employer le renforcement de la chaîne, ils la font former par les parens ou amis du

malade. L'effet de cette chaîne n'en devient que plus efficace, étant composée de gens tous sains & bien portans.

Ce que le petit *Amé* m'a dit sur les différentes propriétés des doigts de la main pour faire ressentir plus ou moins d'effet à un malade, m'a singulièrement frappé. M. Mesmer nous avoit dit la même chose, & certes ce jeune enfant n'en pouvoit avoir la moindre idée. Si ce phénomène a véritablement lieu, ce ne sera que par la conformité des rapports des somnambules que nous pourrons en avoir la certitude (11).

Quant à la vision des somnambules, elle varie beaucoup. Le petit *Amé*, par exemple, disoit avoir besoin de ses doigts pour voir, ou plutôt pour sentir où étoit son mal. C'est le seul qui m'ait offert cette particularité; tous les autres, sans ce moyen, savent très-bien se connoître, & se servent également du mot *voir*, à la place de celui *savoir* ou *sentir* telle ou telle chose. Il faut cependant se rappeler que ce sont ici des paysans qui parlent. Lorsqu'il m'est arrivé de mettre des personnes instruites, ou que l'éducation mettoit dans le cas d'apprécier le sens des mots dans l'état de somnambulisme magnétique, je les ai toujours entendu accuser la pauvreté de la Langue pour exprimer leur

ſenſation, & pour l'ordinaire ſe ſervir du terme de *ſavoir être bien ſûres de ce qu'elles me diſoient*, ſans pouvoir trouver de mots aſſez ſignificatifs pour rendre leurs idées.

Quoi qu'il en ſoit de l'eſpèce de ſenſation que, dans l'état de ſomnambuliſme, la claſſe d'hommes la plus ſimple déſigne ſous le terme de *voir*, je crois que le phénomène de notre viſion, dans l'état naturel, peut nous en donner un léger apperçu. Notre viſion n'eſt autre choſe qu'une ſenſation que nous procurent les objets extérieurs : c'eſt par le canal des nerfs que nous viennent toutes les ſenſations ; & de tous nos nerfs, il n'eſt que celui qu'on nomme *optique*, qui, par ſa ſuſceptibilité, puiſſe nous procurer la ſenſation de la viſion. Tous les objets extérieurs néanmoins ſe préſentent également aux autres nerfs; mais à moins d'un tact immédiat, ils n'y produiſent aucun effet. Si donc, dans l'état de ſomnambuliſme, dans cet état ſi peu connu, quoiqu'infiniment commun, il en arrive tout autrement ; ſi le ſomnambule, quoiqu'avec les yeux hermétiquement fermés, marche, évite les obſtacles qui ſe rencontrent, lit, écrit, & fait enfin autant & même plus de choſes qu'il n'en pourroit faire dans ſon état naturel, il faut bien certainement qu'il voye, non pas par le

nerf optique, puiſqu'il eſt caché, mais par d'autres nerfs devenus d'une ſuſceptibilité, telle qu'ils rapportent à ſon ame une ſenſation abſolument analogue à celle de la viſion. Comment s'opère cette viſion? quels ſont les nerfs qui la procurent dans cet état ſingulier? C'eſt ce que je ne puis haſarder de déterminer; mais à coup sûr ce phénomène exiſte, puiſque, ſans cela, les ſomnambules ne verroient pas. Or, je je ne penſe pas que perſonne puiſſe leur refuſer cette propriété.

Cure de coliques fréquentes depuis quatre ans, après une couche difficile.

LA nommée *Charlotte*, femme Vidron, étoit ſujette à des coliques affreuſes; elle jetoit les hauts cris, ſe rouloit par terre, & ſes criſes de ſouffrances finiſſoient par un accablement très-grand.

Il y avoit quatre ans que cette femme étoit attaquée de cette maladie, dont elle ignoroit abſolument la cauſe.

Le Lundi, 16 Mai, je l'ai magnétiſée & l'ai fait tomber en ſomnambuliſme magnétique.

Comme elle souffroit beaucoup dans cet état, & qu'elle-même ne pouvoit pas encore me rendre un compte exact de sa situation, je consultai une fille, aussi somnambule, qui me détailla ainsi sa maladie. « Cette femme, me dit-elle, a un embarras de sang dans le corps, provenant d'un reste de couche. Vous pouvez l'en débarrasser; mais ce ne sera pas sans lui occasionner de très-grandes souffrances. Servez-vous, m'a-jouta-elle, de *bouteilles ;* faites-vous aider par quelqu'un, afin d'actionner en même temps l'estomac & les reins. Elle vous dira de la laisser tranquille, elle se plaindra vivement du mal que vous lui ferez; ne l'écoutez pas, continuez toujours : mais arrêtez-vous au bout de dix minutes; car elle n'auroit pas la force de supporter cet effet plus long-temps ».

J'obéis sur le champ à cette indication, & je fis souffrir à *Charlotte* des maux inouis, que jamais je n'aurois pu me permettre d'entretenir, si je n'y eusse pas été encouragé par la consultation ci-dessus. Au bout des dix minutes, je m'arrêtai; & la malade, une fois sortie de crise, ne conserva pas la moindre trace de ses souffrances passées.

Du 16 au 21, cette femme fut magnétisée deux fois par jour, & à chaque séance, sup-

porta l'opération des deux bouteilles, accompagnée des mêmes souffrances. Elle étoit devenue clair-voyante sur son état; & après m'avoir confirmé les indications de la première somnambule, elle m'avoit ajouté, qu'il étoit bienheureux pour elle d'être venue au Magnétisme; qu'elle n'auroit pas vécu deux mois dans l'état où elle étoit. Sur le détail que je lui demandai de me faire de sa maladie, elle me dit qu'il étoit resté dans son corps du *délivre* de son avant-dernière couche, qui n'avoit pu se détacher, malgré qu'elle fût accouchée heureusement depuis. J'avois beaucoup de peine à croire une pareille déclaration; mais elle me l'a tant répétée affirmativement à plusieurs reprises, & tant assuré qu'il ne lui restoit aucune incommodité de sa dernière couche, qu'elle m'a forcé de le croire. Enfin, cette femme, prévoyant dans ses crises le terme de ses maux, souffroit avec courage les douleurs que lui occasionnoit le Magnétisme des bouteilles, & m'éclairoit sur l'effet qu'il produiroit.

Le 21, *Charlotte* prit une médecine ordonnée par elle. Elle avoit annoncé, pour ce même jour, un vomissement de sang, qui effectivement eut lieu avant l'heure de sa médecine. Le

23, elle prit une ſeconde médecine, qui lui procura, de même que la première, de très-fortes évacuations.

Le ſoir du 23, elle me dit que ſa maladie ne dureroit pas bien long-temps ; que le Mercredi ſuivant, 25, il lui faudroit encore une dernière médecine, & qu'alors elle ſauroit le jour définitif de ſa guériſon.

Le 24, un bouillon magnétiſé qu'on lui donna, la purgea tellement, qu'elle remit au 26 ſa dernière médecine.

Le 25, elle nous dit qu'il n'y avoit plus de ſang dans ſon corps, mais ſeulement un peu de bile.

Le 26, dernière médecine magnétiſée. J'oubliois de dire qu'elle vouloit toujours être en criſe pour prendre médecine, parce que, de cette manière, elle prétendoit que ſa répugnance n'étoit pas auſſi forte, & qu'elle ne couroit pas le riſque de la rejeter. Pour obéir donc à ſes intentions, il falloit que *Clément* allât le matin chez elle, comme pour ſavoir de ſes nouvelles, & tout en lui parlant, il la rendoit ſomnambule : auſſi-tôt il lui faiſoit prendre ſa médecine ; un quart d'heure après, il la ſortoit de criſe, & lui apprennoit alors ce qu'elle venoit de faire ; ce qui, comme on peut aiſé-

ment le croire, la ſurprenoit toujours également.

Le ſoir du 26, elle annonça que le lendemain elle ſeroit guérie, & que le 28 elle ne tomberoit plus en criſe. En effet, le 27, après une demi-heure dans l'état magnétique, elle ſe réveilla toute ſeule. Elle a repris depuis de la force & de l'embonpoint, & n'a plus été ſuſceptible du Magnétiſme.

Comme je ſuis perſuadé que ce n'eſt que la quantité de faits obſervés avec ſoin, qui pourront avancer le progrès des lumières dans la pratique du *Magnétiſme animal*, je raconte, avec la fidélité la plus ſcrupuleuſe, les faits & dires des ſomnambules magnétiques que j'ai obſervés. Ce que *Charlotte* m'a dit de la cauſe de ſes coliques, m'a paru incroyable : je n'imagine pas comment cette femme a pu conſerver en elle auſſi long-temps une partie du délivre de ſon avant-dernier enfant, &, ſuppoſé même que cet accident ait eu lieu, comment, en accouchant depuis, elle n'en a pas été délivrée. Je crois plutôt que tout ſon mal ne venoit que de règles arrêtées, ou d'embarras quelconque

dans la matrice ; mais enfin ce ſont ſes expreſſions mêmes que je rapporte. La Nature, au reſte, offre tant de variétés, que je ne me permets pas de juger impoſſible ce que je ne ſais pas, & encore moins ce que je ne comprends pas.

Charlotte a été, de tous mes malades, celle ſur laquelle j'ai fait uſage, avec le plus de ſuccès, du Magnétiſme à une certaine diſtance. Si-tôt qu'elle étoit en criſe, je pouvois la quitter & m'en aller à l'autre bout du château, ſans ceſſer pour cela d'agir également ſur elle. Pluſieurs fois, lorſque je m'abſentois ainſi, je mettois quelqu'un en relation avec elle, afin de pouvoir être inſtruit de ſes diverſes ſenſations. Cette femme alors étoit tourmentée, ſe plaignoit des ſouffrances que je lui occaſionnois, comme ſi j'euſſe été près d'elle, & me prioit de la laiſſer. Si on la queſtionnoit alors ſur la diſtance où j'étois, elle en rendoit un compte exact, & particulariſoit même le lieu d'où je la magnétiſois.

L'impoſſibilité de magnétiſer *de loin* n'eſt plus à préſent un problême pour toutes les perſonnes qui pratiquent le *Magnétiſme*. C'eſt encore là une choſe de fait dont l'expérience ſeule peut donner la certitude, & qu'il eſt impoſſible de perſuader par des raiſonnemens.

C'eſt

C'eſt donc aux hommes qui connoiſſent cette petite partie de leur pouvoir, que je m'adreſſe pour leur recommander de nouveau la plus grande diſcrétion dans l'uſage qu'ils en pourront faire. Il eſt infiniment plus pénible d'agir avec conſtance & ſans diſtraction ſur un être qu'on ne voit pas, que ſur un être qu'on voit & qu'on peut toucher à chaque inſtant. De plus, à moins de reſſentir ſoi-même la ſenſation de l'effet qu'on procure, on ne peut le déterminer : d'où il doit s'enſuivre une vacillation & un vague qui ſouvent peuvent devenir nuiſibles au malade.

En outre de cet inconvénient, il en eſt un autre beaucoup plus à craindre, qui eſt le riſque qu'une cauſe étrangère quelconque ne vienne déranger l'effet que l'on produit de *loin.* Si l'effet que l'on produit, par exemple, eſt celui du ſomnambuliſme, on ſait aſſez combien cet état paiſible eſt ſuſceptible d'être troublé par la moindre circonſtance étrangère ; ce qui alors peut cauſer un déſordre vraiment fâcheux.

Si le malade au contraire n'entre pas dans l'état de ſomnambuliſme, on peut produire chez lui des effets utiles à ſa curation, mais ſouvent inquiétans pour les perſonnes avec leſquelles il ſe trouve, & qui, par un intérêt aveugle, peuvent quelquefois employer des moyens étran-

gers pour le ſoulager, & déranger par-là l'effet avantageux que le malade auroit dû éprouver.

On ne doit donc employer, à mon avis, le *Magnétiſme* ſur un malade à une certaine diſtance, qu'autant qu'on eſt bien certain qu'aucune circonſtance étrangère ne pourra lui nuire; & le moyen d'en être plus sûr, eſt de prévenir le malade, des heures où l'on agira ſur lui. On doit de plus avoir l'attention, en achevant de le magnétiſer ainſi, de *calmer ou de terminer la criſe* ou l'effet qu'on lui a procuré, comme ſi on l'eût *touché* effectivement; car ſans cette précaution, il arriveroit néceſſairement du déſordre dans la ſuite de ſon traitement.

Les Magnétiſeurs aſſez éclairés ſur leur *ſenſation* pour connoître au tact le ſiége & la cauſe des maladies, portent auſſi leur connoiſſance, m'a-t-on dit, juſqu'à *ſentir* & *preſſentir* même l'effet qu'ils produiſent ou vont produire ſur les malades qu'ils magnétiſent. S'il en eſt ainſi, les précautions dont j'ai parlé ci-deſſus ne ſeront pas pour eux d'une auſſi grande conſéquence que pour les Magnétiſeurs qui, comme moi, n'*ont aucune ſenſation*. J'avoue que, depuis l'année dernière, je n'ai *ni* cherché, *ni* déſiré d'en acquérir. Mon igno-

rance ſur cet article ne me porte point au reſte à blâmer l'étude qu'on peut faire de ſes ſenſations. Je ſens que la manière d'adminiſtrer le *Magnétiſme* d'après ſes propres lumières, doit paroître plus ſatisfaiſante, que celle d'agir aveuglément comme je le fais. Les Magnétiſeurs, dont le tact eſt *exercé*, ſe paſſent aiſément du *ſomnambuliſme magnétique*, & déſirent fort peu de l'obtenir dans leur traitement; moi, au contraire, je ſens que, ſans ce ſecours, je n'aurois jamais la moindre certitude des effets que je produis.

Lorſqu'il m'eſt arrivé de guérir pluſieurs malades ſans les rendre *ſomnambules*, j'ai ſenti qu'il m'étoit néceſſaire d'en rencontrer quelques-uns qui le devinſſent pour affermir ma foi. Au défaut de *ſenſation* enfin, c'eſt pour moi la preuve la plus convaincante & la moins ſuſpecte de l'exiſtence de l'*agent magnétique*, ainſi que de ma puiſſance pour en faire un bon uſage.

C'eſt après beaucoup de temps & d'expériences, qu'il ſera poſſible de décider affirmativement lequel eſt le plus avantageux de s'en rapporter à ſon *tact* dans l'uſage du *Magnétiſme*, ou de négliger entièrement de le reconnoître, comme je fais. La plus grande quantité & la

promptitude des guérifons pourra fervir d'indications.

Mes doutes fur ce point important m'empêchent de faire part des raifons qui me déterminent, quant à préfent, à ne point chercher à m'en rapporter à moi-même fur les effets que je dois produire en *magnétifant.*

Suite de la cure de Catherine Montenécourt.

CATHERINE *Montenécourt* avoit dit que ce ne feroit qu'au *printemps* qu'elle recouvreroit entièrement fa fanté : en conféquence je la reçus à mon traitement le 20 Avril. Elle avoit eu pendant l'hiver quelques *rhumes* qui avoient beaucoup fatigué fa poitrine ; une *faignée*, qu'on avoit eu l'imprudence de lui faire, avoit nui auffi au retour périodique de fes règles, & à ces dernières époques elle avoit éprouvé d'affez violentes coliques.

Dès fa première *crife*, elle m'apprit tous ces détails : deux ou trois jours après, elle me dit que fon époque commenceroit à fe manifefter le 27, comme à l'ordinaire ; mais qu'elle s'arrêteroit prefque auffi-tôt, pour ne reprendre fon cours que les premiers jours de Mai.

Le 27, en effet, sa prédiction eut lieu, & le soir elle me dit que ses règles ne reparoîtroient que le Mardi 3 Mai, & que l'apparition qu'elle avoit eue, n'avoit fait qu'en désigner à l'avenir l'époque constante (*). Elle m'ajouta, que le Vendredi 6 Mai elle seroit si bien guérie, que je ne pourrois plus la remettre *en crise*. Sa poitrine s'étoit aussi dégagée peu à peu; elle avoit rendu, de temps en temps, du *pus* dans ses crachats; sa toux étoit moins fréquente; & le 28, elle me dit que le premier Mai elle n'auroit plus de mal à la poitrine.

Le Lundi 2 Mai, sa poitrine étoit rétablie.

Le lendemain matin, ses règles parurent: elle se portoit bien, & je me félicitois d'avance de sa guérison radicale, qu'elle m'avoit prédit devoir se terminer le *Vendredi* suivant. Je la mis cependant en *crise* sur les onze heures du matin, plutôt pour ajouter à son bien-être, que pour avoir de nouvelles indications sur son état, que je croyois le meilleur possible: mais au bout d'un quart d'heure, à ma grande surprise, elle me dit qu'à mesure que son estomac se débarrassoit, elle découvroit encore en elle un *mal*

(*) On doit entendre que ces époques se rapportent au mois lunaire.

nouveau. — Comment, lui dis-je, encore quelque chose? mais cela ne finira donc jamais? —Monsieur, me répond-elle, c'est aujourd'hui la répétition de ce qui m'est arrivé l'automne dernier, où je n'ai vu mon mal aux *poumons*, qu'après que mon *estomac* a été dégagé. A présent que le voilà qui se dégage de nouveau, je découvre en moi les approches d'un violent *point de côté* qui me prendra *Lundi prochain*, & dont je serai bien malade. — Quelle est la cause de cette nouvelle maladie? —J'ai été cet hiver, par de très-grands froids, soigner ma mère dans une maladie qu'elle a eue; j'ai eu froid & chaud successivement, & c'est une *pleurésie* que je vais avoir. — Cela va-t-il nuire à votre état présent? — Non, pourvu que vous empêchiez le point de côté de se faire sentir. — Mais vous aviez dit que vous seriez guérie *Vendredi*, & que je ne vous ferois plus tomber en *crise*? — Je vous le répète encore; *Vendredi* après midi vous ne pourrez plus me mettre en crise; *Samedi*, *Dimanche*, & *Lundi* matin, je croirai être bien rétablie: mais *Lundi*, à onze heures & demie, le *point de côté* me prendra avec violence; j'aurai la fièvre très-fort, avec une respiration gênée, & les mouvemens de nerfs qui s'y joindront, empêcheront peut-être que vous puissiez me

mettre en crise. — Je tâcherai d'y parvenir. — Je vous en prie bien, Monsieur, car sans cela je serois en danger de mourir —. Elle m'ajouta de ne pas lui parler de cela dans son état naturel, parce que l'inquiétude qu'elle en auroit pourroit lui causer une suppression.

Revenue à elle, notre conversation passée n'étoit plus présente à son esprit, & elle passa fort tranquillement le reste de la journée.

Dans ses *crises*, elle me reparloit de son mal à venir, & me tranquillisoit sur les inquiétudes que je lui en marquois. Elle me dit, entre autres choses, que si sa maladie tournoit heureusement, le *Jeudi* d'après, 12 Mai, elle en seroit quitte, & que le Samedi ou le Dimanche d'ensuite elle ne seroit plus susceptible de recevoir aucune impression magnétique.

Le soir elle étoit très-tranquille, & fut se coucher dans l'état naturel.

A onze heures, comme j'allois me mettre dans mon lit, on vint me dire que *Catherine* souffroit beaucoup de la *tête* & du *côté*, & qu'elle me faisoit prier d'aller la trouver. J'y cours, & la trouve très souffrante & très-inquiète. Je lui dis ce qui me vint dans l'idée pour la tranquilliser, & je me mis tout de suite à la *magnétiser*. Elle

eut des mouvemens de nerfs assez forts, qui m'inquiétoient d'autant plus, que je ne pouvois parvenir à la mettre en *crise*. Néanmoins, à force de peine & d'attention, je la fis entrer en *somnambulisme*. Le point de côté continuoit, & je pus lui en demander la raison. Alors elle me dit que ses *règles* s'étoient arrêtées il y avoit une heure; qu'il falloit travailler à les faire revenir & à faire disparoître le *point de côté*, qui, si je n'y prenois garde, viendroit avant le temps, & qu'alors le *sang* & la *bile* se mêleroient ensemble, & feroient de grands ravages chez elle. Elle avoit, pendant cet entretien, posé ma main sur son côté, & il me fallut près d'une demi-heure pour appaiser ses douleurs, ainsi que les mouvemens de nerfs qu'elle ressentoit à chaque respiration. Au bout de ce temps, elle me dit que son sang commençoit à redescendre; & lorsqu'elle fut certaine de son état, je lui *ouvris les yeux*. Elle ne souffroit plus du tout, & je la quittai.

Elle passa le Mercredi 4 Mai fort tranquillement, à quelques petites douleurs de côté près, que je lui faisois passer dans des momens très-courts de *crises magnétiques*.

Dans son état naturel, elle n'avoit aucune idée de sa maladie à venir, comme je l'ai déjà

dit ; elle-même m'avoit bien prié de ne lui en pas parler, ni souffrir que d'autres lui en parlassent.

Le *Jeudi*, même état & même bien-être que la veille. Dans une de ses crises, pendant laquelle elle s'occupoit de sa maladie future, elle me dit que le *Lundi* elle déjeûneroit de bon appétit, sans se douter de rien, & qu'à onze heures & demie, quand le *point de côté* se feroit sentir, elle croiroit seulement que son déjeûner lui feroit mal, & qu'elle ne feroit pas inquiète ; que, malgré la fièvre qui lui prendroit sur le champ, il ne faudroit pas la faire *coucher* d'abord, & que, depuis le Lundi jusqu'au Jeudi, je ne devois pas lui permettre de manger la moindre chose, sans quoi elle seroit perdue sans ressource.

Le *Vendredi*, elle tomba encore en *crise;* mais ce n'étoit que pour des instans, & sans aucune *vision* intérieure ni extérieure.

Le *Samedi*, les maux de tête & de côté se faisoient fréquemment sentir ; & lorsqu'elle me prioit de les lui faire passer, elle devenoit dans l'*état magnétique* comme à l'ordinaire ; ce qui étoit contraire à sa prédiction. Ne voulant pas lui causer la moindre inquiétude, je la réveillois si-tôt que ses douleurs étoient passées, en affectant, à son réveil, de la vouloir mettre en crise ;

de ſorte qu'elle demeuroit perſuadée qu'elle n'y tomboit plus. Ses règles ne s'arrêtèrent que ce jour-là.

Le *Dimanche* 8 Mai, elle fut plus ſouffrante que la veille : ſa poitrine s'embarraſſoit, & elle étoit fort inquiète ; ce qui me fit lui dire, pour la tranquilliſer, qu'elle auroit un petit *accès de fièvre* dans le commencement de la ſemaine prochaine, & que ce qu'elle reſſentoit en étoit apparemment les approches. Elle ne fut pas très-ſatisfaite de la nouvelle que je lui apprenois ; mais de voir que je ſavois la cauſe de ſes ſouffrances la tranquilliſa un peu.

Enfin le *Lundi* 9 Mai, après s'être levée moins ſouffrante qu'elle n'étoit la veille, & être reſtée aſſez gaie juſqu'à onze heures, elle fut ſe mettre dans ſon lit avec un *grand mal de tête*, & tous les ſymptômes bien caractériſés de la maladie qu'elle m'avoit annoncée, c'eſt-à-dire, d'une *pleuréſie* jointe à une *fluxion de poitrine.* A onze heures & demie, quand je la fis chercher, on me dit qu'elle étoit couchée ; de ſorte que je ne pus ſuivre l'ordre qu'elle m'avoit donné de la tenir levée pendant quelque temps. Je travaillai auſſi-tôt à calmer ſes douleurs de côté, & cherchai à la mettre en criſe. C'étoit ordinairement l'affaire de trois minutes ; mais cette

fois-là je fus près d'une demi-heure à me fatiguer inutilement. J'étois près enfin d'y renoncer, quand, pour ſon bonheur, je la vis ſenſible à l'émanation *magnétique*. Je continuai, & j'eus la ſatisfaction de la mettre dans l'état complet de *ſomnambuliſme* : alors elle me renouvela l'ordonnance de ſon traitement pendant ſa maladie. Il falloit la *magnétiſer* toutes les trois heures, parce qu'elle ne reſteroit pas long-temps en criſe chaque fois ; & quant à ſa boiſſon, il ne falloit lui donner que de l'eau rougie pour toute nourriture juſqu'au Jeudi à midi, ſans ſouffrir qu'elle mangeât la moindre choſe, & la refuſer, quand même, étant *en criſe*, elle nous demanderoit à manger.

Elle fut *magnétiſée* quatre fois dans la journée par *Ribault* & par *Clément*. Vers le ſoir, le tranſport & le délire troublèrent ſa tête ; elle ſe plaignoit du mal qu'on lui faiſoit, demandoit à s'en aller chez ſa mère, & autres propos déraiſonnables.

Dans ſon état naturel, elle vouloit d'autres boiſſons pour adoucir ſa poitrine, diſant qu'il n'y avoit pas de bon ſens à ne lui donner que de l'eau ; elle alloit même juſqu'à en pleurer, & à dire qu'apparemment on la regardoit comme

désespérée, puisqu'on ne lui donnoit rien pour la guérir.

Une fois dans l'*état magnétique*, elle confirmoit son ordonnance précédente, & supplioit qu'on ne l'écoutât point quand elle demanderoit autre chose que de l'eau rougie. Enfin, elle étoit alternativement malade, ignorante, & inquiète, & le quart d'heure d'après, Médecin consolateur & instruit.

Clément la veilla toute la nuit, pendant laquelle elle eut souvent des délires.

Le *Mardi* & le *Mercredi*, continuation de souffrances, avec de violens transports au cerveau. *Clément* & *Ribault* la veilloient alternativement, & la mettoient, de temps en temps, dans l'*état magnétique*, pendant lequel elle extravaguoit autant que dans son état ordinaire. Quand elle reprenoit sa raison, le premier usage qu'elle en faisoit, étoit pour avertir qu'elle perdoit la tête à tous momens; qu'il ne falloit faire aucune attention à tout ce qu'elle pouvoit ou dire ou demander, jusqu'à midi du Jeudi.

Lorsqu'elle n'étoit point dans l'*état magnétique*, on lui voyoit quelquefois l'apparence de la tranquillité; mais elle n'étoit jamais réelle: témoin ce qui lui arriva le Mardi soir sur les

neuf heures, où ses gardiens en furent la dupe. Après avoir causé très-raisonnablement avec eux plus d'une demi-heure, elle les persuada si bien qu'elle étoit calme & mieux portante, que, sur la prière qu'elle fit à tout le monde d'aller souper sans inquiétude, on consentit à la laisser seule : mais au bout d'un quart d'heure, on la voit entrer tout habillée dans la cuisine, en murmurant & grelottant de froid. Elle vouloit s'en aller, disant qu'on l'avoit abandonnée; qu'au pied de son lit elle avoit vu quelque chose qui lui avoit fait peur; qu'elle ne vouloit plus se coucher, & mille autres discours semblables. Il fallut me joindre aux gens qui, fort inutilement, la vouloient remener chez elle. Une fois dans sa chambre, ne pouvant parvenir à la faire coucher, je pris le parti de la mettre en crise magnétique sur la chaise où elle étoit assise. Dans cet état, alors devenant douce & raisonnable, elle se remit tranquillement dans son lit. Elle me dit ensuite qu'on avoit bien mal fait de la laisser seule, puisque, si elle eût trouvé les portes du parc ouvertes, elle se fût sauvée à Soissons comme une folle; qu'enfin, elle n'étoit entrée dans la cuisine, que parce que le froid & la fatigue l'avoient accablée. Comme elle ne tenoit pas long-temps en crise, au bout d'un

quart d'heure, elle devint déraiſonnable en ouvrant les yeux.

Cet état extraordinaire dura juſques vers les ſix heures du matin du Jeudi. Le premier uſage qu'elle fit de ſa raiſon, fut pour demander l'heure qu'il étoit, & combien il y avoit de temps qu'elle étoit dans ſon lit. L'état de foibleſſe avoit commencé pendant la nuit; & quand je fus la voir, je la trouvai fort abattue. La première fois de la journée qu'on la mit dans l'état magnétique, elle dit qu'à midi il faudroit lui donner une ſoupe aux herbes ſans bouillon gras. A onze heures & demie on la lui apporta; mais comme elle la refuſoit & n'en vouloit point du tout, je crus devoir la mettre une ſeconde fois dans l'état magnétique, pour m'éclairer davantage. Si-tôt qu'elle y fut, elle me confirma ſon ordonnance. « Je n'ai pas été une ſeule fois à la garde-robe dans tout le temps de ma maladie, me dit-elle; la ſoupe légère que je vais manger va me tenir lieu de médecine. Je me réveillerai dans une demi-heure, & dans une heure & demie la ſoupe fera ſon effet ». De crainte d'une ſeconde tranſition de ſa part dans ſon état naturel, je lui fis manger ſa *ſoupe* à midi, ſans la faire ſortir de criſe. Quand elle ſe réveilla toute ſeule un quart

d'heure après, elle en demeura fort étonnée.

L'après midi, dans l'*état magnétique*, elle pressentit que la fièvre lui prendroit à six heures du soir, & dureroit jusqu'à trois heures du matin. Comme sa poitrine me paroissoit embarrassée, je lui en demandai la raison. « Ce seroit ma faute, me dit-elle, si j'avois eu connoissance de ce que j'ai fait. Pourquoi m'a-t-on laissée seule *Mardi* soir? Le froid m'a gagnée, & par-là ma *poitrine* ne s'est pas dégagée comme le reste. Je vais être oppressée ces jours-ci, & ce ne sera que *Dimanche* matin que je serai totalement quitte de tout ». Le *Vendredi* elle alloit mieux, à son oppression de poitrine près. Comme elle s'étoit *ordonné* une diète assez austère, ses forces ne revenoient pas très vîte.

Un nouvel événement, le soir du *Vendredi*, retarda encore sa guérison radicale. Une personne qui ne l'avoit pas *magnétisée* durant sa dernière maladie, essaya de la mettre en *crise*, & y parvint: mais un moment après, *Catherine* dit que quelque chose lui faisoit mal; que sa poitrine se bouleversoit; & aussi-tôt, avec une espèce de colère, elle frotta ses yeux & se réveilla.

Un grand mal de tête & des maux de cœur succédèrent à cet état, & de toute la soirée

elle ne put rester plus d'un quart d'heure en *crise*. Sur les questions que je lui fis, elle me répondit que la personne qui l'avoit touchée s'étoit trop distraite, & s'étoit même mise à rire au moment où elle commençoit à entrer dans l'état de *somnambulisme ;* que sa foiblesse étoit la cause de sa *susceptibilité* à la moindre distraction qu'on avoit eue, & que, quoiqu'on ne l'eût pas fait exprès, la révolution qu'elle avoit éprouvée n'en avoit pas moins été réelle.

Le Samedi matin, 4 Mai, elle resta en *crise magnétique* depuis neuf heures du matin jusqu'à onze, & se trouva mieux ensuite. Elle se fit donner du *lait*, & annonça qu'elle auroit *quatre évacuations* bilieuses dans la journée. Suivant ce quelle me dit, la révolution qu'elle avoit eue avoit fait refluer de la *bile* jusques dans sa tête : elle fut en effet, comme elle l'avoit prédit, d'*un jaune* extrême toute la journée.

Elle eut des *maux de tête* jusqu'au Mardi matin : la *bile* alors descendit, & il ne lui resta plus qu'un embarras léger dans la *poitrine*, qu'elle m'assura devoir se dissiper totalement le *Jeudi suivant*, & que le *Vendredi* elle ne tomberoit plus *en crise*. Elle ajouta, dans un de ses *états magnétiques*, qu'elle seroit peut-être obligée de prendre *une médecine ;* ce qui la chagrinoit, parce

que,

que, n'ayant pas pris jufqu'à préfent la moindre drogue, elle auroit voulu fe guérir radicalement fans ce moyen.

Le Mercredi 18, en effet, elle s'ordonna une purgation pour le lendemain. « Je pourrois bien m'en paffer, me dit-elle ; mais je ne veux pas avoir menti. J'ai dit que *Vendredi* je ne tomberois plus en crife ; & cela pourroit bien m'arriver encore, fi je ne prenois pas de médecine. Sur-tout, ajouta-t-elle, n'allez pas me le dire dans mon *état naturel ;* car je m'en irois plutôt dès la pointe du jour, que de me réfoudre à prendre une drogue. Si je le fais d'avance, je vous affure que je n'en prendrai pas ».

Le Jeudi matin 19, pour remplir fes intentions, *Clément* fut la trouver fur les fix heures. Elle dormoit profondément, de forte qu'il put la mettre en crife fans la réveiller, & lui donner enfuite fa médecine.

Sur les huit heures, quelques coliques la firent apparemment fortir de l'*état magnétique ;* & une fois réveillée, elle ne favoit à quoi attribuer les douleurs qu'elle reffentoit. Elle s'en chagrinoit beaucoup, quand *Clément*, entrant dans fa chambre avec une terrine *pleine de bouillon aux herbes*, lui apprit qu'elle avoit été purgée, & la manière dont il avoit fallu qu'il s'y prît

pour lui rendre ce ſervice. Cette nouvelle la tranquilliſa, & ſa médecine eut ſon plein effet. Dans une criſe qu'elle eut dans l'après midi, elle me confirma que le lendemain elle auroit les poumons bien nets, & le corps en meilleur état qu'elle ne l'avoit jamais eu depuis l'âge de treize ans.

Elle me dit enſuite qu'il ne lui falloit aucun régime de vie particulier pour l'été; que le *lait*, la *ſalade*, les *raves*, rien ne lui feroit mal, & que ſa poitrine ſeule ſeroit encore foible quelque temps; qu'en ne faiſant aucun exercice violent, en évitant le froid & le chaud alternatifs, il ne lui viendroit point de rhume, & qu'elle ſe porteroit parfaitement bien.

Le Samedi 21 elle m'a quitté, ne ſouffrant plus du tout, & n'étant plus ſuſceptible de tomber en criſe. Je dois cependant la revoir encore vers le 12 Octobre, qu'elle m'a annoncé devoir reſſentir une révolution, qui eſt juſtement celle du *bout de l'an* de ſa maladie.

Catherine Montenécourt n'eſt venue à Buſancy que dans les premiers jours de Novembre. Pendant tout l'été elle s'étoit portée à merveille;

mais le 10 Octobre, la révolution qu'elle avoit annoncée pour le 12, s'étoit manifestée & avoit duré deux jours. Elle étoit restée depuis fort souffrante de la tête & de l'estomac. Si-tôt qu'elle fut devenue *somnambule magnétique*, elle me dit qu'il faudroit douze jours pour réparer le mal qu'elle s'étoit fait en ne venant point au terme qu'elle s'étoit fixé. Pendant cet espace de temps, elle a éprouvé différentes révolutions nécessaires, plus intéressantes à observer qu'à décrire, comme *convulsions* annoncées, *surdité*, & travail successif de *nerfs* dans presque toutes les parties de son corps. Avant de cesser de tomber en crise, elle ordonna qu'on lui fît prendre trois fois du *loque camphré*, pour raffermir, disoit-elle, des *vaisseaux relâchés* dans son corps par les efforts qu'elle avoit faits; & finalement, elle m'a quitté le 15 de Novembre, entièrement rétablie.

Catherine Montenécourt me dit, dans une de ses dernières crises, que si j'eusse tardé encore quelque temps à la *magnétiser*, tous ses maux anciens se seroient renouvelés. Le relâchement de ses vaisseaux ne provenoit, suivant elle, que des *attaques nerveuses* qu'elle avoit eues depuis le 10 jusqu'au 12 Octobre, lesquelles n'ayant point été aidées par le *Magnétisme*,

étoient devenues infructeuses pour sa guérison.

L'accomplissement de la prédiction de *Catherine Montenécourt* au bout de l'an, à peu près, du commencement de son traitement, ne me laissa point de doute, comme elle me l'a dit elle-même, que ses maux ne se fussent renouvelés, si elle n'eût point été *magnétisée* à temps. Je traite, dans ce moment-ci, une autre malade qui me prouve assez son assertion.

On peut se rappeler d'avoir lu, dans mes premiers Mémoires, la cure de la nommée *Catherine Vidron*, que je croyois alors parfaitement guérie, tous les symptômes de ses maux ayant tellement disparu, que le printemps passé, ne souffrant point du tout, elle n'étoit pas même venue se faire magnétiser : mais au mois de Juin 1785, qui étoit aussi l'époque du bout de l'an de son premier traitement, moi, n'étant plus à Busancy, cette fille retomba dans le même état fâcheux où elle étoit précédemment. Aux maux de cœur & d'estomac presque continuels & aux vomissemens journaliers, s'étoient joints en outre des convulsions fréquentes. M. M...., Médecin de Soissons, fut alors appelé, & à l'aide de trente bains & de différens médicamens, il parvint à calmer pour un temps les souffrances de cette malade : mais au bout

de deux mois tous ses maux avoient reparu, & elle étoit enfin, à l'époque du mois d'Octobre dernier qu'elle est venue me retrouver, dans la situation la plus déplorable.

Heureusement aujourd'hui, plus instruit que je ne l'étois lorsque j'avois commencé à traiter cette fille, qui étoit, pour ainsi dire, une des premières qui avoit manifesté chez moi le phénomène du somnambulisme magnétique; aujourd'hui, dis-je, que je sais tirer un parti plus avantageux de ses heureuses crises magnétiques, j'espère, à force de soins, de persévérance, & d'exactitude à suivre toutes les indications qu'elle me donne, la guérir définitivement.

Au bout de huit jours de traitement, *Catherine* put m'annoncer le terme de sa guérison.

M. *Caze de Mery*, qui se trouvoit alors à Busancy, écrivit sous sa dictée ce qui suit.

Du 2 Novembre 1785.

« Elle ne sera guérie que le 24 de Janvier.

» Les convulsions commenceront le 12 Dé-» cembre, & dureront une heure ou une heure » & demie : il y aura ensuite une foiblesse qui » durera une demi-heure.

» Du premier Janvier au 24, une convul-» sion tous les jours.

» Il faut tirer une palette de ſang du bras » droit le premier Décembre.

» Le 18 Décembre, une palette & demie » du bras gauche.

» Le premier Janvier, une palette du pied » droit.

» Le 6 Janvier, une médecine, & du 6 au » 10, ne prendre pour toute nourriture que » deux bouillons par jour.

» Du 10 au 24, rien à faire dans les grandes » convulſions qu'elle aura.

» Il faut qu'elle ſoit touchée tous les jours, » ſans quoi ſa guériſon ſeroit reculée ».

Aujourd'hui 3 Décembre, que j'écris cet article, l'état de *Catherine Vidron* eſt auſſi bien qu'il peut être : depuis ſon arrivée chez moi, elle n'a pas eu un ſeul vomiſſement, & les ſouffrances qu'elle éprouve tous les jours, ſont toutes indiquées & annoncées par elle comme curatives. La ſaignée qui lui a été faite avant-hier, dans l'état magnétique, lui a procuré un ſoulagement réel, & je ne doute pas qu'en ſuivant toutes ſes indications d'ici au 24 de Janvier, elle ne ſoit, à cette époque, guérie radicalement (12).

Suite de la cure de Vielet.

VIELET, comme on l'a pu voir dans le détail de ſon traitement de l'automne, avoit dit que ce ne ſeroit qu'au printemps qu'il guériroit radicalement, & que ſes ſouffrances de nerfs ne finiroient que dans ce temps. Je le trouvai arrivé à *Buſancy* le même jour que moi, qui étoit le 17 Avril. Il me parut engraiſſé; il avoit bon viſage, & l'air plus riant que lorſqu'il m'avoit quitté. Je lui en fis compliment; mais il me dit qu'il ſouffroit beaucoup de douleur dans la poitrine, dans les épaules, & au creux de l'eſtomac.

Je fus deux jours avant de le pouvoir mettre dans l'état complet de *ſomnambuliſme.* Depuis lors juſqu'au 4 Mai, il ne ſe paſſa en lui rien de remarquable ni de ſatisfaiſant. *Catherine Montenécourt* lui fit prendre une tiſane compoſée de *fleurs de ſureau, de racines de guimauve, de miel, avec un gobelet de vinaigre blanc dans une pinte.* Cette tiſane lui adouciſſoit la poitrine, & il ne fut pas long-temps ſans en être totalement ſoulagé. Juſqu'alors il n'eut aucune viſion ſur ſon état: les mouvemens de nerfs qu'il

avoit en étoient cause. Le soir du 4, n'y decouvrant pas davantage, il eut cependant une pressensation pour le surlendemain : mais comme il *ne voyoit rien*, il me pria d'écrire sous sa dictée ce qu'il *pressentoit*, & j'écrivis ce qui suit : « Demain à dix heures sera ma dernière crise, » laquelle finira par un mouvement de nerfs qui » se portera subitement à la tête, & Samedi » j'aurai des accès de nerfs violens, qui me » continueront jusqu'à Mardi sept heures & » demie du soir. Si ces mouvemens ont lieu » sans trop de violence, je pourrai voir clair » Mercredi à huit heures & demie du matin, » & décider ce qui en résultera sur la définition » de ma maladie.

» Il ne faudra pas s'inquiéter des maux de » nerfs que j'aurai, parce qu'ils sont nécessaires » à ma guérison.

» Je dirai, sans être en crise, Vendredi, à » ma première attaque de nerfs, le moyen de » la calmer. Ceci est écrit sous ma dictée, ne » pouvant point écrire moi-même, parce que » je n'y vois pas clair. Ce 4 Mai 1785, à huit » heures du soir. *Signé*, VIELET ».

Au bas de cet écrit, il mit sa signature, sans distinguer les lettres qu'il faisoit.

La prédiction ci-dessus eut son plein effet;

deux fois par jour *Ribault* & *Clément* le magnétisoient, & chaque fois il ressentoit des contractions de nerfs violentes; elles alloient en augmentant de durée & de force, au point que la dernière, depuis sept heures un quart du soir, le Mardi, jusqu'à neuf heures & demie, fut si violente, que nous craignions qu'il ne se fît chez lui une rupture de vaisseaux; ce qu'il nous avoit fait craindre précédemment, d'autant que j'avois oublié de lui demander le moyen qu'il m'avoit annoncé pour le soulager.

Après ses deux attaques de nerfs du Mardi, il demeura en crise magnétique quelque temps; mais il ne pouvoit parler, & ce n'étoit que par signe qu'il pouvoit nous répondre & se faire entendre. Il nous en fit un, entre autres, pour nous indiquer qu'il écriroit bientôt le détail de sa maladie.

Il fut obligé le soir, tant il étoit foible, de s'en retourner avec un bâton à la main pour se soutenir. Le Mercredi, il fut magnétisé deux fois dans la journée, & devint en *crise magnétique;* mais il avoit encore des agitations de nerfs trop fortes pour distinguer clairement en lui l'état actuel de son corps. Il annonça que le soir, à dix heures & demie, il y *verroit très-*

clair, & feroit fufceptible de nous rendre compte de tout ce qui le concernoit.

Sur les onze heures en effet, après qu'il eut été mis en crife par *Clément*, l'air de fatisfaction fe peignit fur fon vifage. Depuis fon arrivée, il avoit été *morne*, filencieux, & plein d'inquiétude fur fon état, qu'il étoit chagrin, difoit-il, de ne pas *connoître* comme il avoit fait par le paffé. A mefure qu'il fe *diftinguoit mieux*, fa fatisfaction augmentoit. « Ce feroit trop long, nous dit-il, à vous expliquer à préfent : d'ailleurs, il faut encore que je me recherche & que je m'étudie. Vous n'avez qu'à me donner de quoi écrire cette nuit ; & demain, dès trois heures du matin, vous pourrez venir chercher dans ma chambre ; vous y trouverez le détail de tout : foyez sûr que je n'oublierai rien ».

Le trouvant auffi clair-voyant fur lui-même, je lui demandai alors s'il pouvoit rendre compte de la maladie d'un autre ; ce qu'il n'avoit pas été dans le cas de faire depuis fon arrivée ? « Volontiers, me répondit-il ; mais je ne le pourrai pas long-temps ; car demain je n'y *verrai plus* (13) ». En conféquence de fa bonne volonté, je mis deux malades en rapport avec lui, qui en obtinrent des confultations auffi curieufes que fatisfaifantes.

A onze heures & demie, je le menai dans une chambre pour ſe coucher, & mis à côté de ſon lit de l'encre, des plumes, & du papier; puis, après lui avoir ſouhaité une bonne nuit, j'emportai la lumière, & fermai la porte à double tour. J'en donnai la clef à M. le Comte *de Sérent*, qui avoit ſuivi toute cette ſcène, & nous nous donnâmes rendez-vous pour entrer enſemble le lendemain chez *Vielet*.

Il étoit ſept heures & demie quand nous pûmes nous y rendre. Je trouvai mon malade ſouffrant beaucoup de la poitrine & des nerfs. Il avoit été, me dit-il, fort agité toute la nuit. Je commençai par eſſayer de calmer un peu ſes ſouffrances; ce qui m'obligea à le magnétiſer pendant près d'une demi-heure. Quand je le vis tranquille, je pris le papier écrit que je voyois ſur ſon lit, & étant ſortis de ſa chambre, nous lûmes ce qui ſuit:

« C'eſt actuellement que je connois la cauſe » des maux que j'ai ſoufferts depuis quatre jours. » Cela provient des chûtes que j'ai faites l'hiver » dernier, dont il s'eſt formé un amas de pus » dans la poitrine, & une humeur qui tient au » conduit, proche le *duodenum*. Mais je vois que » ma poitrine ſe dégage. L'humeur dont eſt » queſtion n'en eſt pas de même; elle ne peut

» avoir lieu que peu à peu; ce qui me cause une » gêne, mais qui se dissipera. J'aurai néanmoins » quelques émotions, mais qui ne seront point » violentes. J'ai rendu du sang par la bouche » le 10 du présent mois; cela me provient » d'avoir eu la tête trop basse : la rupture du » vaisseau auroit été entière, si M. de P. » & ses condisciples n'eussent pas eu soin de » ma poitrine & de ma gorge, sur-tout au » moyen du souffle, dont ils se sont servis » avec succès.

» Tout ce qu'il y a eu de contraire à ma » situation, est d'avoir posé le pied directe- » ment au *pylor*; ce qui a empêché les nerfs de » prendre leur direction & leur emplacement » positifs. On auroit dû le poser seulement pen- » dant les accès sur l'humeur qui pour lors » bouillonnoit avec force; cela auroit occa- » sionné le détachement plus liquide, puisque » le fluide, dirigé avec constance par la volonté » & l'action, produit les effets que la nature ani- » male demande, vivifie & propage avec acti- » vité les parties offensées. Il m'importe peu sur » cet article; j'en aurai un embarras un peu plus » pénible; mais je m'en tirerai heureusement » sans inconvéniens.

« Je n'aurai point d'attaque de nerfs avant

» le 20 du préſent mois; je ſerai ſuſceptible de » tomber en criſe ce jour-là : les criſes fini- » ront pour moi le 13 à trois heures du matin. » Je n'ai rien à craindre depuis ce temps juſ- » qu'au 20. Ma révolution dernière ſe fera le » 15 Octobre, entre onze heures & midi, & » me durera juſqu'à trois heures après midi. Je » n'aurai aucun accès pendant le cours de l'été: » je la preſſens heureuſe, malgré les ſouffrances » que j'aurai le 15 Octobre.

» Quand je conſidère mon individu, je fré- » mis.... Quand j'enviſage avec exactitude ma » ſituation & la foibleſſe de ces membranes dé- » liés, le peu de force qui me reſte, en com- » paraiſon de celles que je poſſédois, je m'é- » vanouis .... A quoi donc que je penſe ....?

» Ne me ſuffit-il pas d'être tranquille, lorſ- » que j'ai non ſeulement un libérateur, mais » en même temps des protecteurs ? Cepen- » dant, vivre ſans reconnoiſſance, c'eſt vivre » en tête effrénée. A Dieu ne plaiſe que je ſois » jamais de ce nombre ! Non, jamais ma re- » connoiſſance n'égalera les bienfaits de M. & » Madame de P... Quelles réflexions dois-je » faire à ce ſujet ?....

» Je me reprens pour finir ceci, n'y pouvant » plus dicter ni écrire, leſquels je me reſſou-

» viendrai, s'il m'eſt poſſible, que c'eſt dans
» l'état magnétique que je le fis, pour me ſervir
» dans mon état naturel. Cejourd'hui 12 Mai
» 1785, deux heures du matin. *Signé*, VIELET ».

Sur le revers de la page, étoit un autre écrit commençant ainſi :

« Après avoir parcouru intérieurement ſur
» la puiſſance du *Magnétiſme animal*, différens
» motifs m'obligent d'en raiſonner, tant ſur ſa
» néceſſité que ſur ſa réalité : c'eſt ce qui m'o-
» blige d'en écrire différentes circonſtances af-
» firmativement.

» On donne le nom *Magnétiſme* . . . . . .
. . . . (14).

Vers neuf heures, j'allai le faire ſortir de criſe. Une fois dans l'état naturel, je lui annonçai les nouvelles qu'il m'avoit données ſur ſon état. Comme il avoit encore les doigts pleins d'encre, il me fut aiſé de le perſuader qu'il avoit écrit. Dans le courant de la journée, je lui lus une partie de ſon écrit, juſqu'à ces mots : *Je n'ai rien à craindre juſqu'au* 20. La raiſon qui m'empêcha de lui en lire davantage, fut, qu'ayant eu la précaution, avant de l'éveiller, de lui demander ce que je pourrois lui lire dans ſon état naturel, il m'avoit averti de ne pas lui en faire ſavoir davantage, parce qu'ayant l'eſprit foible

dans ſon état naturel, il s'inquiéteroit beaucoup à la moindre ſouffrance qu'il auroit dans le courant de l'été, & qu'il lui ſuffiſoit que je lui donnaſſe l'ordre de revenir à Buſancy vers le temps qu'il avoit indiqué.

Toute la journée du 12, ainſi que le 13, il tomba en criſe tranquille de ſomnambuliſme chaque fois qu'on le magnétiſa; ſes nerfs en éprouvoient beaucoup de ſoulagement, & il recouvroit peu à peu ſes forces.

La dernière fois qu'il tomba en criſe, après l'avoir demandé, fut le 13 à onze heures du ſoir.

Le 14, on eut beau le magnétiſer, il ne put tomber en criſe.

Le Dimanche 15, Vielet partit pour aller vaquer à ſes affaires, & ne revint que le 19.

Il fut magnétiſé à ſon retour, ſans qu'on pût parvenir à le mettre en criſe; mais le lendemain, matin & ſoir, il eut deux attaques de nerfs très-violentes, ainſi qu'il les avoit preſſenties, précédées & ſuivies de l'état de ſomnambuliſme.

Depuis, il a continué de devenir ſomnambule clair-voyant chaque fois qu'il a été magnétiſé, juſqu'au Mardi 31 Mai, qu'il a eu ſa dernière criſe à dix heures du matin. Pen-

dant cet intervalle, il s'eſt fait purger deux fois.

Le premier & le 2 Juin, il eſt encore reſté à Buſancy, ſans qu'il ait été poſſible de lui procurer aucun effet magnétique; & il eſt parti définitivement le 3, pour retourner chez lui, avec promeſſe de revenir le 14 Octobre.

Poſtſcriptum. Le 13 Octobre, au ſoir, Vielet n'étant point arrivé à Buſancy, j'ai envoyé le 14 à Mont-Saint-Père pour en ſavoir des nouvelles. On m'a rapporté le ſoir, pour réponſe, qu'il étoit parti dès la veille pour venir me trouver. Cependant, le 15 au matin, il n'étoit pas encore arrivé. A dix heures, mon inquiétude ſur ſon compte étoit ſi grande, que je fis mettre les chevaux, & partis pour aller au devant de lui. Je le rencontrai enfin à quatre lieues de Buſancy; il étoit alors environ midi: auſſi-tôt je le fais monter dans ma voiture, & nous reprenons enſemble le chemin de Buſancy. Il m'apprend, chemin faiſant, qu'il avoit paſſé l'été fort heureuſement; que, depuis quinze jours ſeulement, il avoit reſſenti quelques petites douleurs au creux de l'eſtomac.

Sur

Sur le reproche que je lui fis de ne s'être pas mis en route plutôt, de façon à arriver chez moi le 14, il me dit que c'avoit bien été ſon projet, & que, pour cet effet, il s'étoit mis en chemin la veille; mais qu'à onze heures du matin, étant à deux lieues de chez lui, il lui avoit pris des douleurs de coliques ſi fortes, jointes à des maux de nerfs ſi violens, qu'il avoit été obligé de ſe faire remener chez lui; que ſes ſouffrances avoient duré bien avant dans la nuit.

Arrivé à Buſancy, j'eſſayai en vain de le mettre en criſe; je ne lui occaſionnois que des ſpaſmes ou des contractions douloureuſes. J'étois au déſeſpoir de l'oubli de cet homme à venir me trouver, & je déſeſpérois preſque de pouvoir rétablir ſa ſanté.

Le 16 heureuſement il devint *ſomnambule* très-clair-voyant. Il me dit dans cet état, que ſa révolution, prédite quatre mois auparavant, ne s'étoit avancée de vingt-quatre heures, qu'à cauſe de la fatigue qu'il s'étoit donnée depuis quinze jours; que comme le travail qui devoit amener ſa révolution dernière avoit commencé à cette époque, il eût été néceſſaire qu'il fût tranquille depuis ce temps. Il finit par m'aſſurer que le lendemain il y verroit plus

clair encore, & que peut-être il m'annonceroit le terme de sa guérison radicale.

En effet, le 17, il pressentit deux attaques de nerfs ; la première pour le lendemain 19, & la deuxième pour le 21. « J'éprouverai, me dit-il, en deux fois ce que j'aurois dû éprouver en une, & je serai tout aussi-bien guéri, que si je n'avois pas manqué au rendez-vous de ce printemps ». Enfin, ses *pressensations* ont eu leur plein effet aux heures indiquées. Après la dernière attaque le soir du 21, il fut d'une foiblesse extrême. Néanmoins, avant de se réveiller tout seul, il me confirma sa guérison. Il s'ordonna de plus une tisane pour boire à jeun tout l'hiver, ainsi qu'une médecine au retour du printemps, la foiblesse de sa poitrine l'obligeant, disoit-il, à suivre un certain régime pendant quelque temps. Le lendemain, le croyant bien guéri, je le magnétisai, imaginant que je ne pourrois plus lui produire aucun effet : mais, à mon grand étonnement, je le vis encore tomber en crise. — Dites-moi la raison, lui demandai-je, de l'effet que vous produit encore le Magnétisme? — Elle est très-simple, me répondit-il : je suis foible ; jusqu'à ce que mes forces me soient revenues, vous pourrez toujours me mettre en crise ; mais je

n'y tiendrai pas long-temps ; vous allez me voir ouvrir les yeux dans cinq minutes (15). En effet, au bout de ce temps, il revint tranquillement dans ſon état naturel. Deux jours encore je le retins, pour mieux me confirmer ſa guériſon, & enfin il eſt parti définitivement le 23, dans un état de ſanté tel, à ce que j'eſpère, qu'il n'aura pas beſoin, de long-temps, du ſecours du *Magnétiſme animal.*

Le bout de l'an, dans les maladies chroniques guéries par le ſecours du *Magnétiſme animal*, me paroît une époque intéreſſante à obſerver. Je ſuis tenté d'affirmer que ce période amène toujours une révolution néceſſaire, qui, pour ſe terminer favorablement, exige les ſoins du Magnétiſeur. L'exemple de *Catherine Montenécourt*, de *Vielet*, & de pluſieurs autres, prouve mon aſſertion. Les malades qui deviennent ſomnambules magnétiques, avertiſſent toujours du temps précis où ils ont beſoin de revenir ſe faire magnétiſer : c'eſt une leçon pour

tiser un malade au bout de l'an, lorsque lui-même l'a demandé, il en résulteroit pour sa santé les suites les plus fâcheuses.

Un mal ancien & invétéré peut être comparé à une plante parasite, dont les racines sont très-profondes. Les remèdes ordinaires de la Médecine, qu'on administre en pareil cas, ne portent leur action, pour l'ordinaire, que sur les rameaux de la plante, les abattent même quelquefois; d'où s'ensuit nécessairement un mieux apparent & momentané. Ordinairement les *symptômes symptomatiques* s'appaisent, les maux cessent, & le malade, satisfait pleinement de ne plus souffrir, regarde son Médecin comme un Dieu tutélaire : mais les racines de la plante sont encore vivantes; au bout de quelque temps elles fructifient de nouveau; les rameaux renaissent avec d'autant plus de vigueur, que la plante a déjà été taillée, & le malade se retrouve dans un état pire que celui où il étoit précédemment. Il faut alors avoir recours une seconde fois à l'*habile Médecin* qui a si bien guéri une première fois. On conçoit qu'il lui faut alors de plus grands moyens que les premiers qu'il a employés, des *ciseaux plus forts* pour tailler les nouveaux rejetons pleins de sève & de vigueur, qui se sont reproduits. S'il

n'employe que ceux dont il s'eſt ſervi précédemment, il ne portera aucun ſoulagement. Mais enfin, je ſuppoſe que le Médecin ait, en outre de ſa ſcience, beaucoup d'expérience; c'eſt, je crois, tout ce qu'on peut déſirer: alors il parviendra peut-être encore une ſeconde fois à rendre une ſanté précaire à ſon malade; mais gare à la troiſième rechûte! La troiſième ramification de la plante ſera terrible à élaguer; une plus grande quantité de rameaux, une végétation plus active.... Que pourra faire alors le Médecin? Oſera-t-il employer des moyens plus forts & plus inciſifs que ceux dont il s'eſt ſervi la ſeconde fois? Il ſait trop bien que le malade ne les ſupporteroit pas. Que faire donc alors? hélas! pallier, donner de l'opium, envoyer aux eaux, &c.... voilà les ſeules & dernières reſſources qui couvrent, j'oſe le dire, non l'ignorance des Médecins, mais bien certainement l'enfance de la Médecine d'aujourd'hui.

Un moyen tendant, dès le premier moment de ſon application, à détruire le principe du mal, à attaquer la plante dans ſa racine, eſt, ſans contredit, le ſeul remède efficace à employer dans les maladies chroniques. Le *Magnétiſme animal* bien adminiſtré, eſt, je crois, un des moyens les plus puiſſans pour remplir ce

but désirable. Il est à remarquer que son effet, bien différent des remèdes ordinaires de la Médecine, n'est point de délivrer promptement le malade de ses souffrances; au contraire, on pourroit même dire qu'il les entretient quelquefois, & que même il les augmente : mais il ne faut pas s'y tromper, ces souffrances ne sont plus *symptomatiques*; elles deviennent toutes *critiques* (16). Les maux que le *Magnétisme animal* occasionne, enfin, loin d'être effrayans pour le malade & le Médecin, deviennent encourageans pour l'un & l'autre; & par les crises heureuses qu'ils produisent, servent à nourrir entre eux une confiance & une espérance fondées sur des succès journaliers.

L'exemple de la cure de *Vielet* peut servir à faire l'application de mon raisonnement. On a dû prendre une idée des souffrances que cet homme a endurées (*). Dès les premiers momens qu'il a été magnétisé, la racine de son mal a été certainement attaquée : dès lors, pour me servir de ma comparaison première, la sève de la plante parasite & mal-faisante a été arrêtée;

(*) La plupart des souffrances de ce malade se sont passées dans l'état magnétique; de sorte qu'il n'en conserve pas même le souvenir.

ſes rameaux ſe ſont peu à peu deſſéchés ; l'évacuation s'en eſt faite, & enfin il n'eſt plus reſté en lui qu'une très-petite quantité de racine encore vive, qui eût pu germer & reproduire peut-être en fort peu de temps une fructification nouvelle, toute pareille à la première, ſi, au bout de l'an, le moyen puiſſant du *Magnétiſme animal* n'en eût pas éteint abſolument le germe. C'eſt ce qui effectivement a eu lieu dans un eſpace de temps très-court, & aujourd'hui *Viélet* n'a plus à craindre de voir reparoître les ſymptômes de ſes maux paſſés.

Quant à ſon perſonnel, mon ſouhait de l'année dernière a été exaucé : il eſt aujourd'hui placé avantageuſement pour ſa poſition, gagnant 40 ſous par jour, ſans être obligé à un travail pénible de corps ; & le bonheur dont il jouit ne contribuera pas peu, j'eſpère, à entretenir en lui l'état heureux de ſanté dans lequel il eſt aujourd'hui.



Cure intéreſſante, par les événemens qu'elle a produits.

AGNÈS *Remont*, femme du *Maréchal* de Buzancy, très-forte & bien conſtituée, âgée de vingt-quatre ans, avoit été guérie, le printemps paſſé, d'un embarras dans le corps, arrivé à la ſuite d'unecouche fâcheuſe. Sa cure avoit duré long-temps, & il falloit apparemment qu'elle éprouvât au bout de l'année une révolution néceſſaire. Deux fois, dans le mois de Mai 1785, elle eût des réplétions de ſang ſi fortes, que j'en éprouvai les plus vives inquiétudes. A l'aide du Magnétiſme, de beaucoup de ſoins, & d'une ſaignée qu'elle s'ordonna dans ſes criſes, j'eus la ſatisfaction de la tirer d'affaire en très-peu de temps.

Sa révolution périodique étoit arrivée heureuſement, & depuis pluſieurs jours elle n'étoit plus ſuſceptible de tomber en criſe, lorſqu'un accident imprévu la fit retomber plus dangereuſement malade qu'auparavant. Comme elle s'en retournoit un ſoir tranquillement chez elle, un garçon du village, qui l'attendoit à

un détour de mur, lui fit une ſi grande frayeur en lui jetant ſon chapeau, que la malheureuſe femme en eut une ſuppreſſion ſubite: tous ſes accidens ſe renouvelèrent; il lui fallut revenir me trouver malgré elle, & malgré tout l'ennui que lui cauſoit le Magnétiſme. Une nuit entière paſſée à la magnétiſer & à renforcer notre action, ſoit avec des bouteilles ou autrement, ſuffit à lui rappeler ſes règles; & le lendemain, vers onze heures du matin, je crus pouvoir la renvoyer chez elle.

Le ſoir, on vint m'avertir que la *Maréchal* ſouffroit de nouveau, & qu'après avoir rendu du ſang par la bouche, il lui avoit pris des coliques ſi fortes, qu'elle ſe rouloit ſur ſon plancher. Je vais la trouver dans ſa maiſon; & après l'avoir un peu *calmée*, je parviens à la mettre dans l'état de *ſomnambuliſme*. J'apprends d'elle alors, qu'auſſi-tôt qu'elle étoit ſortie de chez moi le matin, ſes règles avoient diſparu. « Il ne faudroit pas, me dit-elle, que je vous quittaſſe un moment: mes ſens ſont ſi ſaiſis, que ſi je ne ſuis pas au Magnétiſme juſqu'à la fin de mon époque, cela finira bien mal pour moi ». Sur le reproche que je lui fis de n'être pas rentrée ſur le champ, dès qu'elle

s'étoit apperçue de ſa ſuppreſſion, elle me dit qu'elle ne l'avoit pas oſé ; qu'elle ſentoit bien à préſent le tort qu'elle avoit eu, puiſque tous mes ſoins peut-être alloient lui devenir inutiles à l'avenir, vu que le ſang ayant pris ſon cours par en haut, j'aurois bien de la peine à le rappeler à ſon cours ordinaire.

Je ſaiſis le premier moment de calme, & la ramenai au château. Celui de mes aides Magnétiſeurs qui n'avoit pas été occupé auprès d'elle la nuit précédente, la veilla cette nuit là, & ſe chargea de la magnétiſer pendant ſes accès de ſouffrances.

Elle ne commença à revoir que l'après-midi du lendemain ; & pendant trois jours enſuite ſon bien-être ſe ſoutint. Une fois ſon époque paſſée, elle m'annonça ſa guériſon radicale très-prochaine, & m'aſſura que, ſans la foibleſſe très-grande où elle étoit, on ne pourroit déjà plus la mettre en criſe.

Comme elle ſe ſentoit un peu de bile ſur l'eſtomac, elle s'ordonna une médecine pour le Vendredi 20 Mai. Un peu de froid qu'elle eut pendant l'effet de ſa médecine, arrêta les évacuations ; & le lendemain, dans une criſe, elle me dit qu'il reſtoit encore quelque choſe à

faire partir de dedans son corps, & que si-tôt qu'elle auroit repris ses forces, il faudroit employer l'effet plus actif des bouteilles.

Ce ne fut que le Mardi matin 24, dans sa crise, qu'elle m'annonça que le soir elle seroit en état de supporter le renforcement magnétique des bouteilles. Vers cinq heures, je la mis en crise. Elle étoit fort gaie de se voir aussi près de sa guérison radicale, & je me félicitois aussi moi-même de l'avoir amenée aussi heureusement au terme de sa maladie, quand, pour son malheur & plus encore pour le mien, j'eus l'imprudence ou plutôt l'ignorance de lui donner à toucher une jeune malade arrivée dans la soirée, qui tomboit d'épilepsie, & presque paralytique entièrement. Cette femme étoit habile dans la connoissance des maladies : elle fit sa consultation fort tranquillement & avec sa clarté ordinaire; mais au bout de sept à huit minutes qu'elle avoit employées à toucher cette petite fille, quelle fut ma surprise, de lui voir retirer ses mains précipitamment de dessus la malade, & après un cri d'effroi qui ne se peut rendre, me dire qu'elle venoit d'attraper du mal; que l'humeur de paralysie & d'épilepsie, qu'elle venoit de reconnoître, lui avoit sauté dessus le corps !

Dans le même moment la femme *Maréchal* eſt attaquée de maux de nerfs ; je lui vois des ſoubreſauts, & tout alarmée elle me demande du ſecours. J'appelle quelqu'un pour m'aider à la tranſporter, & nous faiſons des efforts inutiles pour la calmer dans la cour : nous employons tous les moyens poſſibles ; le renforcement des bouteilles, rien n'y fait, & nous voyons au contraire tous ſes maux s'augmenter avec une vivacité extrême. Elle n'étoit pas pour cela ſortie de l'état de ſomnambuliſme magnétique. Je lui demande des détails ſur l'affreux état où elle eſt. » Ah ! Monſieur, me répondelle, je ſuis une femme perdue ! Qu'en arriverat-il ? je n'en ſais plus rien; je ne vois plus mon corps .... Vous ne me ſoulagez pas ». Je la fais porter ſur un lit : il falloit deux hommes forts pour la contenir. Elle reſte ainſi plus d'une heure & demie avant de ſe tranquilliſer. Il étoit alors ſept heures du ſoir. Enfin, elle annonce qu'elle va être tranquille un quart d'heure; mais qu'au bout de ce temps ſes convulſions reprendront avec la même force, pour ſe renouveler ainſi de quart d'heure en quart d'heure juſqu'à quatre heures du matin; qu'alors elle verra clair ſur ſon ſort, & pourra me dire ce qui réſultera de cette maladie.

Qu'on se représente, pour un moment, cette scène alarmante, les cris & le désespoir de cette femme, qui tantôt m'adressoit des reproches mêlés de douceur & d'amertume, en me disant de ne pas prendre de chagrin; que, ne connoissant pas le danger où je l'avois exposée, sa mort ne devroit point m'être reprochée; tantôt s'accusant elle-même de ce qu'elle avoit fait; revenant à tout moment sur l'idée & la certitude qu'elle avoit eues, peu d'heures auparavant, d'être radicalement guérie le lendemain, pour envisager avec plus d'horreur son état présent : qu'on se représente, dis-je, cet assemblage de traits déchirans pour moi, & l'on aura une idée du saisissement que j'éprouvai. Je me voyois l'auteur de la mort d'une mère de famille qui s'étoit confiée à mes soins perfides: le Magnétisme ne me paroissoit plus qu'un instrument mal-faisant, dont je m'étois servi jusqu'alors sans en connoître tout le danger. Enfin, mes réflexions, jointes à l'effroi qui m'avoit pénétré, m'abattirent tellement, que, dès le même soir, je me sentis une oppression d'estomac considérable, & des commencemens de frissons.

Le besoin de secours pressans dont la femme *Maréchal* avoit besoin, me firent néanmoins

m'étourdir ſur moi-même, pour ne ſonger qu'à elle; il me reſtoit d'ailleurs encore un peu d'eſpérance d'apprendre d'elle-même, à quatre heures du matin, des nouvelles plus ſatiſfaiſantes de ſon état : en conſéquence je ne la quittai pas, & la veillai toute la nuit. De quart d'heure en quart d'heure ſes convulſions ſe manifeſtèrent. J'avois *Ribault* & *Clément* pour me ſeconder. Nous eſpérions être dédommagés de nos peines, lorſque, pour ſurcroît de malheur, à *quatre heures* du matin, la femme *Maréchal* ſe mit à pleurer, ce qu'elle n'avoit pas encore fait; & au lieu de nous tranquilliſer, nous dit qu'il n'y avoit pas d'apparence de guériſon pour elle.... — Cela ne ſe peut pas, m'écriai-je tout alarmé; que voulez-vous dire? — Non, vous ne pouvez pas me guérir; je vois mon état.... Il faudroit trop de temps; vous allez partir, & je ne peux être guérie avant votre départ —. Finalement, après bien des larmes & des ſanglots, elle m'annonce qu'il faut qu'elle ſoit *magnétiſée* pendant deux mois & demi; que c'eſt moi *ſeul* qui peut la guérir, & qu'à défaut de cela, elle reſtera épileptique; que tout ſon côté gauche ſe paralyſera peu à peu, & qu'enfin elle périra miſérablement.

Après l'avoir aſſurée, le mieux qu'il me fut

poſſible, que certainement je ne l'abandonneroit pas, je ſus d'elle qu'il ne lui prendroit plus que *quatre accès* dans la journée; ſavoir, à *ſept heures* du matin, à *midi*, à *ſept* & à *dix* heures du ſoir. Elle me dit de plus qu'il faudroit la mettre *en criſe* à l'avance, afin qu'elle ne ſe vît pas dans ſes accès, & qu'à ſon réveil il ne faudroit pas lui raconter les ſcènes affreuſes de la nuit.

Ce ne fut qu'à *ſix heures* du matin qu'elle demanda à ſortir de l'*état magnétique*. La fatigue extrême qu'elle reſſentoit alors la ſurprit beaucoup; il fallut lui chercher des raiſons quelconques pour la tirer d'inquiétude. Elle n'avoit aucun ſouvenir de ſes ſouffrances paſſées, & l'on ſe garda bien de lui en laiſſer rien ſoupçonner. Comme je tombai malade le 27, *Ribault* & *Clément* ſe chargèrent alternativement les jours ſuivans de la mettre en criſe & de la ſoigner dans ſes attaques.

Juſqu'au *Mardi* 31, ſes *quatre attaques* ſe ſoutinrent conſtamment aux mêmes heures: mais après une promenade en voiture qu'elle s'étoit conſeillée dans l'*état magnétique*, elles s'avancèrent d'une demi-heure. Le Mercredi premier Juin, autre promenade, qui fait encore avancer ſes accidens davantage. J'ordonne qu'on ſuive

à la lettre l'indication qu'elle avoit donnée de lui faire faire beaucoup d'exercice. Il en résulta un effet si salutaire, que, dès le *Vendredi* 3, l'accident de sept heures arriva à quatre heures du matin. Elle annonça alors que le lendemain elle n'en auroit plus que trois ; savoir, à *quatre heures*, à *une heure* après midi, & à *dix heures* du soir : jusqu'au Vendredi 10, que je suis parti pour *Strasbourg*, ses accidens se sont toujours soutenus aux mêmes heures.

Comme il étoit extrêmement incommode de se trouver à *quatre heures* précises auprès d'elle, & qu'on eût pu d'ailleurs manquer aisément le moment de ses souffrances, elle avoit consenti à ce qu'on la mît *en crise* dès la veille : alors on pouvoit arriver un peu plus tard, sans risquer de lui laisser appercevoir son malheureux état. Malgré toutes les précautions qu'on prenoit, il lui est arrivé cependant plusieurs fois d'être attaquée de ses accidens avant qu'on ait pu la mettre dans l'*état magnétique ;* heureusement l'inquiétude & le chagrin qu'elle en a ressentis, n'a point nui à la suite de son traitement.

Le *Vendredi* 10, j'ai fait partir, dans la même voiture, la femme *Maréchal* & *Ribault*. Un accident qui leur est survenu en route, ne leur

leur a permis d'arriver que le 21 à *Strasbourg*.

Du 10 au 15, ses trois accidens avoient eu lieu, mais s'étoient tellement avancés, que le premier du 14 lui étoit arrivé à deux heures du matin.

Le 15, celui du matin avoit manqué, & elle n'en eut plus que deux; savoir, à six heures du matin & à dix heures du soir. Elle avoit annoncé à *Ribault* que ses attaques seroient très-fortes, & dureroient ainsi huit jours aux mêmes heures; qu'ensuite elles diminueroient de force, pour s'avancer successivement, jusqu'à ce qu'enfin elle n'en eût plus qu'une.

Ribault me raconta ces détails à son arrivée à *Strasbourg*, & m'ajouta que la femme *Maréchal* avoit en route vomi deux fois du sang; qu'elle lui avoit dit, dans *ses crises*, que ces accidens-là n'avoient lieu que parce que ce n'étoit pas moi qui la *magnétisoit*, & que lui *Ribault* n'avoit pas la force de faire refluer le sang qui s'amassoit sur son estomac; qu'il falloit que je la magnétisasse au moins une fois par jour, lorsqu'elle seroit arrivée à *Strasbourg*.

Le soir du 21 je la *magnétisai*. Elle m'annonça que le lendemain elle auroit un troisième & dernier vomissement de sang à huit heures du matin; ce qui effectivement arriva.

Ces attaques étoient d'une violence, telle que je ne les avoit pas encore vues. Dès le ſoir même du 22, elle annonça qu'elles alloient beaucoup s'avancer, & qu'elles diminueroient graduellement de force. Je la touchai régulièrement une fois par jour.

Du 22 au 27, ſes deux attaques s'avancèrent en effet tellement, que le Lundi 27, la première lui arriva à minuit & demi, & la ſeconde, à quatre heures & demie du ſoir. Dans cette *dernière criſe*, elle annonça que la ſeule attaque qu'elle auroit le lendemain à huit heures & demie du ſoir ſeroit ſi forte, que ſes convulſions ſeroient ſi affreuſes, qu'il faudroit être au moins trois perſonnes pour la pouvoir contenir.

Le 28, j'eus la précaution de la mettre deux fois dans la journée en *criſe* tranquille de *ſomnambuliſme*, dans l'eſpérance de diminuer par-là ſon accident du ſoir. Néanmoins, à huit heures & demie, nous eûmes beaucoup de peine, mes gens & moi, à la tenir & à la pouvoir calmer. L'attaque dura une demi-heure; après quoi, devenant tranquille, elle nous dit que le lendemain ſon accident viendroit à ſept heures & demie.

Le 29, ſa *criſe convulſive* fut preſque auſſi

violente que la veille ; mais enfin, elle nous annonça ſa guériſon pour le Lundi ſuivant 4 Juillet, dit que ſon dernier accident lui arriveroit à midi précis, & que, dès la ſoirée du même jour, elle ne ſeroit plus ſuſceptible aux effets du *Magnétiſme*. Elle s'ordonna une *ſaignée* pour le lendemain matin.

Le lendemain 30, après l'avoir miſe *en criſe Magnétique*, comme elle me l'avoit ordonné, je la fis *ſaigner* du bras gauche par le Chirurgien-Major du régiment de Metz : elle-même fit arrêter le ſang quand elle le jugea néceſſaire. Le ſoir, elle eut ſon accident à ſix heures & demie.

Finalement, en avançant ainſi graduellement, & toujours annoncées d'avance, ſes attaques durèrent juſqu'au Lundi 4 Juillet, qu'elle eſſuya la dernière à midi, qui, de même que celle de la veille, ne ſe manifeſta pas d'une manière plus ſenſible que le feroit une douleur de colique ordinaire.

Elle eſt reſtée encore à *Straſbourg* une huitaine de jours, n'étant plus ſuſceptible de tomber *en criſe*, & ſans éprouver le moindre accident. Le 10 Juillet, elle eſt repartie toute ſeule pour *Buzancy*, & aujourd'hui, 6 Novembre, elle jouit d'une ſanté parfaite.

La susceptibilité qu'ont les malades en *crise magnétique*, de gagner avec promptitude certaines maladies, m'a été plusieurs fois démontrée. J'ai vu des *somnambules magnétiques*, au milieu d'une *chaîne* nombreuse de malades, demander à quitter leur place, en disant que leurs voisins leur faisoient mal; d'autres s'en éloigner d'eux-mêmes avec précipitation, & souvent j'ai eu à réparer des accidens causés par l'approche de certains individus.

Un inconvénient aussi grand m'a fait prendre une idée défavorable des traitemens nombreux; & lorsqu'il m'est arrivé, depuis un an, de rassembler plusieurs malades ensemble, j'ai toujours eu la précaution de n'y pas admettre de sujets dont j'eusse à craindre l'influence.

J'ai consulté un jour *Vielet* sur les espèces de maladies qui pouvoient le plus aisément se communiquer aux *somnambules ;* lui-même en avoit fait deux ou trois fois la triste expérience. Sa réponse, qu'il me fit par écrit, & que je conserve, fut que les plus dangereuses « étoient » l'*épilepsie*, le *scorbut*, la *diarrhée*, *paralysie*, » *froide*, *goutte sciatique* & *cataleptique*, *gale*,

» *humeurs froides*, & *tous les maux vénériens*. Il
» ne convient, ajoutoit-il, qu'aux Magnéti-
» seurs de traiter ces espèces de maux, parce
» que *leur action* & *leur volonté* en repoussent
» les influences ; au lieu que les crises donnent
» & reçoivent *la fluidité*, *la transpiration*, &
» que l'*action du mal*, arrivant chez elles en
» même temps que *la sensation*, elles sont
» susceptibles de prendre bien vîte ce qu'elles
» ont voulu faire dissiper ».

Il écrivit cela le 19 Novembre 1784.

Le danger que courent les *somnambules* en touchant certains malades, ne doit cependant pas effrayer au point de ne plus oser les consulter sur les maladies des autres; mais il faut le faire avec précaution. Un somnambule bien *mobile* en même temps que *clair voyant*, doit au reste pouvoir distinguer un malade à une certaine distance; & lorsqu'après l'avoir examiné ainsi, il consent à s'en approcher, c'est qu'il n'y a certainement aucun risque pour lui.

Tous les *somnambules magnétiques* ne sont pas, je crois, aussi susceptibles les uns que les autres. La foiblesse, chez eux, est une indication de leur susceptibilité.

La femme *Maréchal* me disoit, dans le temps

de ses accidens, que l'humeur d'épilepsie & de paralysie ne s'étoit aussi fortement jetée sur elle, qu'en raison de la pureté de son sang. *Je viens d'avoir plusieurs révolutions*, me disoit-elle, *qui ont renouvelé tout mon sang : j'avois le corps aussi sain qu'un enfant qui vient de naître, & à raison de ma foiblesse, l'abondance d'humeurs de cette petite fille s'est bien vîte répandue sur moi.* Elle ajoutoit même que si elle l'eût touchée plus long-temps, la malade, à ses dépens, se seroit peut-être trouvée totalement soulagée.

Quelles réflexions de tels événemens ne porteroient-ils pas à faire sur l'ancienne crédulité, regardée par nous comme d'ignorantes superstitions ! On croyoit anciennement à la transplantation des maladies, à la possibilité de les faire passer d'un corps à un autre, ou à celle d'en débarrasser subtilement par des moyens quelconques. Serions-nous sur la voie de trouver la clef de ces prétendues erreurs? La Nature a bien des pouvoirs que nous ignorons : pour être à portée de les connoître, ne faut-il pas d'abord apprendre à connoître les nôtres ? Placez un Sauvage ignorant au milieu des mines les plus abondantes, il n'en saura pas apprécier la valeur. Malgré toute notre

ſcience & notre philoſophie, je crois que nous en ſommes encore au point de ce Sauvage, par rapport aux effets puiſſans qu'il nous reſte à connoître dans la Nature (17).

Ma maladie, & détails relatifs.

Après avoir eu le bonheur de rendre à la vie tant d'individus par le ſecours du *Magnétiſme animal*, rien ne pouvoit mieux compléter ma ſatisfaction, que de devoir ma ſanté au même moyen dont je m'étois ſi aveuglément & ſi utilement ſervi envers les autres.

Le récit de ma maladie & de ma prompte guériſon, va donner, j'eſpère, une nouvelle idée de la puiſſance du *Magnétiſme animal* & des nouvelles jouiſſances qu'il m'a procurées.

Le 20 Juin, il y avoit près d'un mois que je manquois d'appétit; j'avois fort peu de ſommeil & beaucoup de laſſitude dans les jambes. J'attribuois les dérangemens de ma ſanté à la fatigue que j'avois eſſuyée à Paris, dans les ſéances ſi infructueuſement multipliées du ſomnambuliſme de *Madeleine;* trop de ſenſibilité, ou, pour mieux dire, trop de ſuſceptibilité

peut être, entretenoit en même temps en moi un chagrin véritable, du peu de confiance que l'on m'avoit marquée. Je faisois des réflexions tristes sur la façon de penser de mes amis à mon égard; car mes prétentions, trop exorbitantes peut-être, auroient été, qu'en dépit de leur raison & de leur surprise, ils eussent cru aveuglément à la vérité de mes expériences.

Enfin, quoi qu'il en soit du plus ou moins de raison que j'avois à me chagriner, j'étois d'une mélancolie affreuse. Je crois bien que la sécheresse de la saison, qui avoit influé sur tant d'individus, contribuoit encore à me rendre malade. J'espérois néanmoins que le temps me remettroit; & malgré le mal-aise que j'éprouvois, je me livrois toujours au plaisir de *magnétiser*.

La femme du *Maréchal* du village, dont on a lu l'histoire, étoit au moment de guérir; déjà elle avoit annoncé le terme de ses crises, & j'en éprouvois d'avance la satisfaction que donne une espérance fondée sur beaucoup de succès: elle n'avoit plus qu'une fois à être *touchée*; c'étoit le soir du 24 Mai. Arrive malheureusement une jeune fille malade dans la journée. Sa mère l'accompagnoit : elle me prie de la faire toucher & consulter par un somnambule.

Comme la femme *Maréchal* étoit un excellent Médecin, je la remets au soir au moment de sa crise. On sait ce qui en est résulté.

La peine que me fit l'accident de cette femme, la fatigue que je me donnai toute la nuit, dans l'espérance de la soulager; enfin, son désespoir à quatre heures du matin, lorsque, pouvant distinguer son état, elle m'apprit qu'elle étoit sans ressource si je l'abandonnois; tant de secousses multipliées m'abattirent totalement; je me sentis un serrement de cœur & une oppression d'estomac qui me firent craindre un moment d'avoir gagné moi-même le mal affreux de cette femme. Je me retraçois sans cesse toutes ses paroles; entre autres, il y en avoit une qui me saisissoit d'effroi. Aussi-tôt qu'elle avoit pu parler, c'avoit été pour me dire que ma petite fille, qui n'a que deux ans & demi, étoit restée long-temps sous l'arbre de la fontaine, à côté de la malade *épileptique;* que si on ne l'en eût pas retirée, je n'aurois pas été long-temps sans lui voir la bouche de travers, & tous les symptômes d'une paralysie épileptique. Je ne pense pas encore, sans frémir, à tous ces détails. Je me trouvois dans un abattement affreux. Pendant deux jours, je ne pus trouver d'autre soulagement du Magné-

tiſme, que de vomir un peu de bile. Enfin, le 27, à huit heures du matin, la fièvre me prit d'une telle force, qu'il me fallut reſter au lit. Je me fis *magnétiſer* par *Ribault* & par *Clément*; ce qui bientôt détermina chez moi des *vomiſſements* de *bile verte* en auſſi grande quantité qu'un vomitif l'eût pu faire. Cependant la fièvre devint à tel point, que j'eus le tranſport & du délire par intervalle: ma foibleſſe étoit en même temps ſi grande, que, dans la matinée même, je n'avois plus la force de me lever tout ſeul ſur mon ſéant. Preſque auſſitot je me ſentis tourmenté de *violentes coliques*, au point de ne pouvoir les ſupporter ſans me plaindre hautement, & dans l'après-midi, je commençai à rendre *des glaires & du ſang*. Cet état violent dura ſans diſcontinuer depuis Vendredi huit heures du matin, juſqu'au lendemain Samedi huit heures du ſoir. Alors j'eus une tranſpiration abondante, qui s'entretint pendant plus de deux heures. Lorſqu'elle fut arrêtée, & que l'on m'eut changé de tout, je me trouvai calme: la fièvre avoit ceſſé, de même que les douleurs de colique.

Je dormis la nuit ſuivante pendant cinq ou ſix heures, & le lendemain, je pris une *médecine* qui ne me purgea pas beaucoup. Le *ſur-*

lendemain, je ne conſervois de ma maladie qu'une extrême foibleſſe & un grand tiraillement d'eſtomac, provenant de tous les efforts que j'avois faits pour vomir pendant près de dix heures de ſuite. Pendant plus de huit jours, je reſſentis des douleurs d'eſtomac, & en tout j'ai bien été une huitaine de jours à reprendre totalement mes forces; mais le régime que j'ai ſuivi, & les ménagemens que j'ai obſervés, m'ont remis entièrement au bout de ce temps. Depuis, je puis aſſurer m'être porté beaucoup mieux même qu'avant ma maladie.

Après avoir donné le détail de ma maladie, je crois devoir parler de mes *Médecins*. Si l'on ſe repréſente la ſituation critique où je me trouvois le matin du 27, on pourra ſe faire une idée de l'inquiétude & de l'effroi que devoit éprouver *Madame de P.* Sans la conviction intime où elle étoit des bons effets du *Magnétiſme animal*, on doit ſentir combien elle auroit cru riſquer de m'abandonner ainſi aux ſoins de mes gens, ſans appeler un Médecin. Il eſt bien vrai que, de temps en temps, elle m'entendoit répéter que je n'en voulois aucun; mais elle m'a aſſuré depuis que, quand même je ne m'en ſerois pas défendu, ſon intention étoit qu'aucun ne m'approchât : mais pourquoi dire qu'elle ne

vouloit pas de *Médecins ?* Eh ! n'en avoit-elle pas un plus sûr que tous ceux qu'elle auroit fait appeler, en qui elle avoit une confiance aveugle, & qui, par la sûreté de ses lumières, devoit bien la tranquilliser ? C'est de *Vielet* que je veux parler : oui, c'est à un paysan, c'est à *Vielet*, en *crise de somnambulisme*, que je dois ma guérison. Cet homme approchoit lui-même du terme de ses crises ; &, comme on l'a vu par le détail de sa cure, il étoit redevenu clairvoyant & habile dans la connoissance des maladies : c'est donc en lui que *Madame de P.* mit toute sa confiance. Cinq ou six fois dans la journée l'on mettoit *Vielet* en crise : alors, tout en se guérissant lui-même, il pouvoit me venir voir & m'ordonner les choses qui m'étoient nécessaires. On m'a rapporté depuis, que si-tôt qu'il étoit devenu somnambule, son premier soin étoit de me considérer de loin à travers mes rideaux ; puis il se levoit & arrivoit à mon lit : là, sans me toucher, il étendoit ses deux mains, & jugeoit du degré de force de ma fièvre ; il disoit l'effet que le Magnétisme me produisoit. Son ordonnance enfin fut, dès la première fois qu'il me vit, de me faire *magnétiser* toutes les heures par *Clément* ou *Ribault ;* quelquefois il vouloit qu'ils s'unissent

tous les deux enſemble; enſuite, de boire toutes les demi-heures une taſſe de bouillon fait avec plus de veau que de bœuf, & coupé à moitié d'eau. Comme ma maladie avoit le caractère de la plus grande putridité, au point que l'air de la chambre en étoit infecté, je lui demandai dans la journée la permiſſion de boire de la *limonade;* à quoi il ne voulut jamais conſentir. Le lendemain, avec beaucoup de répugnance, il m'en permit une taſſe; mais à la ſéance d'après, il prétendit que ma fièvre étoit augmentée, & que la limonade ſeule en étoit cauſe; de ſorte qu'il la défendit abſolument.

Pendant les deux jours de ma fièvre, *Vielet* ne me donnoit pas grande eſpérance; il étoit morne, ſilencieux: je croyois même le voir inquiet; & il m'a avoué depuis (étant en criſe) qu'en effet il l'avoit été le premier jour. Enfin, le ſoir du 28, après qu'il eut été mis dans l'*état magnétique*, & qu'il ſe fut approché de moi, je vis ſur le champ ſon viſage s'épanouir, & l'air de ſatisfaction s'y peindre d'une manière qui ne peut ſe rendre. Auſſi-tôt je lui fais une queſtion, ſans en obtenir de réponſe: mais, ſe tournant du côté de *Madame de P.*, qui épioit, ainſi que moi, tous ſes mouvemens,

il lui ſerre les mains avec l'expreſſion de la plus grande ſenſibilité, & lui dit, pour toute parole : *Réjouiſſez-vous, Madame, Monſieur le Marquis eſt ſauvé, il n'y a plus de riſque du tout;* & un moment après, la joie le fait tomber lui-même dans un ſpaſme de plus d'un demi-quart d'heure.

Nous étions reſtés dans la perplexité que donne l'attente d'une bonne nouvelle dont on doute encore, lorſque, revenu à lui, on queſtionne de nouveau *Vielet :* alors, avec ſon zèle ordinaire, il ſe rapproche de mon lit, étend de nouveau ſes mains vers moi, & m'obſerve en ſilence. Après m'avoir ainſi conſidéré quelques inſtans, il me dit que la détente va ſe faire chez moi, & que la tranſpiration que je vais avoir me tirera entièrement d'affaire. Il me promet une bonne nuit, & m'ajoute, que comme la fièvre va ceſſer inceſſamment, il ſera néceſſaire de me purger le lendemain. Je lui réponds que, s'il le penſe ainſi, je prendrai ma médecine ordinaire, & je la lui indique. « Non pas, me dit-il, ce ſont des *poudres d'Ailhaud* qu'il vous faut prendre ». Oh ! je l'avouerai, dans ce moment je ſentis ma confiance s'ébranler. — Des *poudres d'Ailhaud!* m'écriai-je; mais c'eſt un remède que je crains beaucoup:

je n'en ai jamais fait uſage, & j'ai toujours entendu dire qu'il n'étoit pas du tout indifférent de s'en ſervir. — Rapportez-vous en à moi, repartit-il avec une tranquillité admirable : j'ai pris moi-même des *poudres d'Ailhaud*; j'en connois l'effet, & c'eſt ce qu'il vous faut : tout autre purgatif ſeroit trop *violent* pour vous —. Je bataillai encore avec lui long-temps: les *poudres d'Ailhaud* me révoltoient. Cependant, après en avoir diſcuté avec *Madame de P.*, elle me fit convenir que, dans pareille occaſion, ſi elle-même fût tombée malade, je n'aurois cru mieux faire que de ſuivre à la lettre les *ordonnances de Vielet*. Cette ſeule réflexion me fit abandonner entièrement à lui. « Eh bien, *Vielet*, lui dis-je, j'y conſens : dictez-moi votre ordonnance après ma medécine; je ferai à la lettre tout ce que vous exigerez ». Alors *Vielet*, plus content, m'aſſura de nouveau que je me trouverois bien de ſes conſeils. — Deux heures après votre médecine, me dit-il, vous prendrez un bouillon à la Reine (autrement un lait de poule), & un ſecond deux heures après. — Point d'autres tiſanes? — Non, rien autre choſe; à deux heures, un bouillon gras, & le ſoir, un autre —.

On envoya ſur le champ chercher à *Soiſſons*

des *poudres d'Ailhaud*. Je crois n'en avoir employé qu'une prise : je dis *je crois*, parce que, vers onze heures du soir, *Vielet* ayant été remis en crise, arrangea lui-même ma médecine, & que je ne me suis pas informé à temps de la quantité qui en étoit restée dans le paquet. Quoi qu'il en soit, le lendemain j'ai suivi l'ordonnance à la lettre, & m'en suis trouvé à merveille.

Mon estomac, comme je l'ai dit, me faisoit toujours souffrir. Le Lundi 30 étoit le jour que *Vielet* devoit ne plus pouvoir tomber en crise ; de sorte que *Madame de P.*, conservant encore un peu d'inquiétude, voyoit, avec une espèce de regret, la prompte guérison de mon Médecin. Il fallut lui demander un régime de conduite pour le temps de ma convalescence. Beaucoup de ménagemens dans la nourriture, avec quelques détails fort peu intéressans, fut le résultat de ses conseils ; mais ce qui l'est infiniment, c'est le dernier trait de cet honnête homme. Le Lundi matin, prévoyant sa guérison pour le soir, il dit à celui de mes gens qui l'avoit mis en crise : « Je dois avoir une forte colique ce soir ; c'est la fin de ma maladie. Si l'on me magnétise, on me la fera bien vîte passer, & demain je serai guéri. Au lieu

de

de cela, qu'on ne me *touche* pas, & qu'on me laisse souffrir, cela ne retardera ma guérison que d'un jour; mais du moins demain matin je pourrai encore *tomber en crise*, & voir comment se porte Monsieur le Marquis; cela fera plaisir à Madame.... Quand on me rapporta cette marque si sensible d'amitié de ce bon homme, je ne pus m'empêcher d'en pleurer d'attendrissement; & je refusai absolument son offre: mais lui, avec son sang froid & sa tranquillité ordinaires, me répéta qu'il n'y avoit aucun risque pour lui à souffrir un jour de plus; que le plaisir qu'il avoit à me rendre service lui feroit du bien, & que le lendemain Mardi il seroit aussi bien rétabli, que s'il n'avoit pas souffert.... Ces assurances répétées, jointes à l'inquiétude de *Madame de P.*, me firent accepter ses offres généreuses; & le soir en effet, lorsqu'il eut ses douleurs de colique, on ne chercha pas du tout à l'en soulager, quoiqu'il vînt lui-même se plaindre de ce qu'il souffroit. Il nous a dit depuis que cette dureté de notre part l'avoit fort étonné.

Le lendemain Mardi, *Vielet* put me confirmer le retour de ma santé; & lui-même s'étant réveillé tout seul au bout d'une heure de crise, me tranquillisa sur son sort; de sorte que

le même jour nous nous trouvâmes guéris en même temps, & je pus jouir, avec un plaisir qui ne se peut rendre, de la douce satisfaction de devoir la santé & peut-être la vie au même homme qui l'avoit tenue de moi. Le souvenir de cette action de *Vielet* sera toujours présente à ma mémoire; il ne me sera jamais possible, je crois, d'être malheureux en y pensant. Puis-je avoir été mieux payé de toutes les peines que je m'étois données auprès de lui? Oh! combien le cœur de l'homme est bon! J. J. Rousseau, l'homme peut-être dont l'état habituel approchoit le plus de l'état de *crise magnétique*, répétoit sans cesse à ses amis, qui vouloient le réconcilier avec les hommes, dont il s'éloignoit sans cesse : *L'homme est bon*, disoit-il, *mais les hommes sont méchans.*



Cure opérée à Strasbourg.

D'APRÈS le peu de confiance que l'on m'avoit marquée à Paris, à l'occasion du somnambulisme de *Madeleine*, on peut bien penser que je me suis bien donné de garde d'essuyer à *Strasbourg* les mêmes désagrémens. Comme la femme *Maréchal* étoit de *Busancy*, on eût pu encore, avec plus de fondement, la croire capable de me tromper : en conséquence je ne l'ai laissé voir à personne. Elle étoit logée chez M. *Galimart*, Directeur des Vivres, dont je ne puis trop louer l'honnêteté & la discrétion ; & à l'exception de lui, & du Chirurgien dont j'ai eu besoin pour la saigner, personne à *Strasbourg* n'a su qu'elle y existât.

Il est à croire même que je n'eusse jamais parlé du *Magnétisme* dans cette Ville, si l'événement imprévu de la maladie du jeune *Comte Louis de Rieux* n'eût pas fixé l'attention de tout le

25 chez M. ſon père, celui-ci me propoſa, plutôt par plaiſanterie que par conviction, de *magnétiſer* ſon fils. Je n'y refuſai d'abord, d'après la loi que je m'étois impoſée de ne plus faire aucune expérience oſtenſible : mais, après pluſieurs inſtances, je me rendis, n'imaginant pas aſſurément produire d'autre effet au *jeune Comte Louis*, que de lui diminuer une douleur dans le *cou* & dans l'*épaule*, qui lui étoit, diſoit-il, inſupportable. Le détail de ſa prompte guériſon, qui a été rédigé ſur le champ, & que je vais rapporter, fera voir combien ſouvent la Nature demande peu d'efforts pour reprendre l'équilibre néceſſaire à la ſanté.

Je ne ſaurois auparavant me diſpenſer de rendre à M. le Comte de Rieux le témoignage d'amitié & de reconnoiſſance que je lui dois à ce ſujet. L'état d'affoibliſſement dans lequel ſe trouva M. ſon fils, au bout d'un quart d'heure de *Magnétiſme*, ne pouvant ni ſe ſoutenir ni articuler une ſeule parole, lui cauſa l'inquiétude la plus vive : ſes alarmes étoient encore augmentées par celles de toutes les perſonnes qui ſe trouvoient préſentes, & qui, comme lui, n'avoient jamais vu d'effets ſemblables. Cependant, loin de me faire le moindre reproche, ni de m'engager à ceſſer mon opéra-

tion, M. *de Rieux* étoit rassuré par la confiance qu'il avoit en moi : comptant sur mon amitié, il ne pouvoit croire, disoit-il, que j'eusse osé risquer sur son fils un moyen dont j'aurois suspecté la bonté. J'ai heureusement pu justifier sa confiance : mais en rendant la santé à son fils, je ne crois pas m'être trop acquitté envers lui de la marque bien sensible d'estime & d'amitié qu'il m'a donnée dans cette occasion.



Le Lundi 25 Juillet 1785.

M. *le Comte Louis de Rieux* s'étoit senti, le soir du 24, des frissons & des mouvemens de fièvre; le soir du 25, il ressentoit les mêmes incommodités, auxquelles s'étoient jointes des douleurs assez vives dans l'épaule & dans le cou : lorsqu'il respiroit un peu fort, les douleurs étoient plus aiguës. Vers neuf heures & demie du soir, M. *le Comte de Rieux* son père me pria de le *magnétiser* : je le fis asseoir, & me mis à lui *toucher l'épaule.* Il ressentit presque aussi-tôt une très-forte chaleur à la partie souffrante, qui se maintint pendant l'espace de huit à dix minutes. J'avois porté quelquefois, pendant cet intervalle, une main alternative-

ment à ſa tête & à ſon eſtomac. Comme je me diſpoſois à le laiſſer, je m'apperçus que *ſes yeux étoient fermés*. Quelqu'un lui ayant parlé, ſans en avoir obtenu de réponſe, je penſai qu'il pouvoit être tombé dans l'état heureux de *ſomnambuliſme magnétique*. Lui-même ne m'en avoit donné aucun indice; car il n'avoit fait aucun mouvement extraordinaire, & l'émanation magnétique n'avoit produit ſur lui aucune ſenſation apparente.

Pour m'aſſurer s'il étoit dans le ſommeil magnétique, je le fis changer de place. Comme il étoit ſingulièrement affaiſſé, je fus obligé de le ſoutenir en marchant.

Il reſta ainſi l'eſpace d'une heure environ, pendant lequel temps je lui fis pluſieurs queſtions relatives à ſon état. — Ce que je vous fais vous fait-il du bien? — *Oui*. — Avez-vous d'autres maux que celui de l'épaule? — *Je ne crois pas* —. Pluſieurs perſonnes eſſayèrent de lui parler; ce fut en vain : mais ſi-tôt que je donnois la main à quelqu'un, le jeune Comte répondoit ſur le champ. Sur la fin de l'heure, il s'étoit affoibli beaucoup davantage, au point qu'à peine il pouvoit parler : il ſembloit qu'il lui falloit ſortir d'un aſſoupiſſement profond pour entendre celui qui le queſtionnoit. Je

voulus le faire lever; il n'en avoit pas la force. Alors il demanda à être sur son lit. Comme il logeoit au deuxième étage, nous l'y portâmes à trois personnes. Une fois sur son lit, il dit qu'il ne falloit pas le déshabiller, qu'il étoit trop foible pour cela. Il resta ainsi l'espace d'une heure, pendant lequel temps il reprit un peu plus de force. Entre autres questions que je lui fis, j'en citerai plusieurs. — Voulez-vous rester comme vous êtes long-temps de de suite? — *Non pas long-temps.* — Est-ce que cela ne vous fait pas du bien? — *Si fait, cela me fait du bien; mais j'ai toujours bien mal à l'épaule.* — Cela se passera-t-il? — *Non pas aujourd'hui.* — Avez-vous de la peine à respirer? — *Pas à présent.* — Et en aurez-vous quand vous aurez les yeux ouverts? — *Oui.* — En ce cas demeurez long-temps comme vous êtes, si cela vous fait du bien, & je resterai avec vous pendant la nuit. — *Je ne sais que faire* —. Et un moment après il me répéta qu'il ne pouvoit pas être guéri dans cette première opération, & qu'il falloit que je le fortisse de sa crise dans un demi-quart d'heure : alors je lui tins une main constamment sur l'épaule malade. Au bout du demi-quart d'heure, il me dit qu'il avoit grand mal aux dents. Je posai

ma main ſur ſa joue, & en trois minutes ce mal ſe diſſipa : alors il ſe p'aignit plus fortement du mal d'épaule. — C'eſt donc le mal de votre épaule, lui demandai-je, qui a paſſé ſur vos dents ? — *Oui, c'eſt le même mal : il faut que je le garde toute la nuit dans l'épaule ; mais il ne m'empêchera pas de dormir un peu.* — A quelle heure demain voulez-vous être magnétiſé ? — *Demain à quatre heures du ſoir* —. Un moment après, je le fis lever de ſon lit; & après l'avoir aſſis ſur une chaiſe, je l'éveillai à la manière ordinaire, & il n'eut aucun ſouvenir de tout ce qui s'étoit paſſé, ſi ce n'eſt d'avoir reſſenti de la douleur dans ſon épaule malade au commencement du traitement.

Du Mardi 26.

A quatre heures après midi, j'ai magnétiſé M. *le Comte de Rieux*, & l'ai fait entrer, en huit ou dix minutes, dans l'état de *ſomnambuliſme magnétique.* Auſſi-tôt qu'il y fut, il parut accablé comme la veille, ſans être pourtant dans un état de foibleſſe auſſi grand. Cet état de foibleſſe étoit cauſé, à ce qu'il nous dit, par les douleurs qu'il reſſentoit par tout le

corps. Il resta en crise environ une heure & demie. Pendant ce temps, il rendit un compte de sa maladie plus exact que la veille. — D'où vous viennent les douleurs d'épaule que vous ressentez? — *D'un froid que j'ai attrapé.* — Comment ! est-ce que la fièvre que vous avez ressentie il y a deux jours chez M. *le Marechal de Contades*, n'étoit pas le commencement de votre incommodité? — *Non, cela n'y avoit pas rapport; c'est une courbature que j'ai eue.* — Croyez-vous toujours que je pourrai vous guérir? — *Je l'espère.* — Sera-ce aujourd'hui? — *Je ne crois pas.* —. Je le touchois toujours pendant ce temps. Voulant me reposer un peu, je demandai une bouteille que je lui donnai à tenir contre son estomac, après l'avoir magnétisée : c'est alors que se passa une scène aussi nouvelle pour moi que pour les quarante ou cinquante personnes qui se trouvoient là présentes. M. *le Comte Louis de Rieux* serroit contre lui cette bouteille, avec l'air d'y trouver un secours favorable contre ses souffrances : il la portoit alternativemenr à sa poitrine, à son ventre, puis à son épaule. Interrogé pourquoi il en agissoit ainsi : — *C'est pour me faire du bien*, répondit-il. — La bouteille vous soulage donc beaucoup? — *Oui, mais pas tant que*

votre main —. Peu après je tins la bouteille d'une main, & de l'autre je touchois ſon épaule malade. Alors je lui fis la queſtion, ſi, de cette manière, je procurois en lui un bon effet. « *Oui*; répondit-il; *mais il faut ôter l'un ou l'autre, ne laiſſer la bouteille ou votre main* ». Après d'autres queſtions de ce genre & quelque temps de repos, je lui demandai ſes ordres pour le reſte de la journée, & s'il prévoyoit quelque choſe en lui. — *Oui*, répondit-il, *j'aurai la fièvre ce ſoir.* — A quelle heure? — *A neuf heures.* — Durera-t-elle long-temps? — *Trois quarts d'heure, peut-être plus long-temps : ce ſera ſuivant la tranſpiration que j'aurai; mais j'aurai ſoin de me bien couvrir.* — Vous avez donc des humeurs dans le corps? — *Oui.* — Faudra-t-il vous purger? — *Oui, Samedi prochain.* — Avec quoi? — *Avec des eaux de Schedechitz.* — Eſt-ce que vous en connoiſſez l'effet? — *Oui, j'en ai déjà pris, & elles me font du bien.* — Combien faut-il que vous en preniez? — *Cinq verres de quart d'heure en quart d'heure.* — Pendant combien de temps faudra-t-il encore que je vous magnétiſe? — *Juſqu'à Vendredi.* — Et vous ferai-je de l'effet juſqu'à ce temps? — *Oui, encore Vendredi matin; mais vous ne me ferez plus rien*

l'après-midi. — Vous ſerez donc bien guéri? — *Oui, je ſerai guéri* —. Après l'avoir tenu une heure & demie environ dans l'état magnétique, je lui demandai combien de temps il vouloit encore y reſter. — *Un quart d'heure*, répondit-il. — Faudra-t-il que je vous magnétiſe ce ſoir pendant votre fièvre ? — *Non.* — Quand voulez-vous être touché ? — *Demain à neuf heures du matin* —. Le temps indiqué par lui ſe trouvant arrivé, il dit : « *Le quart d'heure eſt paſſé, il faut m'ouvrir les yeux* » ; ce que je fis ſur le champ. Son réveil s'opéra, comme la veille, avec difficulté, comme un homme très-fatigué que l'on tireroit d'un profond aſſoupiſſement.

A neuf heures du ſoir, la fièvre lui prit comme il l'avoit indiqué. Avant neuf heures, les Chirurgiens Majors des différens régimens qui ſe trouvoient chez lui, comptèrent *quatre-vingts pulſations* dans ſon pouls, & auſſi-tôt l'heure ſonnée, ils en comptèrent *cent cinq*. La tranſpiration ſe manifeſta promptement ; elle fut des plus abondantes ; néanmoins la fièvre lui dura au même degré plus de deux heures : alors on le changea de tout, & il dormit le reſte de la nuit fort tranquillement.

Du Mercredi 27.

M. *le Comte Louis de Rieux* fut magnétifé, & fut près d'un quart d'heure à entrer dans l'état magnétique. Il avoit un peu plus de force que les jours précédens. Il fe fervit de la bouteille, comme la veille, dans les momens où je me repofois. Il nous renouvela, dans cette crife, les mêmes preffenfations de fa guérifon prochaine. Entre autres queftions qui lui furent faites, auxquelles il répondoit avec une précifion bien intéreffante ; je lui demandai s'il entendoit les perfonnes qui étoient dans fa chambre. — *Non.* — A quoi penfez-vous donc dans l'état où vous êtes? — *Au bien que j'éprouve* —. Je mis M. *le Comte de Rieux* fon père en communication avec lui, afin qu'il pût le queftionner. Il lui demanda, entre autres chofes, fi le Magnétifme avoit été caufe de l'exceffive tranfpiration qu'il avoit eue la veille. — *Non*, répondit-il, *c'eft la fièvre qui l'a caufée.* — Et la fièvre elle-même, qui vous l'a occafionnée ? — *C'eft le Magnetifme.* — Vous avez donc autre chofe que votre douleur d'épaule? — *Oui, j'ai beaucoup d'humeurs*

dans le corps. — Le Magnétiſme vous guérira-t-il ? — *Oui.* — Si l'on ne vous eût pas magnétiſé, qu'en ſeroit-il arrivé ? — *J'aurois fait une maladie.*—De quel genre ? — *Les fièvres.* — Eût-ce été une maladie vive ou lente ? — *Une maladie bien longue.* — Il faut donc, mon ami, regarder le Magnétiſme comme un moyen utile à la guériſon des maladies? — *Il faut y croire* —. Dans cette criſe, il me dit qu'il pouvoit dîner comme à ſon ordinaire : de plus, il ajouta que le ſoir, à huit heures préciſes, la fièvre lui prendroit, & qu'il n'en pouvoit déterminer la durée ; que je ne devois pas le magnétiſer avant dix heures du ſoir, ſoit qu'il eût encore la fièvre, ou qu'elle ſe fût paſſée ; que, pendant ſon accès, il falloit ſouvent lui donner à boire de l'eau tiède & du ſucre, & ne le changer qu'au bout d'une heure & demie. Au bout d'une heure, il demanda à ſortir de criſe ; ce que j'exécutai ſur le champ, & ſon réveil fut accompagné des mêmes ſymptômes que la veille.

J'oubliois de dire que, dans chaque criſe, je le faiſois marcher & ſe promener un peu dans ſa chambre, mais toujours en lui tenant le bras ou la main. Sa viſion n'étoit pas diſtincte : en ſe raſſeyant, il étoit obligé de tâter la chaiſe où il vouloit s'aſſeoir. Il paroît que la plénitude

d'humeurs qui l'accabloit, obligeoit chez lui la Nature à un travail pénible pour la coction de ces mêmes humeurs : de là résultoit l'espèce d'accablement où il étoit, son assoupissement profond, & par suite son peu de vision, de même que son peu de mobilité magnétique. La seule expérience bien convaincante que l'on répétoit toujours avec le même succès, étoit de ne pouvoir obtenir de réponse de lui, qu'après s'être mis en rapport ou en communication avec moi.



De la soirée du Mercredi 27.

La fièvre ne s'est point manifestée à huit heures, comme M. *le Comte Louis de Rieux* l'avoit annoncé. M. *Persi*, Chirurgien-Major du régiment de Berry, ne lui en a pas reconnu. Le jeune *Comte* imaginant, d'après le rapport qu'on lui avoit fait de sa prédiction, qu'il pourroit bien l'avoir, s'étoit couché, & avoit eu soin de se bien couvrir. Lorsque j'arrivai chez lui à huit heures passées, je le fis découvrir, & lui conseillai de se lever, & de ne pas penser à la fièvre; que peut être il ne l'auroit pas; malgré sa prédiction. Il se leva en effet, & passa les

deux heures assez gaiement, *son opinion particulière étant cependant portée à se croire un peu de fièvre, & moi je le pensois de même.*

A dix heures je l'ai magnétisé, & l'ai fait entrer, en dix minutes, dans l'état magnétique. Ma première question a été, s'il avoit eu la fièvre depuis huit heures : *un non très-sec a été sa réponse.* — Qu'est ce donc qui a contrarié votre pressensation de ce matin ? — *J'ai eu froid en rentrant chez moi ; mes fenêtres auroient dû être fermées à six heures.* — Cela apportera-t-il un obstacle à votre guérison ? — *J'espère que non.* — Aurez-vous encore la fièvre ? — *Je n'en sais trop rien* —. Dans cette séance, l'expérience de la chaîne de communication de moi avec un tiers, pour obtenir les réponses du malade, a été répétée plus de vingt fois avec le même succès, c'est-à-dire, qu'à moins de s'être mis en rapport avec moi, il n'étoit pas possible de s'en faire entendre ; & aussi-tôt que le rapport étoit établi, la réponse se manifestoit sur le champ. M. *le Duc d'Ayen*, entre autres, répéta souvent cette expérience.

Le *Comte Louis* resta une heures & demie à peu près en crise magnétique. Parmi plusieurs questions qui lui furent faites, les plus inté-

ressantes furent, s'il entroit quelque chose en lui quand on le magnétisoit. — *Non, il n'entre rien ; mais cela me soulage.* — C'est donc quelque chose qui s'échappe de vous? — *Oui, c'est comme une vapeur, une transpiration.* — Voyez-vous l'émanation magnétique? — *Je ne la vois pas, mais je la sens* —. Après quelques momens de silence, je continuai à le questionner. — Croyez-vous que, dans toutes les occasions où vous serez malade, le Magnétisme puisse vous guérir? — *C'est suivant : si la maladie étoit commencée, il se pourroit faire que non.* — Mais si dans le principe je vous magnétisois? — *Alors j'en guérirois, comme je vais guérir de cette maladie-ci* —. Je lui avois mis une bouteille magnétisée entre les mains comme les autres fois; & comme il la portoit successivement à différentes parties de son corps, il lui fut demandé la raison de ce procédé. « *Je la porte,* répondit-il, *aux endroits où je souffre, & je l'y laisse jusqu'à ce que je sois soulagé* ». Il étoit si attaché à cette bouteille, que, dans une promenade que je lui fis faire dans sa chambre, il ne voulut pas la quitter; & quoique l'attitude fût extrêmement gênante, il la tint au moins une demi-heure dirigée vers son épaule souffrante. Sur la plaisanterie que je lui fis, qu'il

qu'il portoit cette bouteille comme on porte ſon fuſil à l'exercice, il me répondit *que ſon fuſil ne lui faiſoit pas tant de bien.*

Il me dit enſuite, après s'être aſſis, qu'il m'avertiroit de le réveiller quand il ne ſouffriroit plus. Il continua ſon petit manége de bouteille encore un gros quart d'heure environ; puis après, la ſecouant dans ſes mains, il me dit: — *Je ne ſouffre plus.* — Vous voulez donc ſortir de l'état où vous êtes? — *Oui, ſans doute,* répondit-il. — A quelle heure demain voulez-vous être touché? — *A neuf heures du matin.* — Si je ne pouvois pas vous magnétiſer, qu'en réſulteroit-il? — *Je guérirois plus tard* —. Après lui avoir promis de ne pas manquer à ſon rendez-vous, je lui ouvris les yeux comme ci-deſſus; & tout comme à ſon ordinaire, il ne conſerva pas le moindre ſouvenir de tout ce qu'il avoit fait & dit dans ſa criſe.

Le Jeudi 28

A neuf heures du matin, jemagnétiſai M. *le Comte Louis de Rieux.* Il avoit paſſé une très-bonne nuit; ſon épaule lui faiſoit très-peu de mal; la fraîcheur de ſon teint & ſa gaieté ne

pouvoient laiſſer ſoupçonner qu'il fût encore malade. Il me dit, en s'aſſeyant, qu'il alloit faire tout ſon poſſible pour ne pas s'endormir. Je le confirmai en plaiſantant dans cette bonne idée, & lui conſeillai de tenir bien ferme. Malgré toute ſa réſolution, au bout d'un quart d'heure ſes yeux ſe clorent comme à ſon ordinaire, & il fut dans l'état magnétique. Dans cette criſe, il fut plus gai & plus leſte que dans les précédentes. A la queſtion que je lui fis, ſi ſon mal d'épaule dureroit encore long-temps, il me répondit *que le lendemain il s'en iroit à tous les diables.* — A quelle heure voulez-vous être magnétiſé aujourd'hui ? — *Point ; mais demain à huit heures du matin pour la dernière fois.* — Et demain au ſoir, ſi je veux vous magnétiſer ? — *Vous ne ferez que de l'eau claire.* — J'eſſayerai pourtant. — *Hé bien, vous ne ferez rien du tout.* — Pourquoi ai-je été plus long temps aujourd'hui qu'à l'ordinaire à vous faire de l'effet ? — *Parce que je n'ai plus guère de mal.* — Croyez-vous que je pourrai parvenir demain matin à vous mettre en criſe ? — *Vous aurez plus de peine ; mais ſi vous en venez à bout, vous ne me ferez plus de bien* —. Dans cette criſe, il ſe ſervit plus de trois quarts d'heure de la bouteille magnétiſée ; & ayant voulu ſe pro-

mener, il ne consentit pas à s'en dessaisir, la portant, comme à son ordinaire, à tous les endroits de son corps où il sentoit avoir besoin de ce secours. Comme le bas de son estomac étoit le lieu où il la tenoit le plus long-temps, je lui demandai le sujet de cette préférence. « *C'est l'endroit*, me dit-il, *où elle me fait le plus de bien* ». Au bout d'une heure environ, je lui fis la question, combien il vouloit rester encore de temps en crise. « *Encore vingt minutes* ». Ce temps passé (sans qu'il y eût eu le moindre avertissement de ma part), je l'entendis murmurer un peu dans ses dents. — Qu'avez-vous ? lui demandai-je ? — *Les vingt minutes sont passées*, me répondit-il ; *pourquoi ne me sortez vous pas de crise* — ? On regarde à une montre, & en effet il y avoit une minute de plus que le temps prescrit. Je ne me le fis pas redire deux fois, & je lui ouvris les yeux sur le champ. Son réveil fut aussi long à s'opérer que les autres fois, c'est-à-dire, que j'y employai bien quatre à cinq minutes.

Vendredi 29.

A huit heures du matin, M. *le Comte Louis de Rieux* a été magnétisé. Il se défendit de dormir

comme la veille, & j'employai vingt minutes à le mettre dans l'état magnétique. Il me dit alors qu'*il ne souffroit presque plus*, & ajouta toujours *que ce seroit la dernière fois que je lui serois de l'effet*. Dans cette crise, il n'étoit plus absorbé comme les autres fois, & répondoit avec plus d'aisance qu'à son ordinaire. Entre autres questions que je lui fis, je lui demandai: — Comment doit-on appeler l'état où vous êtes? — *Un état de bonheur & de plaisir.* — Croyez-vous que l'on puisse se rappeler de cet état? — *Non. J'ai déjà essayé, mais inutilement.* — Est-ce un sommeil que l'état où vous êtes? — *Non. Si je dormois, je ne sentirois pas le bien que j'éprouve.* — Croyez-vous que j'aye du plaisir à vous magnétiser? — *Je n'en sais rien; mais vous en faites beaucoup à ceux que vous magnétisez.* — Pourquoi ne répondez vous pas aux personnes qui vous parlent? — *C'est que je ne les entends pas.* — Quelquefois cependant vous les entendez? — *C'est lorsqu'elles sont en rapport avec vous.* —. Ensuite, comme je lui avois fait la plaisanterie que je le mettrois en crise le soir malgré lui, & qu'il m'avoit assuré que je n'en viendrois pas à bout, je lui dis que je lui ferois accroire qu'il pourroit ressentir des effets, & que, comme il

ne se ressouviendroit pas de ce qu'il me disoit actuellement, je parviendrois à l'en persuader. Il me répéta que ce seroit en vain que j'essayerois. = Comment ! est-ce que vous ne croyez pas que l'imagination puisse aider aux effets du Magnétisme? — *Non.* — Vous savez cependant que l'Académie l'a décidé. — *Il y a bien de la rime en* on . . . . *mais c'est de la sensation.* —. M. son père, le voyant en si grande gaieté, voulut, par plaisanterie, lui demander des numéros pour la loterie. Il lui répondit fort gaiement qu'il n'avoit pas la main heureuse, & qu'il n'y gagnoit jamais. Cependant, comme il le pressa de lui en désigner, il y consentit, & indiqua les numéros 7, 32, 28, 69, 85; il les répéta même plusieurs fois, sans cependant avoir l'air d'y croire beaucoup. Il s'égaya ensuite sur le gain qu'il pouvoit faire à la loterie, & que, s'il gagnoit un *quine*, cela lui feroit presque autant de plaisir que le *Magnétisme*. Je lui demandai s'il étoit aussi sûr du *quine* que du recouvrement de sa santé. *C'est fort différent*, répondit-il : *je suis sûr d'être bien guéri, au lieu que je ne tiens pas le* quine

très-ferme ſur ſes jambes ; & tout en témoignant le plaiſir qu'il avoit de ſe ſentir bien guéri, il alloit juſqu'à ſauter & à donner des ſignes très-marqués de la ſatisfaction qu'il éprouvoit : il m'embraſſa pluſieurs fois, en me diſant qu'il m'aimoit bien, & qu'il m'étoit bien obligé. Quand il fut raſſis, il voulut encore qu'on lui parlât, diſant que ſon mal ne l'occupoit pas aſſez pour ne pas faire la converſation; de ſorte que je lui fis beaucoup d'autres queſtions. — A quelle heure voulez-vous être purgé demain ? — *A ſix heures* —. Déſirez-vous faire diète aujourd'hui ? — *Non. Je dînerai bien, & ne ſouperai point.* — Faut-il vous préparer à la médecine par quelques boiſſons ? — *Non, point de tiſane ſur-tout, mais de la limonade* —. Faut-il qu'elle ſoit cuite ? — *Non. La limonade cuite me fait mal, me fait vomir, au lieu que la limonade crue me fait du bien.* — Etes-vous content du Magnétiſme ? — *Oui, & de vous auſſi.* — Par où votre mal d'épaule s'en ira-t-il? — *Peut-être bien aujourd'hui par les urines.* — Si je vous laiſſois comme cela ſans vous ouvrir les yeux, qu'en ariveroit-il ? — *Je me réveillerois ſeul ; mais ſi vous avez affaire, vous pouvez m'ouvrir les yeux, & vous n'aurez pas grande peine aujourd'hui, parce que je n'ai plus de mal.*

— Il faut donc nous dire adieu? — *Oui, pour à préſent ; mais nous nous reverrons bientôt* —. Je l'éveillai en effet au bout de deux heures de criſe, & ſon réveil s'opéra dans une minute.

Pour donner une nouvelle preuve de la démarcation bien ſenſible qui exiſte entre l'état magnétique & l'état naturel, je lui demandai, comme par plaiſanterie, après ſon réveil, s'il vouloit mettre à la loterie : j'ajoutai que, comme un bonheur n'alloit pas ſans l'autre, il ſe pourroit qu'il y gagnât. Il s'y refuſoit ; mais par complaiſance il dicta les numéros ſuivans : 4, 28, 36, 49, 72 : auſſi-tôt on lui montra les numéros qu'il avoit indiqués pendant ſa criſe ; ce qui l'amuſa & l'étonna fort, n'ayant aucun ſouvenir de tout ce qu'on lui racontoit (18).

Le lendemain Samedi, M. *le Comte Louis de Rieux* a commencé à prendre, à ſix heures du matin, des eaux de Schedelitz, qui l'ont fort bien purgé. Le lendemain Dimanche, il fut à l'exercice dès cinq heures du matin, & depuis il jouit d'une ſanté parfaite.

« Nous ſouſſignés, témoins de toutes les » ſéances où M. *le Comte Louis* a été magnétiſé, » ou ſeulement d'une ou pluſieurs de ſes ſéances,

» reconnoiſſons les détails ci-deſſus comme très » conformes à ce que nous avons vu & entendu » nous-mêmes. En foi de quoi nous avons tous » ſigné le procès verbal ci-deſſus. Cejourd'hui » 7 Août 1785. Signés, *le Comte de Rieux*, » Colonel du régiment de cavalerie de Berry; » *le Vicomte d'Alzon*, Major du régiment de » Berry; *Eſcragnolle*, Capitaine Commandant » audit régiment; *le Comte de Comminges*, Ca- » pitaine audit régiment; *Chaternet*, Capitaine » audit régiment; *le Marquis de Lillers*, Capi- » taine audit régiment; *Monluſon*, Capitaine » au régiment d'Artois, cavalerie; *de Lalan-* » *delle*; Officier au régiment d'Agénois; *le* » *Baron de Dampière*, *le Marquis de Saint-Sau-* » *veur*, Meſtres-de-Camp en ſecond du régi- » ment de Foix; *de Beaufranſleſt*, *Comte d'Ayat*, » Capitaine au régiment de cavalerie de Berry; » *le Comte de Lützelbourg-Klinglin-Deſſez*, Ca- » pitaine au régiment de Montmorency, dra- » gons; *le Vicomte de la Roche-Aymont*, Meſtre- » de-Camp Commandant du régiment d'Artois; » *Flachon de la Jomarière*, Capitaine en pre- » mier au Corps Royal du Génie; & *Brunck*, » Commiſſaire des Guerres, témoin de trois » ſéances ».



Les détails ci-dessus de la courte maladie de M. *le Comte Louis de Rieux*, ont beaucoup de ressemblance avec ceux qu'on a lus du *petit Amé*, guéri à Busancy : l'un & l'autre ordonnoient affirmativement la manière dont il falloit qu'on les touchât, & tous deux ont répondu de même qu'il n'entroit rien en eux quand on les magnétisoit, mais seulement que cela les soulageoit. Quant aux éclaircissemens sur l'existence du fluide magnétique, de même que sur la vision intérieure, tant du corps que du siége de la maladie, on a pu remarquer que tous les paysans se servent habituellement du mot *voir*, tandis que M. *le Comte Louis de Rieux*, appréciant le vrai sens des mots, exprime la même idée par *sentir*. Ce ne sera qu'à mesure que les cures magnétiques s'étendront sur des personnes de son espèce, & par suite sur des gens instruits en Médecine & en Anatomie, que nous pourrons parvenir à étendre nous-mêmes nos idées sur cet état singulier de *somnambulisme*. Au reste, nous ne pourrons jamais avoir qu'une langue de convention pour exprimer des sensations dont nous ne sommes pas susceptibles.

D'après le bien que procuroit à M. *de Rieux* l'application d'une bouteille, joint à ce qu'il disoit qu'il n'entroit rien en lui quand on le magnétisoit, mais qu'au contraire il s'en échappoit une espèce de vapeur ou de transpiration, il m'est venu une idée, que plus d'expérience confirmera peut-être ou détruira entièrement; c'est que le verre peut servir d'indicateur certain de l'état d'un malade devenu somnambule magnétique, quant au trop ou trop peu d'électricité qui existe en lui. J'ai remarqué plusieurs fois ce même attrait pour le verre dans de certains malades; tandis que d'autres le dédaignent absolument, quand le Magnétiseur n'y porte pas la main.

Le verre, d'après ses propriétés électriques, est, comme nous l'avons dit, un excellent conducteur du *Magnétisme animal.* Lors donc qu'après avoir magnétisé une bouteille, on la met en contact avec un malade, l'accélération de mouvement, occasionnée par les filières du verre, agit constamment sur lui tant que le Magnétiseur la touche; mais lorsqu'après avoir actionné quelque temps avec la bouteille, on l'abandonne entièrement entre les mains du malade, alors il peut arriver deux cas, ou que le malade ait trop d'électricité en lui, ou qu'il en ait trop

peu. S'il en manque, la bouteille se déchargera bien vîte de toute son électricité animale; & si-tôt qu'elle aura cessé d'être en analogie avec lui, lui devenant inutile, il s'en débarrassera promptement. Au contraire, si le malade a surabondance d'électricité, la bouteille s'entretiendra toujours de celle dont il se débarrassera: elle sera exactement l'office d'un siphon; & tant qu'il croira utile de continuer cet effet, il la gardera avec plaisir. C'est, je crois, particulièrement parmi les enfans & les très-jeunes gens que ce phénomène arrivera le plus communément. Cette observation au reste mérite d'être approfondie; je ne la donne que comme une probabilité. Je crois mon raisonnement juste, d'après les données sur lesquelles je me fonde; mais s'il en est une qui manque de justesse, que deviendront mes conclusions? Mon seul but au reste est de laisser entrevoir le vaste champ d'expériences & d'observations qu'il reste à faire dans la connoissance bien nouvelle que je traite, n'étant, pour ainsi dire, à l'exception de mes frères, aidé de personne dans mes recherches: ayant trouvé dans tous les savans Physiciens, Médecins, & autres, un éloignement incroyable à vouloir m'entendre, il m'a fallu tout conclure sans débats ni contradic-

tions. Je crois, d'après cela, qu'il eſt impoſſible que je ne me ſois pas trompé quelquefois : auſſi, je le répète, ſi je me voyois réfuté d'une manière raiſonnable & convaincante, j'en ſerois charmé. Certain, comme je le ſuis, que les faits ne peuvent s'affoiblir, ce ſeroit une preuve qu'on les auroit examinés avec ſoin, & je ne pourrois qu'y gagner moi-même. Puiſſe le ſouhait que je fais, d'être réfuté ſolidement, s'effectuer au plutôt pour le bonheur de la génération préſente !

Parmi quantité de faits auſſi évidens que ſatisfaiſans par leurs réſultats, qui ont eu lieu à *Straſbourg*, il en eſt encore un que je veux citer, à cauſe de la longueur du terme que le malade a lui-même fixé pour époque de ſa guériſon, dès les premiers jours de ſon traitement.

Le nommé *Dupré*, ſoldat au régiment de Heſſe-Darmſtat, homme fort & robuſte, âgé de vingt-quatre ans, taille de cinq pieds huit pouces, tomboit, depuis une quinzaine de jours, dans des attaques de convulſions ſemblables à l'épilepſie : il étoit incapable de faire aucun ſervice. Le Chirurgien-Major de ſon ré-

giment l'avoit ſaigné le trois ou quatrième jour de ſes accidens, & depuis lors il étoit encore plus ſouffrant. M. Houdouart, ſon Capitaine, l'amena chez moi le 8 Août, & me pria inſtamment d'eſſayer ſur cet homme le pouvoir du *Magnétiſme animal*. J'y conſentis; & dès la première fois je déterminai en lui ſa criſe convulſive. L'après midi, l'ayant touché une deuxième fois, il devint *ſomnambule magnétique*, & dès le ſurlendemain il put rendre compte de la cauſe & des ſuites de ſa maladie. Afin d'éviter les répétitions, je me contenterai de rapporter ci-après les différentes pièces & actes paſſés par-devant Notaire, qui ſuffiſent ſeuls pour donner une idée ſatisfaiſante du traitement magnétique du ſieur Dupré.

Suit la dépoſition du 10 Août.

Dépoſition du nommé Dupré, ſoldat du régiment de Heſſe-Darmſtat, dans la compagnie d'Houdouart, à M. de Puyſégur, en préſence des ſouſſignés.

» La cauſe de ma maladie vient du chagrin de me voir auſſi court tenu que je le ſuis à la caſerne, & de n'être pas aimé de mes camarades. Le commencement de ma maladie a eu lieu il

y a eu Vendredi quinze jours. Il s'est formé une ceinture de sang au bas ventre, qui a monté continuellement jusqu'au nœud du gosier. Si je n'étois pas venu ici, cela m'auroit occasionné une grande maladie, qui n'auroit pas été longue ; cela m'auroit étouffé, & je serois mort : au lieu de cela, je serai guéri de Vendredi prochain en huit. De Jeudi en huit je vomirai du sang une fois dans la journée, & deux fois dans la nuit, & cela finira mes convulsions. De Samedi prochain en huit j'aurai besoin d'être purgé, & je ne tomberai plus en crise,

» Dans six mois je prendrai la fièvre chaude, que personne que vous ne pourra guérir, ou un de vos gens, mais en plus de temps. De Vendredi en huit finiront les crises pour moi, & je n'y retomberai plus le Samedi suivant ».

« Reçu & écrit cette déclaration sous la dictée dudit Dupré, étant en *crise somnambuliste*, ce 10 Août 1785, dans l'appartement qu'occupe M. *le Marquis de Puységur*, en présence de *Madame Doriocourt*, de M. *le Baron de Landsberg*, *de Berstett*, *Klinglin d'Esser*, *Abresch*, Chirurgien-Major dudit régiment, *de la Jomarière*, *de Tinchant*, Chirurgien-Major,

Démonstrateur royal à l'hôpital militaire de *Strasbourg*; *Fribault*, Chirurgien-Major du régiment de Foix. Signés, *Doriocourt*, *le Baron de Landsberg*, Directeur de la Noblesse immédiate de la basse Alsace; *le Baron de Berstett*; *Klinglin-Dessez*, Capitaine de dragons au régiment de Montmorency; *de la Jomarière*, Capitaine au Corps Royal du Génie; *François, Baron de Lansberg*; *Fribault*, *Abrecht*, Chirurgien-Major du régiment Royal de Hesse-Darmstat; *Tinchant*, *Lützelbourg* ».

S'ensuit le dépôt mentionné ci-dessus.

» Cejourd'hui dixième Août mil sept cent quatre-vingt-cinq, à six heures & un quart de relevée, pardevant le Notaire royal à *Strasbourg* soussigné, furent présens MM. *les Barons de Landsberg* & de *Berstett*, qui ont signé la déclaration ci-dessus, & des autres parts, lesquels, après avoir certifié les signatures apposées à ladite déclaration, véritables, ont requis ledit Notaire, au nom de M. *le Marquis de Puységur*, Colonel au Corps Royal d'Artillerie, Majer du régiment de Metz, en garnison à *Strasbourg*, de le prendre & garder en dépôt au nombre de ses actes, à fin de date & à telles autres que de raison; duquel dépôt les sieurs comparans ont requis acte, à eux accordé.

« Fait, lu, & passé audit *Strasbourg*, les jour, mois & an susdits, en présence des sieurs Félix *Lex*, Avocat, & Louis *Dumont*, Praticien, y demeurant, témoins requis, qui ont signé avec les sieurs comparans & ledit Notaire. Signé à la minute vers lui restée, François, *Baron de Landsberg*, *le Baron de Berstett*, *Lex*, *Dumont*, & *Lacombe*, Notaire royal, avec paraphe. Collationné, *signé*, LACOMBE.

Ensuite l'acte vérifiant l'accomplissement de la prédiction ci-dessus ».

A Strasbourg, *le* 31 *Août* 1785.

« Nous soussignés Chirurgiens-Major du régiment de Hesse-Darmstat, & autres qui avons été témoins du traitement du sieur *Dupré*, soldat au régiment, certifions que le Mercredi 17 Août, il a eu trois vomissemens de sang, & que nous lui avons entendu dire, dans son état de *somnambulisme magnétique*, que cette crise salutaire, prévue par lui, n'avoit été avancée d'un jour & demi, qu'à cause d'une révolution imprévue qu'il avoit éprouvée dans le cours de son traitement, dont le résultat avoit été un vomissement de sang prématuré dans sa chambre, en présence de tous ses camarades, & que,

depuis

depuis ledit jour 17, le ſieur *Dupré* n'a plus eu d'attaques de convulſion ; mais qu'il continue néanmoins d'être dans un état de foibleſſe & de mal-aiſe : lequel état, ſuivant ſes preſſenſations, doit durer juſqu'au 4 de Mars de l'année prochaine, à quatre heures du ſoir, époque qu'il annonce devoir être celle de la fièvre chaude qui doit terminer ſa maladie ; laquelle maladie ſe guérira en huit jours de temps, s'il eſt magnétiſé par M. *de Puyſégur*, ou en durera quinze, avec beaucoup de ſouffrance, ſi c'eſt *Clément*, ſon ſecond Médecin, qui le magnétiſe, & qu'à défaut de l'un ou de l'autre de ces deux Magnétiſeurs, aucun moyen, ſoit de la Médecine ou du *Magnétiſme*, ne pourra l'empêcher de mourir. En foi de quoi avons ſigné le préſent procès verbal, pour valoir en tant que de raiſon. *Signé* à l'original J. *Abreſch*, Chirurgien-Major dudit régiment, le premier Septembre 1785 ; *Lützelbourg*, *Gallimart*, *le Baron de Berſtett*, *Klinglin-Deſſer*.

» Cejourd'hui cinquième Septembre mil ſept cent quatre-vingt-cinq, avant midi, pardevant le Notaire royal immatriculé au Conſeil Souverain d'Alſace, réſidant à *Straſbourg*, ſouſſigné, fut préſent Meſſire Amand-Marc-Jacques, *Marquis de Puyſégur*, Colonel au Corps Royal d'Ar-

tillerie, étant à *Strasbourg*, lequel a remis & déposé audit Notaire la déclaration ci-dessus du trente-un Août dernier & premier Septembre courant, les signatures au bas de laquelle il certifie véritables; requérant ledit Notaire de la recevoir en dépôt au nombre de ses actes, pour en être délivré des expéditions à qui il appartiendra.

» Fait, lu, & passé audit *Strasbourg*, les jour, mois, & an susdits, en présence des sieurs Félix *Lex*, Avocat, & Louis *Dumont*, Praticien, y demeurans, témoins requis, qui ont signé avec les sieurs Comparans & ledit Notaire. Ainsi signé à la minute vers lui restée, *le Marquis de Puységur*, *Lex*, *Dumont*, & *Lacombe*, Notaire royal, avec paraphe, collationné, *signé*, LACOMBE ».

Troisième acte, contenant les dernières dépositions du sieur Dupré.

« Aujourd'hui 31 Août 1785, le sieur Dupré, après être revenu au traitement magnétique, pour des foiblesses qu'il éprouvoit journellement depuis huit jours, a cessé de tomber en *crise de somnambulisme*; avant son réveil il m'a annoncé que Samedi prochain 3 Septembre,

il ſe ſentiroit accablé dans l'après-midi, & qu'à quatre heures il tomberoit tout ſeul, à quelque endroit qu'il ſe trouvât, dans l'état de *ſomnambuliſme magnétique*, dont il ſortiroit tout ſeul à cinq heures préciſes; que, d'ici au 4 de Mars, cet état ſingulier ſe manifeſteroit chez lui tous les trois jours à la même heure. Il dit n'avoir plus beſoin d'être magnétiſé d'ici au 4 de Mars, parce que l'effet que l'on produiroit ſur lui ſeroit trop violent, & pourroit porter du déréglement dans ſa tête. Il ajoute, que ſi quelque main étrangère à ſes Magnétiſeurs ordinaires venoit à le toucher dans ſes momens de *ſommeil magnétique*, il en réſulteroit pour lui des maux affreux, & par ſuite un dépôt dans la tête, dont la répercuſſion, jointe à la fièvre qu'il doit avoir, le mettroit hors d'état de pouvoir guérir à l'époque du 4 Mars de l'année prochaine. En conſéquence, je vais prendre toutes les précautions poſſibles pour que le ſieur Dupré ſoit ſurveillé de près dans tous ſes momens de *ſommeil magnétique*, juſqu'à l'époque où il viendra me trouver à Paris. Si aucune contrariété ne vient troubler la ſuite d'une cure auſſi intéreſſante, je la regarde d'avance comme aſſurée. A *Straſbourg*, ce 31 Août 1785. *Signé*, le Marquis de Puységur.

« Aujourd'hui 5 Septembre, que le préſent dépôt a été porté chez le Notaire, je certifie que le *ſommeil magnétique* de Dupré a eu lieu Samedi dernier, comme il l'avoit annoncé. Signé, *le Marquis de Puyſégur*, & ont ſigné avec moi, comme en ayant été témoins, *le Comte de Lützelbourg*, *Landſberg*, *le Baron de Berſtett*, *Schwendt*, *Flachon de la Jomarière*.

» Cejourd'hui cinq Septembre mil ſept cent quatre-vingt-cinq, avant midi, pardevant le Notaire royal à *Straſbourg* ſouſſigné, eſt comparu Meſſire Amand-Marc-Jacques, *Marquis de Puyſégur*, Colonel au Corps royal de l'Artillerie, étant à *Straſbourg*, lequel a remis & dépoſé audit Notaire la déclaration ci-deſſus des trente-un Août & cinq du courant, dont il a certifié les ſignatures véritables, requérant ledit Notaire de la prendre & recevoir en dépôt au nombre de ſes actes, pour en délivrer des expéditions à qui il appartiendra, dont acte.

Fait, lu, & paſſé audit *Straſbourg*, les jour, mois, & an ſuſdits, en préſence des ſieurs Félix *Lex*, Avocat, & Louis *Dumont*, Praticien, y demeurans, témoins requis, qui ont ſigné avec le ſieur Comparant, & ledit Notaire ſigné à la minute vers lui reſtée, *le Marquis de Puyſégur*,

Lex, *Dumont*, & *Lacombe*, Notaire royal, avec paraphe. Collationné, *ſigné*, LACOMBE ».

Dupré eſt parti de *Straſbourg* en même temps que moi pour ſe rendre à *Buſancy*. Il y eſt reſté juſqu'au 8 de Décembre, pendant lequel temps il eſt tombé régulièrement tous les trois jours dans ſa criſe de *ſommeil magnétique*. Comme il étoit alors devenu inſenſible à l'approche de toute autre perſonne que moi, ſans cependant répondre à qui que ce ſoit, je lui ai permis, en quittant *Buſancy*, d'aller dans ſon pays en Normandie paſſer le temps qui reſte juſqu'à la fin du mois de Février, époque où il doit me venir retrouver à Paris. Comme cet homme ſait le danger qu'il courroit en manquant au rendez-vous, je ne doute pas qu'il n'y ſoit exact. Je compte alors engager un Notaire & un Médecin à ſe trouver chez moi le 4 Mars à quatre heures du ſoir, afin de conſtater avec eux l'accompliſſement de ſa preſſenſation.



CONCLUSION.

J'AI préſenté, je crois, dans le cours de ces Mémoires & dans les précédens, plus de faits qu'il n'en faut pour perſuader ceux qui les liront, de l'exiſtence du *Magnétiſme animal*, & de ſon utilité dans le traitement de la plupart des maladies.

Quiconque voudra parcourir avec attention les différens détails des cures qui y ſont décrites, ne pourra, je crois, s'empêcher de reconnoître la vérité des faits qui y ſont rapportés ; & en y ajoutant la foi qu'ils méritent, ſera forcé de convenir que ce nouveau moyen de guérir eſt infiniment plus ſimple & plus à la portée de tous les hommes, que tous ceux qu'on a connus juſqu'à ce jour.

J'ai tâché de plus de perſuader à tous les hommes qu'ils ont en eux la faculté de magnétiſer, & que l'efficacité des traitemens magnétiques eſt en raiſon de la *perſévérance*, de la *ſenſibilité*, & de *la bonne volonté des Magnétiſeurs*.

Tout homme en croiſſant acquiert la faculté de guérir ſon ſemblable, comme il acquiert la

faculté de le reproduire. Ces deux facultés sont les résultats de la commisération & de l'amour, deux sentimens aussi impérieux l'un que l'autre, & certainement communs à tous les hommes.

Rien ne prouve mieux combien nous nous sommes écartés des lois de la Nature, que cet abandon total d'une de nos plus importantes facultés (19).

Il a certainement existé autrefois des sociétés parmi lesquelles le *Magnétisme animal*, cette médecine si facile & si naturelle, a été exercé: mais dans la simplicité des mœurs anciennes, il devoit suffire aux hommes de se laisser aller à l'impulsion de leurs ames compatissantes, pour opérer des soulagemens prompts & assurés. L'art de guérir, loin d'être une *science*, étoit, pour ainsi dire, un besoin: aussi n'a-t-il pas dû exister plus de règles pour cette opération, que pour toutes les autres actions physiques & de première nécessité que nous opérons sans calcul.

Si l'on suppose en effet qu'il a existé une société d'hommes justes & bons, satisfaits, dans toute la plénitude de leur être, des dons immenses que leur prodiguoit la Nature, uniquement occupés à jouir de leur bonheur, sans autres soins que celui d'en rendre graces au Créateur; doués en outre d'une santé inalté-

rable, dont aucunes paſſions déſordonnées ne venoient troubler la pureté; n'en conclura-t-on point qu'il ne devoit point alors s'occaſionner de chocs deſtructifs entre eux. Les impulſions naturelles exiſtant dans toute leur force, on devoit y obéir aveuglément, & après l'*amour* & l'*amitié*, c'étoit certainement la *charité* active, fille de la ſenſibilité, qui devoit le plus remuer & affecter les ames. Or l'effet, pour ainſi dire, machinal de ce dernier ſentiment étoit préciſément ce que nous appelons aujourd'hui *Magnétiſme animal*, & ſuffiſoit par conſéquent pour remédier à toutes les maladies accidentelles, inſéparables de l'eſpèce humaine.

Malgré l'éloignement où nous ſommes actuellement de ce premier état, ſi naturel & ſi heureux; malgré tous les efforts que nous faiſons continuellement pour reſtreindre & anéantir même quelquefois en nous ces premières impulſions, ſource du maintien de la vie & des ſociétés, nous ſommes toujours forcés d'en reconnoître la loi impérieuſe. Sans *amour*, point de reproduction; ſans *amitié*, point de conſolation dans nos chagrins, & de même ſans *ſenſibilité*, point de guériſon aſſurée dans nos maladies. Ces trois attributs de l'homme ſont les ſeules ſources de ſon exiſtence, & chaque effet

bienfaiſant en eſt la ſuite naturelle. Amour, amitié, ſenſibilité, quel eſt l'homme aſſez malheureux pour méconnoître vos douces inſpirations ! Eh ! le bonheur ſur la terre eſt-il donc autre choſe que les jouiſſances que nous procure ces trois ſentimens ?

Les hommes, par leur nature phyſique, devoient donc, en ſuivant machinalement leurs impulſions naturelles, être parfaitement heureux. De même que tout le reſte des animaux, la loi de l'équilibre univerſel devoit laiſſer ſubſiſter entre eux une égalité parfaite. La matière, ſoumiſe à des règles, ne pouvoit point ſe voir déranger par la matière elle-même. Si donc l'homme ſeul a pu les contrarier ces règles, bien plus les abandonner, au riſque de voir dépérir & s'anéantir même ſon exiſtence, il faut bien ſuppoſer en lui une impulſion capable de vaincre l'aſcendant impérieux de ſes affections phyſiques. Quel motif phyſique peut mener à la deſtruction de ſon être phyſique ? Ne nous aveuglons pas; la ſource des paſſions déſordonnées, tendant à combattre les impulſions de l'amour & de la ſenſibilité, n'a pu être phyſique; & depuis l'abandon que nous avons fait de notre faculté de ſoulager nos ſemblables, juſqu'au pouvoir que nous avons de nous dé-

truire nous-même *à notre volonté*, il est aisé d'appercevoir une chaîne immense de passions chez les hommes, qui, en prouvant en eux la possession d'une nature bien supérieure à celle des autres êtres, démontre évidemment l'emploi désavantageux qu'ils ont fait d'une liberté qui ne leur avoit été donnée que pour pouvoir s'en servir à ennoblir leurs affections terrestres.

D'après ce que je viens d'exposer, on doit sentir que le pouvoir de guérir par le *Magnétisme animal*, est, de même que la végétation, la digestion, la reproduction, &c., un des mystères de la Nature que nous ne devons que reconnoître & admirer, sans espérer pouvoir jamais le bien comprendre ni l'expliquer : car, de même qu'en parlant d'une plante, nous disons que les sucs de la terre servent à développer son germe, & que, d'encore en encore, ces mêmes sucs la font croître & se fortifier; nous pouvons dire de même, qu'en touchant avec constance & attention un malade que nous voulons soulager, nous lui communiquons une espèce d'esprit recteur, ou de fluide pénétrant, analogue à son germe ou principe vital, qui sert à le renforcer. Ces deux explications assurément, quoique satisfaisantes en

apparence, ne nous donnent cependant point à comprendre l'opération de la Nature, dont le travail nous échappe ſans ceſſe, pour ne nous laiſſer appercevoir que des réſultats.

Après avoir donc reconnu mon incapacité abſolue à expliquer les travaux paiſibles de la Nature dans l'opération du *Magnétiſme animal*, j'ai donc dû me borner à être ſimple obſervateur des phénomènes que j'ai produits. Lorſque, pour la première fois, j'ai magnétiſé un malade, je l'ai vu devenir entre mes mains dans un état qui m'étoit inconnu juſqu'alors. Mon étonnement & ma ſurpriſe étoient extrêmes; je m'égarois dans mes réflexions, ou, pour mieux dire, la foule d'idées qui m'obſédoient, m'empêchoient de m'arrêter à une ſeule; tantôt croyant me tromper moi-même, & tantôt imaginant que mon malade étoit devenu fou. Mais enfin je continuai à magnétiſer le même homme pluſieurs jours de ſuite, & chaque fois j'obtins le même effet : non content de cet eſſai, j'eſſayai ma puiſſance ſur quantité d'autres individus, & en moins de quinze jours j'en trouvai plus d'une vingtaine qui, comme s'ils s'étoient donné le mot, devinrent dans le même état extraordinaire de mon premier malade. Dans l'embarras d'un terme applicable à cet état inconnu pour moi, je l'appelai dans

le temps *ſomnambuliſme magnétique*, & alors je me crus fondé à pouvoir aſſurer, à qui vouloit l'entendre, qu'il étoit poſſible de rendre les malades *ſomnambules magnétiques.* Mais comme je ne pus pas expliquer comment l'on devenoit *ſomnambule*, on n'ajouta aucune foi à ce que j'annonçois, & l'on ſe moqua de ma crédulité. Je montrai quatre ou cinq *ſomnambules magnétiques* à Paris ; cela ne perſuada pas davantage. « Oh ! me ſuis-je dit alors, ceſſons toute eſpèce de tentatives ; je ne puis avoir la prétention de forcer la croyance publique. Ainſi, quoique ce que j'annonce ſoit une vérité des plus inconteſtables, je ne m'en ferai certainement pas le martyr ». Je me ſuis donc borné à faire part à quelques perſonnes déjà diſpoſées en faveur du *Magnétiſme*, des diverſes expériences que j'avois faites : mes premiers Mémoires furent reçus avec indulgence & intérêt par les perſonnes à qui je les fis paſſer ; & enfin, ſoit que naturellement on ſoit plus confiant dans les provinces qu'on ne l'eſt à Paris, ſoit que l'on ne s'y croye pas auſſi ſavant, il eſt de fait qu'on y a eu la ſimplicité de me croire : bien plus, on a eſſayé ſon pouvoir, d'après ſes propres lumières & les foibles indications que mon plus d'expérience m'avoit fait donner. Qu'en eſt-il arrivé ? C'eſt qu'au-

jourd'hui il n'y a plus guère que Paris dans le Royaume où il n'y ait pas une grande quantité de malades *ſomnambules magnétiques*; partout on obtient les phénomènes & les cures les plus ſatisfaiſantes; à Paris ſeul, dans l'apathie la plus grande ſur cet objet, on vous dit froidement que le *Magnétiſme animal* eſt tombé, qu'on n'en parle plus. Quoi qu'il en ſoit de l'oppoſition de la Capitale à recevoir une vérité inconteſtable d'une ſi grande utilité aux hommes, il n'en eſt pas moins certain, en dépit même de toutes les Académies de France, que le *Magnétiſme animal* produit des effets marqués ſur tous les individus malades, & qu'un de ſes principaux effets connus juſqu'à préſent, eſt celui que nous déſignons fort improprement ſous le nom de *ſomnambuliſme magnétique*.

Lorſqu'un effet quelconque eſt reconnu, il ne s'agit plus que d'examiner s'il eſt avantageux ou non de le produire, & certainement il n'y a que l'expérience qui puiſſe mener à la déciſion d'une pareille queſtion. Or depuis deux ans paſſés, toutes celles que j'ai acquiſes m'ont convaincu de la bonté & de l'excellence du *ſomnambuliſme magnétique*: je crois pouvoir affirmer que tout être malade, ſuſceptible d'entrer dans cet état heureux, & en qui il n'exiſte

pas de destruction partielle, est sûr dès-lors, *s'il est guidé avec soin*, de recouvrer sa santé première, & que la preuve de son rétablissement complet sera toujours manifestée par son insensibilité aux effets du *Magnétisme*.

Au reste, qu'on ne me demande pas l'explication de tous les phénomènes que présente le *somnambulisme magnétique* ; ils doivent varier à l'infini, comme tous les êtres susceptibles de le ressentir : la pressensation, la vision, le calcul précis du temps, la connoissance des maladies des autres comme de la sienne propre, le discernement des remèdes & de leur utilité, & tant d'autres facultés que l'homme acquiert dans l'*état magnétique*, ne sont, comme je l'ai déjà dit, que les résultats de diverses sensations particulières aux somnambules, & qui ne peuvent par conséquent être appréciées par des êtres qui ne les ont point éprouvées. Mais je dis plus ; quand même je les aurois éprouvées ces sensations, il me seroit tout aussi impossible d'en faire prendre aux autres une juste idée, qu'il me le seroit de donner à un aveugle de naissance l'idée de la sensation des couleurs.

Quelques *somnambules magnétiques* dirigés avec soin, ont, par exemple, la sensation de la durée du temps. Ils annoncent, avec cer-

titude, le terme où cessera tel ou tel effet qu'ils éprouvent ; & lorsque ce terme arrive, ils en avertissent à la minute. Je puis bien hasarder une explication sur ce phénomène, mais qui probablement ne le fera pas comprendre davantage.

Si un *être magnétique* juge aussi pertinemment du temps que doit durer sa maladie, n'est-il pas raisonnable de penser que ce n'est que d'après la connoissance du bien-être qu'il a déjà éprouvé dans ses crises précédentes, joint à la somme de soins qu'il reçoit chaque jour? Dès-lors ne voilà-t-il pas pour lui une progression géométrique décroissante, dont le premier terme & la différence lui sont connus? Mais comme un *être magnétique* ne calcule pas, il faut donc que ce qui pour nous ne seroit que le résultat d'une opération pénible de Mathématique, soit pour eux tout simplement une sensation finie; & si l'on continue avec assiduité ses soins à un malade, si l'on ne porte pas son attention à des objets étrangers à sa santé, si enfin il ne lui arrive aucun accident imprévu ; on doit sentir que ses pronostics sur le terme de sa guérison ne peuvent manquer de se réaliser.

La mine riche en découvertes du *somnambulisme magnétique*, est ouverte aujourd'hui à

quiconque voudra y puiser; déjà de tout côté j'entends raconter des phénomènes nouveaux pour moi. A *Bordeaux* & à *Toulouse*, m'a-t-on dit, il y a deux êtres qui, après avoir été guéris par le passage du *somnambulisme magnétique*, ont conservé en santé la propriété singulière de reconnoître ou sentir les maladies des autres.

Je connois un jeune homme de quatorze ans, qui, après avoir indiqué, dans l'*état magnétique*, une manière quelconque de se toucher lui-même, a eu la faculté, pendant le temps fixé par lui comme terme de sa guérison, de se faire tomber en *crise* tout seul, & de s'en faire sortir de même.

Il y a trois mois que je reçus de M. *le Clerc*, Fermier Général des Domaines de la Lorraine, une lettre dans laquelle il me mandoit ce qui suit :

« J'ai fait tomber en *crise*, il y a quelques » jours, une fille qui souffroit depuis long- » temps. Je lui ai fait toucher un de mes » domestiques, à qui il restoit, à la suite d'une » fièvre, des maux de tête considérables. Ma » somnambule a dit qu'on pouvoit le guérir » avec des fumigations de plantes qu'on trou- » voit dans les bois, mais qu'elle seule pou-

» voit

» voit connoître ; que, pour qu'elle s'en ſou-
» vînt après ſa ſortie de *criſe*, il falloit, pen-
» dant qu'elle y étoit encore, que je lui tou-
» chaſſe ſur la tête à un endroit qu'elle m'in-
» diqua : je l'ai fait. Le lendemain cette fille a
» été au bois ; nous l'y avons ſuivi. Elle y a
» cherché fort long-temps, & elle en a rap-
» porté les plantes. On a fait les fumigations
» à mon homme, & les maux de tête ont diſ-
» paru. Comment trouvez-vous cette combi-
» naiſon de ſe faire toucher ſur la tête, pour
» ſe reſſouvenir, hors de *criſe*, des remèdes or-
» donnés pendant qu'on y étoit » ?

La ſérie des phénomènes véritablement merveilleux que l'état de *ſomnambuliſme magnétique* doit produire, ne peut pas, je crois, ſe calculer. Les propriétés de nos ſenſations ſont à peine reconnues ; & qui peut borner le terme où elles s'arrêtent ? Les merveilles de l'Antiquité, les erreurs de la magie, l'art menteur de la ſorcellerie & de la divination, le pouvoir de donner des viſions aux enfans comme aux hommes raiſonnables, dont l'eſprit eſt exalté ou prévenu ; toutes ces choſes, dis-je, ont une baſe de vérité à laquelle il eſt impoſſible aujourd'hui de ne pas croire. De tout temps il a exiſté des hommes que le haſard des cir-

conſtances ou l'organiſation fortement prononcée a portés preſque machinalement à l'étude de leurs ſenſations : de là ils n'ont eu qu'un pas juſqu'à la reconnoiſſance de leur pouvoir. Si l'on joint à cela beaucoup d'ignorance, avec un eſprit actif & facile à s'enflammer, on aura des idées juſtes & repoſées de tous ces prétendus inſpirés, ſouvent de très-bonne foi, & qui, de tout temps, ont appuyé de prodiges apparens leurs annonces menſongères. Je ſais bien qu'aujourd'hui encore, ſi quelqu'un me propoſoit, avec l'air du plus grand myſtère, de me faire voir *Henri IV*, je m'y refuſerois avec effroi, bien certain que ſi je m'expoſois à pareille aventure, je riſquerois d'être mis, par une puiſſance phyſique plus forte que la mienne, dans un état de déſordre pendant lequel je pourrois certainement me figurer en ſonge les objets qui auroient frappé mon imagination précédemment, & que, conſervant, dans l'état naturel, l'idée ſeule de ma viſion, ſans celle de l'état par lequel j'aurois paſſé, je courrois riſque de croire fermement à la plus grande abſurdité qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Que l'on conſulte toutes les perſonnes raiſonnables qu'une curioſité inconſidérée a portées à ſe confier à ces prétendus prophètes,

& qu'elles disent si, en sortant des lieux ténébreux où on leur a fait voir des prodiges, elles ne se sont pas trouvées fatiguées, harrassées à l'excès, & quelquefois même dans un désordre très-grand, effet très-simple de l'état convulsif & forcé où il a fallu qu'ils entrent pour que les nerfs exaltés de leur cerveau pussent retracer à leurs ames l'objet de leurs désirs? Il n'en est pas de même à l'égard d'un enfant : la foiblesse de ses organes doit le rendre plus mobile à la volonté d'un homme exercé dans ce genre : aussi est-ce sans effort apparent qu'il doit entrer dans un état soi-disant de divination, qui n'est autre que celui d'une dépendance absolue de tous les caprices de l'être qui le maîtrise.

Au reste, il est fort à présumer, comme je l'ai déjà dit, que, dans toutes les illusions de ce genre, prophètes & inspirés sont souvent de bonne foi, & qu'un petit cours de phisiologie & de physique expérimentale qu'on les forceroit de suivre avec attention, les corrigeroient bien plus efficacement qu'une persécution, qu'ils regardent comme manque de lumières spirituelles de la part de ceux qui ne croyent pas à leurs rêveries.

Je ne pousserai pas plus loin les apperçus

que je pourrois faire touchant les lumières infinies que l'étude & la pratique du *Magnétiſme animal* peut nous procurer. Mon but unique a été de faire enviſager ce moyen comme curatif dans la plupart de nos maux, & je crois y avoir réuſſi. Puiſſe ce réſultat de mes obſervations entretenir & échauffer la confiance de ceux qui déjà s'occupent avec ſuccès du *Magnétiſme animal*, & ſuſpendre les préventions mal fondées des détracteurs de cette découverte !

Peut-être qu'un jour les Sciences, parmi nous, ſe perfectionneront; peut-être que nos Savans arriveront au point d'admettre des phénomènes & des vérités qu'ils ne peuvent expliquer. Alors il y a lieu d'eſpérer que l'art de guérir ne ſera plus une ſcience : juſques-là tous nos efforts ſeroient vains pour le perſuader. Cette époque, quelque éloignée qu'elle ſoit, arrivera, nous n'en pouvons douter; le temps ſeul l'amenera. En attendant, jouiſſons tranquillement de nos connoiſſances anticipées, & qu'au moins chaque Magnétiſeur devienne à l'avenir le ſeul & unique Médecin de tous les êtres qui l'intéreſſent & qui ſe confieront à lui.

NOTES.

(1) DEVINER la penſée de quelqu'un eſt fort différent d'agir d'après cette même penſée. Dans ce ſecond cas, *Madeleine* n'étoit pas plus extraordinaire que tous les autres *ſomnambules magnétiques*, dont le nombre aujourd'hui s'eſt ſi fort multiplié. Quoi qu'il en ſoit, ce phénomène, dans ſa ſimplicité, n'en eſt pas moins difficile à expliquer.

Il a paru ſur cette matière deux Ouvrages intéreſſans & curieux, qui tendent à ſoulever le voile derrière lequel la Nature s'étoit cachée. Le premier de ces Ouvrages eſt l'*Eſſai ſur les Probabilités du Somnambuliſme Magnétique*, par M. *Fournel*, Avocat au Parlement. Le but de l'Auteur eſt de familiariſer les eſprits avec les phénomènes du *ſomnambuliſme magnétique*, en établiſſant leur analogie avec d'autres phénomènes très-connus & avoués par les Médecins & les Phyſiciens. L'autre Ouvrage eſt l'*Eſſai ſur la Théorie du Somnambuliſme Magnétique*, par M. *T. D. M.*; c'eſt une ſuite naturelle du premier. L'Auteur y donne d'excellens apperçus ſur l'objet qu'il traite. Par la modeſtie de ſon ſtyle, il engage plus à penſer & à réfléchir avec lui, qu'il ne montre de prétention à ſoumettre les opinions. Il eſt à déſirer que d'autres bons Obſervateurs nous faſſent ainſi part de leurs ſuccès & de leurs réflexions.

(2) Je ne prétends pas donner dans cet exemple une preuve de la ſpiritualité de l'ame, puiſque je ne conſidère

la pensée qu'un objet extérieur détermine en nous, que comme un effet très-matériel d'une impression produite sur les sens. Quant à la liberté de vouloir ou d'agir d'après cette même pensée, c'est une autre opération que je n'expliquerois pas peut-être aussi physiquement . . . . . . Mais mon objet, dans ce moment-ci, n'est pas de traiter cette question ; mon but est simplement de faire considérer la pensée comme un commencement d'action, comme un mouvement à sa source, lequel est capable de porter une impulsion déterminante sur un *somnambule*, en raison de son plus ou moins de mobilité magnétique.

(3) Pag. 28, lign. 23. Comme ce Livre-ci peut être lu par des personnes qui, n'ayant aucune idée du *Magnétisme animal*, auroient néanmoins la bonne foi de chercher à s'éclairer sur son importance, je crois devoir étendre mon idée sur l'utilité accidentelle de l'aimant dans le traitement des maladies.

J'ai dit qu'après le verre, je regardois l'aimant comme un des meilleurs conducteurs du *Magnétisme animal*. Dès-lors on doit sentir qu'une baguette aimantée, dans la main d'un homme qui croit soulager un malade par ce moyen, devient tout naturellement conducteur du fluide ou électricité animale, & qu'alors ce malade, sans qu'il s'en doute, peut se trouver magnétisé aussi efficacement que par le Magnétiseur le plus éclairé. *Confiance* dans le moyen qu'on employe, *espérance* de porter soulagement, *attention soutenue* & *attouchement immédiat*, tout enfin se trouve réuni pour opérer l'effet le plus prompt & le plus avantageux. Je ne serois même pas étonné qu'avec beaucoup de constance & d'intérêt pour un malade, on parvînt, sans autre moyen, à le guérir de la maladie la plus chronique ; mais, je le répète encore, ce ne sera

jamais à la vertu particulière de l'aimant qu'on devra attribuer ces succès, mais bien à la main qui, en l'employant *avec la foi la plus aveugle, lui aura communiqué sa vertu sanative.*

(4) On pourroit dire que l'*électricité aérienne* est, à l'*électricité animale*, ce que l'esprit-de-vin est à l'*éther*. Cette dernière substance est, comme l'on sait, la plus pénétrante de toutes les liqueurs que nous connoissons. Si d'une certaine hauteur on laisse tomber en même temps sur sa main une goutte d'éther & une goutte d'esprit-de-vin, la première ne fera éprouver aucune sensation, tandis que la deuxième, venant frapper la main, y restera sensiblement attachée. C'est cette propriété particulière de l'éther de se diviser à l'infini, qui le rend si favorable lorsqu'il est pris intérieurement & avec ménagement. Si la promptitude de ses effets est extrême, c'est que l'éther, étant, pour ainsi dire, un des derniers résultats de la Nature, est une des substances la plus approchée de l'état du *fluide universel*.

On sent que, si au lieu d'éther on faisoit prendre dans la même circonstance à un malade de l'eau-de-vie ou de l'esprit-de-vin, on occasionneroit en lui un désordre véritable, & qu'avant que la partie éthérée de ces liqueurs eût pu produire un effet avantageux, leur poids & leurs vapeurs grossières auroient troublé toute l'organisation & le cerveau du malade.

Il en est de même de l'*électricité aérienne*. Son action agit bien certainement sur notre systême nerveux; mais, de même que dans l'exemple ci-dessus de l'esprit-de-vin, ce n'est que d'une manière extrêmement grossière : les *molécules électriques*, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne peuvent jamais s'unir ni s'assimiler aux nôtres; elles ne

produisent qu'un choc ou un ébranlement plus ou moins considérable, dont l'effet est aussi passager que le son: moins la vibration donnée à nos nerfs aura été forte, & moins le mal que nous en éprouvons sera grand. Mais si l'on répétoit long-temps de suite ces mêmes vibrations, on peut aisément conclure les accidens qui pourroient & devroient en résulter dans tout le systême nerveux.

L'*électricité animale* au contraire, infiniment plus pénétrante que l'*électricité aérienne*, par son analogie avec notre systême, se marie avec nos humeurs, & les vivifie tout le temps que son action dure: loin de s'échapper & de ne laisser après elle qu'une vibration plus ou moins mal-faisante dans nos nerfs, elle s'empare tellement de nos facultés, que nous sommes susceptibles de devenir à son égard ce que les bouteilles de Leyde sont à l'égard de l'*électricité aérienne*. Et enfin, lorsque nous cessons de ressentir des effets marqués de cette influence bienfaisante, c'est la preuve de l'équilibre le plus parfait dans lequel nous puissions être avec la Nature.

(5) Je ne suis pas de l'avis de plusieurs personnes pratiquant le *Magnétisme*, qui croient qu'il est différens moyens de se charger soi-même d'électricité pour agir plus fortement sur un malade: je ne connois du moins aucun moyen pour cela, & je n'ai jamais cru devoir en chercher.

Un Magnétiseur n'appauvrit point son *principe vital* lorsqu'il magnétise; il peut fatiguer ses ressorts en magnétisant trop long-temps ou dans des positions gênantes, comme il se fatigueroit en faisant tout autre exercice quelconque; mais on auroit tort d'imaginer que c'est aux dépens de son électricité propre qu'il en communique à un malade. On pourroit comparer l'opération magnétique

à celle d'une bougie dont la flamme peut en allumer vingt autres, ſans rien perdre de ſon incandeſcence. Un corps enflammé ne fait autre choſe que porter ſon action ſur un autre corps dans lequel *le phlogiſtique* ou *principe vital* eſt encore renfermé. Plus ce phlogiſtique eſt prêt à s'échapper comme dans une bougie, & en général dans tous les corps peu denſes, & dont la cohéſion n'eſt pas très-forte, & plus la flamme s'y manifeſte promptement; de même, lorſqu'on magnétiſe, l'action que l'on porte ſur le principe vital d'un malade, le fait d'autant plutôt réagir, qu'il eſt prêt à ſe développer de lui-même; mais c'eſt toujours ſans que celui du Magnétiſeur perde rien de ſa force & de ſon activité.

(6) Les Anciens avoient l'idée de deux eſſences dans l'homme, l'une ſpirituelle, & l'autre matérielle.

L'ancienne théologie des *Hébreux* parloit de l'homme ſelon ces trois rapports; *mens*, *anima*, & *corpus*, l'eſprit, l'ame, & le corps. Les *Egyptiens* croyoient de même l'homme partagé en trois parties diſtinctes, en *entendement*, en *ame*, & en *corps terreſtre & mortel*. Ils regardoient l'entendement comme la *partie ſpirituelle de l'ame*, l'ame, comme le *corps ſubtil & délié* dont l'entendement étoit revêtu, & le corps terreſtre, comme *animé par l'ame*, c'eſt-à-dire, par le *corps ſubtil*.

Pythagore, qui avoit puiſé beaucoup de lumières chez les Egyptiens, enſeignoit que l'ame intelligente étoit revêtue d'un corps ſubtil qu'il appeloit *char de l'ame*, lequel faiſoit la communication des deux natures. Il prétendoit que cet intermédiaire étoit lumineux, & que, mu par l'ame intelligente, ſon action pouvoit s'étendre ſur toute la Nature. Ce *char de l'ame*, cet intermédiaire lumineux de *Pythagore* reſſemble beaucoup, ce me ſemble, à ce que

nous désignons aujourd'hui sous le nom de *Magnétisme* ou *électricité animale*, & je doute que le Philosophe grec eût pu s'expliquer plus clairement, s'il eût connu les phénomènes nouveaux que cette découverte nous présente.

Pythagore ne voyoit que l'homme seul doué d'une ame intelligente & immatérielle, & jugeoit que l'ame sensible ou principe des sensations & de l'instinct chez les animaux, devoit être de même nature que l'ame animale, ou le char subtil de l'ame de l'homme. Ces idées, aussi simples que sublimes, étoient assurément bien contradictoires aux systêmes de la métempsycose : aussi est-il très-faux que *Pythagore* ait jamais enseigné cette doctrine de la manière dont les Poëtes l'ont présentée, & l'on ne trouve aucun vestige de cette idée absurde dans les *Symboles* qui nous restent de lui, ni dans les préceptes que ses disciples ont recueillis, & nous ont laissés comme des précis de sa doctrine.

Je ne sais si nos Philosophes d'aujourd'hui ne gagneroient pas beaucoup à retourner à l'école de *Pythagore*, & si nos Savans ne trouveroient pas dans ce *char lumineux*, dans cet *intermédiaire subtil*, le moyen de réunir leurs différens systêmes sur la nature des êtres.

(7) Le rapport continuel qui existe entre l'arbre de *Busancy* & moi m'est démontré par le fait. L'été dernier, tandis que j'étois à *Strasbourg*, plusieurs malades que j'avois mis précédemment en *crise magnétique*, continuoient de tomber dans cet état singulier, toutes les fois qu'ils alloient sous son ombrage. Je ne puis me rendre raison de ce phénomène, qu'en assimilant l'état d'un arbre magnétisé à celui d'une barre aimantée, qui, tant qu'elle n'éprouve pas d'altération, conserve sa propriété magnétique, & la manifeste chaque fois qu'on lui

oppose un corps en analogie avec elle : de même lorsqu'un arbre est une fois (si l'on peut s'exptimer ainsi) aimanté animalement, il faut apparemment qu'il conserve de même ses propriétés magnétiques, & qu'il soit susceptible de les manifester à l'approche des êtres déjà magnétisés, en raison des analogies.

Du reste, je ne comprends pas plus ce phénomène dans l'arbre, que je ne le comprends dans l'aimant; mais je puis certifier qu'il est aussi manifeste dans l'un que dans l'autre.

Quant au temps que doit durer la propriété magnétique d'un arbre, je n'y vois d'autre terme que la mort ou l'oubli total du Magnétiseur; encore devroit-il toujours, à ce que je pense, manifester son influence sur les différens êtres qui, continuant à être malades, en auroient une fois ressenti les effets.

(8) Pour calmer un effet trop violent que le *Magnétisme* a produit, c'est encore dans la volonté seule qu'il faut en chercher la puissance. Lorsque je magnétise un malade, je ne sais jamais d'avance l'effet que je vais lui produire; mais ce dont je suis bien sûr, c'est que mon *action magnétique* doit lui être utile & salutaire. N'ayant aucune raison de préférer un effet plutôt qu'un autre, la sensation de plaisir ou de peine que j'éprouve, est la seule règle de ma conduite. Si je vois, par exemple, que mon action magnétique occasionne des commencemens de spasme, de délire, de convulsion, &c., à coup sûr ces effets me déplaisent & m'affligent, par la raison que mon but étant d'ôter ou de calmer les maux d'un malade, je ne puis me plaire à lui en voir souffrir de nouveaux : alors tout machinalement la volonté que j'ai de faire cesser l'effet violent que j'ai produit

radoucit mon attouchement & diminue mon action.

Je ne ferois pas étonné, lorfque, par la fuite, nous ferons tous d'accord, que la douceur plus ou moins grande des effets magnétiques ne devienne pour les hommes un thermomètre de fenfibilité.

Ce n'eft pas, comme je l'ai déjà dit, qu'une maladie puiffe fe guérir fans fouffrances; je penfe au contraire qu'elles font néceffaires : mais je crois en même temps que c'eft toujours à la Nature feule qu'il appartient de les déterminer. Au commencement d'un traitement, j'appaife toujours les effets qui me bleffent & qui me paroiffent défordonnés. Depuis que j'ai commencé à magnétifer, je puis affirmer n'avoir jamais laiffé prendre de convulfions à aucuns malades, à moins qu'étant devenus *fomnambules magnétiques*, ils ne m'ayent affuré qu'à telle époque elles leur devenoient néceffaires. Je n'en agis pas de même à l'égard des douleurs fimples fans convulfions que je fais reffentir en magnétifant; cet effet, fur les êtres fur-tout qui ne deviennent point fomnambules, eft ordinairement falutaire, & l'on ne peut trop chercher à l'obtenir. C'eft dans ce cas qu'il eft toujours avantageux d'augmenter les fouffrances d'un malade, jufqu'à un certain degré, par *un attouchement foutenu & fortement déterminé*, pourvu qu'avant de l'abandonner on ait toujours la *volonté de calmer*, le plus poffible, l'effet qu'on a produit.

(9) Lorfque les *fomnambules magnétiques* ont les fenfations bien diftinctes, leurs annonces & pronoftics fur tout ce qui concerne leur fanté, font toujours de la plus grande vérité. En fuivant avec une exactitude fcrupuleufe toutes leurs indications, il ne doit jamais y avoir de variations dans l'accompliffement de ce que j'appelle leur

pressensation. Mais comme il est bien difficile que, dans le cours d'un traitement, il n'y ait pas quelque oubli de la part du Magnétiseur, ou quelque indiscrétion de la part du Magnétisé, il est bien rare d'en voir se terminer, sans que quelque cause seconde ne vienne déranger plus ou moins le premier ordre établi. Au reste, en y remédiant sur le champ, il n'est pas difficile de réparer ce mal passager, & l'on y réussit toujours.

(10) Vers le même temps, *Ribault* fit une autre cure non moins prompte & moins intéressante que celle du petit *Amé*. La nommé *Adélaïde*, Femme de chambre de Madame *de S.*, étoit arrivée à *Busancy* le 29 Avril avec sa maîtresse. Cette femme, depuis quatre mois qu'elle étoit accouchée, se sentoit tourmentée par une humeur de lait qui lui causoit des douleurs dans presque toutes les parties du corps, & principalement dans les seins. *Ribault* lui proposa le 30 de la magnétiser; à quoi elle consentit plutôt par plaisanterie qu'autrement : mais au bout de sept à huit minutes, cette femme tomba, entre les mains de son Magnétiseur, dans le *somnambulisme* le plus clair-voyant. Dès cette première séance, elle régla la suite de son traitement; *savoir*; le premier Mai, il falloit qu'elle fût en crise à midi & y restât pendant deux heures; le deux Mai, depuis deux heures jusqu'à trois, & le 3 Mai, depuis quatre heures jusqu'à cinq. Il falloit avoir soin qu'elle ne mangeât qu'après être sortie de sa crise; & le 4 Mai, on ne devoit plus lui produire aucun effet. A chaque séance, *Adélaïde* indiquoit, d'une manière extrêmement curieuse & intéressante, le travail qui se passoit en elle, & le chemin que le lait parcouroit pour descendre de la tête & des seins. « Je n'aurai pas (ajoutoit-elle alors) d'évacuation dans ce moment-ci;

mais dans ſeize jours, à certaine époque, il me faudra prendre quatre gros de ſel de *duobus* dans un bouillon, & tout mon lait partira ». Tout s'eſt paſſé en effet abſolument comme elle l'avoit indiqué ; & depuis ce temps elle eſt très-bien portante.

(11) Le jeune *Amé*, par la diſtinction qu'il m'a faite de certains doigts dans la main, eſt le ſeul, de tous les *ſomnambules magnétiques* que j'ai obſervés, qui m'ait rappelé la théorie des pôles dans l'homme, dont M. *Meſmer* parle dans ſes *Aphoriſmes*. Juſques-là je n'avois jamais eu l'occaſion d'en obſerver ni d'en reconnoître ; & j'avoue que, malgré le ſoupçon que j'ai de leur exiſtence, je n'y fais jamais attention lorſque je magnétiſe. De quelle utilité en effet peut être une propriété que la *volonté* d'un Magnétiſeur peut maîtriſer & anéantir ſans ceſſe ? Je ſens bien que la matière en général eſt ſoumiſe à des règles auxquelles l'homme, phyſiquement parlant, doit obéir, comme le reſte de la Nature : je vois cette obéiſſance dans l'homme ſe manifeſter par toutes les influences qu'il reçoit de l'atmoſphère, & de tous les corps qui environnent ſon être ; je reconnoîtrai même, ſi l'on veut, que ces différentes actions qu'il reçoit ainſi, ſe communiquant à lui par des pôles, viennent ſe concentrer dans ſon équateur, pour enſuite reſſortir & circuler en lui par deux points déterminés : mais dans l'effet produit par un acte de ma volonté, je ne vois plus de règle ni de direction prédominante : ſoit que je touche avec la main ou avec le pied, ſoit que je n'employe qu'un ſimple regard, ſoit que je n'agiſſe que par la penſée, de loin comme de près, enfin, je vois toujours les mêmes réſultats s'enſuivre. Que deviennent donc alors les lois des pôles, des courans, &c. . . . . Sans doute ces lois

existent toujours ; je ne veux ni ne puis les détruire ; mais bien certainement, puisque, sans y avoir égard, j'agis avec la plus grande force sur la matière, il faut bien que je les maîtrise ces lois, & les fasse céder à un empire beaucoup plus fort que celui qu'elles exercent. N'est-ce pas ici le lieu de rappeler l'Epigraphe de ce Livre, dont cette note donne assez l'explication :

Spiritus intus alit ; totamque infusa per artus
Mens AGITAT MOLEM, *& magno se corpore miscet.*

(12) Catherine *Vidron* a passé par tous les périodes qu'elle avoit annoncés ; ses deux saignées lui ont été faites à Paris, étant dans l'*état magnétique*, par M. *Dumont*, Chirurgien de l'hôpital de la Charité. Celle du pied a été reculée par elle au 5 Janvier, à cause de l'époque de ses règles qui ont duré jusqu'au 3. Sa médecine & ses quatre jours de diète l'ont menée jusqu'au 12 du même mois, & depuis ce jour jusqu'au 24, elle a éprouvé les fortes convulsions qu'elle avoit annoncées; savoir, le 12 & le 13, quatre attaques; le 14 & le 15, six attaques, & ainsi de suite, jusqu'à quatorze attaques dans une heure de temps, suivies d'une demi-heure de foiblesse ou de léthargie. Le 25, ses règles se sont manifestées pour la quatrième fois, depuis le commencement de son traitement : elle m'avoit annoncé que, quoique guérie, je pourrois la faire tomber en crise tranquille de *somnambulisme*, tout le temps de son époque; ce qui a eu lieu effectivement jusqu'au 31 Janvier ; & le premier Février, je n'ai plus eu le pouvoir de la mettre dans l'*état magnétique*.

Il est à remarquer que Catherine *Vidron*, dans le cours de son traiment magnétique, a passé successivement par

tous les périodes de souffrances qu'elle avoit éprouvées il y a six ans dans une forte maladie, dont probablement elle n'avoit point été bien guérie : maux de tête violens, inflammation à la gorge, point de côté, douleur dans le bras, coliques d'entrailles, & jusqu'à des clous; elle a tout éprouvé successivement. Depuis le 3 Janvier, elle m'avoit ordonné de lui faire passer les nuits dans l'*état magnétique*, afin de faciliter les fortes transpirations qu'elle devoit avoir. En effet, tous les matins à sept heures, lorsqu'elle sortoit de crise, elle se trouvoit ruisselante de sueur. Il m'est arrivé une seule fois d'oublier, en rentranl chez moi, de l'aller magnétiser : elle fut toute la nuit dans une agitation extrême, combattue par le désir de venir m'éveiller, & la honte qu'une telle démarche lui inspiroit : le lendemain, j'eus bien de la peine à réparer les accidens que mon oubli avoit causés, & le retard de sa guérison jusqu'au 25 en a été la suite. Dans sa dernière crise du 31, elle m'a ordonné de la magnétiser encore aux heures qui me seroient commodes, jusqu'au 15 Février, m'annoncant que ses sueurs abondantes ne cesseroient que le 7 Février, & que, jusqu'au 15, elle éprouveroit de légers effets. J'ai su d'elle encore que l'époque de ses règles seroit pour le 20 du même mois.

Aujourd'hui, 24 Février, je certifie que tout ce que je viens de détailler a eu son exécution à la lettre, & que Catherine *Vidron* se porte à merveille.

(13) Les *somnambules magnétiques* ne doivent pas toujours etre susceptibles de connoître les maladies des autres : cette propriété n'étant qu'une sensation chez eux, s'affoiblit ou se perfectionne, suivant les états différens dans lesquels ils se trouvent. Tous ceux dont je me

suis

ſuis ſervi comme Médecins, ont éprouvé cette alternative : auſſi eſt-ce avec une réſerve infinie que je les queſtionne ſur cet objet. Un *ſomnambule magnétique* n'eſt pas toujours Médecin ; il peut ſouvent être très-bon & très-juſte dans ſes pronoſtics pour lui-même, & ne rien ſavoir juger dans les autres. Quelquefois, après avoir eu la propriété de ſe connoître aux maladies, il peut perdre cette propriété, & ne la recouvrer qu'à certaine époque.

Cette obſervation eſt bien néceſſaire à méditer par ceux qui ont à conduire des *ſomnambules magnétiques*. Combien de fois, j'en ſuis certain, il a dû leur arriver d'être mécontens de leur réponſe, & de voir bien des perſonnes miſes en rapport avec eux, s'en retourner peu ſatisfaites de leur conſultation : d'où s'enſuit toujours des doutes fondés ſur la réalité même de l'état de *ſomnambuliſme magnétique*. Hélas ! ce n'eſt pas aux malades ſomnambules qu'il faut s'en prendre de toutes les incohérences & abſurdités qui ſe rencontrent ſouvent dans leurs diſcours, mais bien aux Magnétiſeurs, qu'une aveugle curioſité conduit, la plupart du temps, dans leurs expériences. On croit que, parce qu'un être magnétique a eu la facilité de voir ou de juger d'une choſe aujourd'hui, il le pourra demain : en conſéquence, on appelle des témoins pour juger de l'extrême ſagacité de ſon ſomnambule. Qu'arrive-t-il ſouvent ? C'eſt que l'état de la maladie, qui a varié, a apporté en même temps du changement dans les ſenſations du ſomnambule. Néanmoins le Magnétiſeur veut qu'il parle, qu'il réponde, & ſon enthouſiaſme l'aveuglant, il finit par faire céder, ſous l'empire de ſa volonté, cet être magnétique, qui, par complaiſance pour lui, débite une quantité de rêveries.

Mais, dira-t-on, comment croire un mot de ce que

disent les *somnambules magnétiques*, s'il leur arrive souvent de se tromper ? A cela je réponds que, sans confiance dans un Magnétiseur, il est impossible d'en avoir dans l'être qui lui est soumis. La même raison qui règle la conduite dans l'ordre commun des choses, doit, à plus forte raison, la régler dans les opérations magnétiques, où la dépendance des subordonnés est certainement la plus grande que nous connoissions.

L'enthousiasme, l'envie, ou l'intérêt de prouver une chose que l'on a avancée comme certaine, doit nécessairement donner à la volonté une impulsion manifeste, & je me méfierai toujours des résultats que ces sentimens détermineront, tandis que je mettrai ma confiance (au risque même d'être trompé tous les jours) dans l'homme en qui je ne reconnoîtrai que le désir de faire du bien; car sa volonté alors ne pourra jamais être de me surprendre par des merveilles, ni de me tromper par des apparences.

Pourquoi vouloir avoir des Sibylles, des Prophètes, des Médecins, des Oracles, & même des somnambules ? Ce n'est pas là le but tranquille auquel un Magnétiseur doit tendre; il ne doit vouloir que guérir & faire du bien; les résultats de toute autre volonté ne peuvent être que faux & mensongers : & c'est, je crois, un grand bonheur pour les hommes, d'avoir assez de philosophie pour être en garde contre toutes les chimères qu'a fait enfanter, dans les têtes exaltées, les phénomènes simples & sublimes du *somnambulisme magnétique*.

(14) La suite de l'écrit de *Vielet* est dans mon portefeuille. Si je ne me permets pas d'en publier le contenu, c'est qu'il s'y trouve des choses si extraordinaires & si éloignées de la portée d'un paysan, qu'il me paroît im-

possible qu'on puisse croire qu'il en soit l'auteur. Ma retenue sur ce sujet n'est pas la seule que je me sois imposée : sachant combien tout ce qui tient au merveilleux est fait pour éloigner les hommes de la vérité, j'ai soin de tenir secret tout ce qui n'a pas un rapport direct aux maladies des *somnambules magnétiques*. Eh! n'est-ce pas déjà un phénomène assez difficile à croire que celui de leurs pressensations ? Tout Magnétiseur prudent ne devroit pas, ce me semble, parler d'autre chose dans ce moment-ci ? En effet, quelque extraordinaire que soit ce phénomène, c'est, sans contredit, le plus commun & le plus facile à prouver, puisqu'on peut dire, avec vérité, que la pressensation est inhérente à l'état de *somnambulisme magnétique*. C'est en même temps l'accessoire le plus satisfaisant de cet état singulier, puisqu'il tend directement au soulagement de l'humanité. C'est donc par lui seul qu'on peut engager les hommes à croire aux effets du *Magnétisme*. Ce premier pas une fois fait, il ne sera plus dangereux de parler ouvertement de tous les autres phénomènes qui se rencontrent souvent dans la suite d'un traitement magnétique, lesquels étant aussi variés & aussi peu constans que le sont les différens degrés de sensibilité par lesquels les *somnambules magnétiques* peuvent passer, ne doivent jamais être rapportés que comme de simples observations absolument étrangères à la conduite qu'on doit tenir à l'égard des malades.

Ce qu'un *somnambule* a fait, vingt autres souvent ne le pourront répeter, tandis que chacun en particulier manifestera de même d'autres phénomènes qui lui seront propres. Enfin, un Magnétiseur doit s'estimer trop heureux si, dans le cours d'un long traitement, il lui arrive (sans qu'il l'ait cherché) un seul événement extraor-

dinaire, fait pour étonner son esprit autant que pour éclairer sa raison.

(15) Si *Vielet*, quoique guéri, tomboit encore en *crise magnétique* pour des instans seulement, je crois que sa foiblesse en étoit cause. Il eût sûrement été nécessaire, pour l'affermissement de sa santé, qu'il eût continué à être *magnétisé* quelque temps encore, jusqu'à ce qu'il eût été mené à l'*insensibilité magnétique*, qui, selon mes observations, est la *seule* preuve convaincante d'un parfait rétablissement : mais cet homme avoit les devoirs de sa nouvelle place à remplir; il étoit tourmenté par l'inquiétude de la perdre, s'il séjournoit trop long-temps chez moi; toutes ces raisons m'ont déterminé à ne pas le retenir davantage, d'autant qu'il m'avoit assuré, dans l'*état magnétique*, qu'à l'aide du régime qu'il s'étoit prescrit, sa santé s'affermiroit totalement dans le cours de l'hiver.

J'ai eu à *Strasbourg*, l'été passé, un exemple frappant de l'effet du *Magnétisme* sur un individu foible, sans autre mal apparent.

M. *de Pont-le-Roy*, Officier d'Artillerie, fils du *Lieutenant-Général des Armées du Roi*, portant le même nom, avoit la fièvre & un mal-aise général, lorsqu'il consentit à se faire *magnétiser*. Au bout de deux ou trois séances, il devint dans l'état *du somnambulisme le plus clair-voyant*; & dès-lors il sut si bien se diriger, qu'en très-peu de temps sa santé s'étoit rétablie. Néanmoins il continuoit toujours à tomber en *crise* : je lui en demandai un jour la raison. « Elle est très-simple, me répondit-il; je suis d'une complexion foible, sans être précisément malade. Je pourrois acquérir un certain bien-être qui me manque. Il en est de moi (je rapporte ses

propres expressions) comme d'un homme avec une fortune honnête, qui sentiroit la possibilité de l'augmenter. Je ne pourrai jamais devenir aussi robuste qu'un homme mieux constitué que moi ; mais enfin il est des perfections relatives ; & jusqu'à ce que j'aye acquis celle dont je suis susceptible, vous pourrez toujours me mettre en crise ».

Le temps des *semestres*, joint au désir qu'il avoit de retourner à *Saint-Germain* auprès de sa famille, ne m'a pas permis de continuer à le *magnétiser*. Néanmoins il est aujourd'hui en aussi bonne santé que sa complexion peut le permettre.

Comme la maladie de M. *de Pont-le-Roy* n'étoit pas bien inquiétante, je me permettois souvent, lorsqu'il étoit en *crise*, de lui faire des questions sur le *Magnétisme* & sur l'état de *somnambulisme* : ses réponses étoient aussi claires qu'intéressantes, & faites pour répandre les plus grandes lumières sur cet état singulier.

Un jour, entre autres, que je prononçois devant lui le mot de *somnambulisme* : « Pourquoi, me demanda-t-il, désignez-vous ainsi l'état où je suis ? Le mot de *somnambulisme* porte avec lui l'idée de sommeil, & certainement je ne dors pas .... Il faudroit, ajouta-t-il dans le cours de notre conversation, trouver un mot composé, qui exprimât les diverses sensations que j'éprouve. D'abord un état de calme & de bonheur qui se sent mieux qu'il ne peut se rendre ; ensuite, un oubli total de toute affection étrangère à mon bien-être ; troisièmement, un *rapport intime* avec vous ; mais si *intime*, que je ne le distingue pas plus particulièrement dans une partie de mon corps que dans une autre ; & en quatrième lieu, une *connoissance parfaite* de moi-même. A l'aide du *grec* ou

du *latin*, vous pourriez composer un mot ; mais, m'ajoutoit-il, tous les mots possibles ne vous donneroient jamais qu'un bien foible apperçu de tout ce que j'éprouve. Il faut être dans l'état où je suis, pour savoir l'apprécier ».

Des *somnambules* comme M. *de Pont-le-Roy* sont bien intéressans à rencontrer ; mais ils sont rares, & c'est à tort qu'on voudroit exiger de tous les malades des lumières & des réponses aussi satisfaisantes. C'est à la Nature à nous manifester ses secrets, & notre devoir est de les observer avec circonspection, & de ne jamais chercher indiscrètement à les dévoiler. On court le risque, en voulant forcer les facultés d'un *être magnétique* peu intelligent, de détraquer sa tête, & de finir par le rendre *imbécille* ou fou pour le reste de ses jours.

(16) On doit entendre, par le mot *symptomatique*, les symptômes qui caractérisent telle ou telle maladie. C'est ainsi que je dirois que la *migraine* est communément le *symptôme symptomatique* d'une foiblesse dans les nerfs de l'estomac, qui, presque tous, correspondent avec ceux du cerveau ; & lorsqu'en *magnétisant* un homme sujet à cette incommodité, je lui procurerai des *spasmes* ou des *tiraillemens* passagers d'estomac ; j'appellerai ces effets des *symptômes critiques*, c'est-à-dire, symptômes caractérisant un effet curatif dans la partie où réside le siége de son mal. Toutes les *crises* produites par le *Magnétisme animal* bien administré, sont de ce nombre.

(17) Parmi quantité de *phénomènes* qui se présentent sans cesse à nous, & auxquels nous ne faisons pas une attention suffisante, j'ai eu lieu, par exemple, d'en observer un, déjà bien connu autant qu'il est commun, & dont, jusqu'ici, on ne s'est pas rendu raison d'une manière satisfaisante ; je veux arler de cet attrait qu'ont

en général tous les hommes pour le pays où ils ont pris naissance, & où sur-tout ils ont passé leur enfance. Les Médecins ont appelé *antholochie* ce que tout le monde connoît sous le nom de *maladie du pays*. Un Observateur impartial ne peut se tromper aux symptômes symptomatiques de cette maladie: gonflement *œdémateux* dans le bas ventre & dans les parties inférieures du corps, fièvre lente, serrement d'estomac continuel, & une tristesse que rien ne peut vaincre. Combien il y a de victimes de cette cruelle maladie, qu'aucun remède de la Médecine ordinaire ne peut guérir! Est-ce à l'imagination affectée qu'il faut rapporter le principe d'un mal physique aussi dangereux? Et d'après cette supposition, est-ce aussi sur l'imagination seule du malade qu'il faut travailler pour empêcher sa mort inévitable? Cette question va, je crois, être résolue suffisamment par l'exemple suivant, & l'on en conclura, je pense, que si l'imagination d'un homme attaqué de la *maladie du pays* vient à s'affecter d'une manière si amère & si douloureuse, ce n'est que par une suite naturelle des maux physiques & véritables que tout son être éprouve loin d'un *aimant* impérieux, qui tend à l'attirer sans cesse vers lui.

Le nommé *Lécompte*, dit *Lavallée*, jeune homme de vingt ans, fils du Maître-d'hôtel de M. *le Prince de Beauveau*, étoit, depuis deux ans, soldat dans le régiment de Foix. Des étourderies de jeunesse avoient plutôt déterminé son engagement, que sa vocation véritable. Il y avoit un mois environ que ce jeune homme avoit la fièvre, lorsque M. *Fribeau*, Chirurgien-Major de son régiment, l'amena chez moi pour être *magnétisé*. Mon Valet de chambre, dès la première fois, le rendit *somnambule magnétique*, & dès-lors il sut rendre compte de sa maladie,

& donner les moyens de la guérir. Pendant plus de quinze jours, toutes ses *pressensations* s'accomplissoient à la lettre, & je m'attendois à voir cesser promptement son *somnambulisme* avec sa maladie, quand un jour nous le vîmes fondre en larmes dans l'*état magnétique*. Etonné de cette transition subite, *Ribault* lui en demanda la raison. « Hélas ! répondit-il en sanglotant, je fais tout ce que je puis pour guérir ; mais je vois aujourd'hui que cela est impossible. La fièvre ne me quittera plus désormais ; je ne pourrai plus rien *pressentir*, & vous ne pourrez m'empêcher de mourir ». Nous ne pûmes savoir de lui rien de plus détaillé ce jour-là. « C'est un malheur, répétoit-il souvent, auquel vous ne pouvez remédier ».

Le lendemain, je me mis en *rapport* avec lui, & enfin, tant dans cette séance que dans plusieurs autres, il m'apprit que le chagrin étoit la cause de sa maladie ; que le seul moyen de le sauver, étoit de le faire partir le plutôt possible pour retourner auprès de son père ; que la fièvre ne le quitteroit qu'à la porte de Paris. Il ajouta que le *Magnétisme* le soutenoit un peu, diminuoit ses maux de tête ; mais que la fièvre & le dépérissement iroit toujours en augmentant ; qu'au bout de dix-huit à vingt jours, il ne seroit plus susceptible de tomber en *crise* ; qu'alors, n'ayant plus la force de se soutenir, il faudroit le porter à l'hôpital, où il finiroit ses jours, après un mois de dépérissement continuel.

La confiance aux effets comme aux résultats du *Magnétisme animal*, n'étoit point alors à *Strasbourg* aussi établie qu'elle y est aujourd'hui. D'après cela, on doit bien s'imaginer avec quelle froideur on reçut alors mes demandes, & avec quelle ironie l'on écouta mes plaintes. J'avois le cœur navré toutes les fois que je voyois le jeune *Lecompte* dans l'*état magnétique*, qui alors me ré-

pétoit le nombre de jours qu'il avoit encore à espérer de pouvoir guérir. Enfin, quoique plusieurs Chirurgiens de l'hôpital militaire & autres eussent certifié l'état de danger dans lequel étoit mon malade, néanmoins il en étoit réduit à neuf jours d'espérance, que je n'avois pas encore celle de le voir partir pour Paris. Dans cette perplexité, j'avois pris le parti de faire venir un Notaire pour recevoir sa déclaration dans l'*état magnétique*, & j'avois instruit tout le monde de cette démarche. J'allois faire cesser tous les soins que mes gens & moi rendions à ce jeune homme, quand on vint m'annoncer qu'il auroit la permission de partir. Il fallut attendre encore un jour jusqu'à la signature de son congé, & dès le même soir je le fis sortir à pied de *Strasbourg*, pour attendre la diligence à deux ou trois lieues de cette ville.

La lettre que *Lecompte* m'a écrite à son arrivée à Paris, suffira mieux que mes réflexions pour classer les idées sur la nature de sa maladie. Si l'on fait attention au nombre de jours qu'il a mis à faire son voyage, on pourra juger de l'état de foiblesse & d'anéantissement dans lequel il étoit lorsqu'il obtint la permission de partir.

Paris, *ce* 7 *Sept.* 1785.

« MONSIEUR,

» Je prends la liberté, &c. . . . . . Ce qui m'a » retardé dans mon voyage, je vais vous en faire le » détail. Au sortir de *Strasbourg*, la joie & le conten» tement se sont si fort emparés de moi, qu'ils m'ont » causé une grande foiblesse & un grand battement de » cœur; ce qui fait que je n'ai pu faire que deux lieues » pour attraper le *coucher* avec grande peine. De là, j'ai » pris la diligence, comme je le croyois, le Dimanche;

» cela m'a rendu encore bien plus mal, car j'ai été
» obligé de la laisser repartir le lendemain de son premier
» coucher, qui étoit à *Blamont*, & moi, de rester à
» l'auberge l'espace de quatre jours. Après ce temps, les
» forces m'ont repris. Je n'ai pas voulu prendre davantage de voiture, crainte d'éprouver le même désagrément. J'ai continué mon voyage jusqu'à Nancy:
» étant un peu fatigué, non faute de courage, mais par
» le désagrément que j'ai éprouvé de la voiture, j'y ai
» resté l'espace de trois jours. Etant un peu délassé, je
» me suis senti beaucoup de force, malgré que ma fièvre
» me tenoit tous les jours : je me suis remis en route de
» pied jusqu'à Paris, sans faire grande journée. En y entrant, il m'a pris un saisissement de joie qui m'a retourné tous les sens, & dès ce moment je me suis
» senti beaucoup plus de force, & un petit accès de
» fièvre qui m'a tenu très-peu de temps; & depuis ce jour,
» je suis encore en l'attendant. Je vous prie, &c. . . . . . »

Le jeune *Lecompte*, que j'ai vu deux fois depuis mon retour à Paris, m'a dit qu'il continuoit à se très-bien porter. Comme il demeure à l'hôtel de M. *le Prince de Beauveau*, il est aisé de constater les faits que je viens de rapporter.

(18) M. *le Comte Louis de Rieux*, en indiquant, dans l'*état magnétique*, des numéros pour la loterie, n'a fait, comme on a pu le remarquer, que céder aux instances de M. son père; aucune notion particulière n'a décidé son choix : l'acte de complaisance qu'il a fait dans cette occasion, étoit aussi simple que celui qu'il a répété dans son état naturel, en indiquant cinq autres numéros différens des premiers. On pense bien que le tirage d'ensuite n'a réalisé aucune de ses indications.

J'insiste sur ce fait avec d'autant plus de plaisir, qu'il

peut servir de preuve à ce que j'ai répété déjà bien des fois, que, hors de la sphère des sensations particulières des êtres *magnétiques* & de celles des êtres avec lesquels ils sont en *rapport*, il n'y a aucun fond à faire sur toutes les réponses que des questions indiscrètes peuvent leur suggérer. J'ai eu des malades qui, dans l'état de *somnambulisme magnétique*, étoient assez mobiles pour répondre à ma simple *pensée* : *Victor*, *Joli*, *Vielet*, Catherine *Vidron*, &c., étoient de ce nombre. Si j'eusse voulu tromper quelqu'un par leur moyen, & renouveler les anciennes erreurs des Oracles & des Sibylles, rien ne m'auroit été plus facile : dès lors, sans leur parler, j'aurois pu dicter leurs réponses (avec une baguette à la main, si j'eusse voulu, pour mieux fixer ma volonté & me servir de conducteurs) & les faire passer pour de nouveaux Pythonistes, tandis que je n'aurois fait, dans tout cela, qu'un simple abus de ma puissance physique, pour forcer mes malades à un acte de complaisance auquel ils auroient d'autant moins résisté, qu'ils étoient plus simples & plus confians en moi.

C'est de cette manière que j'entends fort bien comment un Magnétiseur fort enthousiaste a pu croire qu'un *somnambule magnétique* avoit vu des hommes & des vaisseaux dans la lune, tandis qu'il n'avoit vu que les folles idées que son Magnétiseur avoit dans la tête.

La connoissance de nous-mêmes & l'étude de nos sensations, voilà à quoi peut nous mener la découverte du *somnambulisme magnétique*, & le but où nous devons tendre, après celui de soulager l'humanité souffrante. Cette tâche est difficile à remplir ; mais pour avoir des résultats certains, il faut, je le répète, que le premier désir d'un Magnétiseur soit toujours de guérir son malade, & que la première connoissance d'un être ma-

gnétique soit celle de sa maladie, & des moyens à employer pour avancer sa guérison, dont, par suite, il doit connoître le terme. J'avoue que, sans cette première donnée, il m'est impossible d'ajouter aucune confiance à tous les dires des *somnambules magnétiques*.

(19) L'effet salutaire d'un attouchement immédiat, quand la volonté est dirigée vers le bien-être d'un malade, est si manifeste, que quantité de personnes, lorsqu'elles y réfléchiront, reconnoîtront l'avoir procuré souvent sans réflexions. Combien de mères tendres ont machinalement sauvé la vie à leurs enfans, en les serrant avec sensibilité contre leur sein, dans des momens de souffrances imprévues! Combien la présence d'une personne que l'on aime apporte de calme & de douceur dans les maux qu'on éprouve! Je suis sûr que, science & expérience à part, il ne peut être indifférent d'être soigné dans nos maladies par un Médecin & une Garde qui nous portent affection.

Plusieurs Officiers de cavalerie m'ont conté un fait qui m'a frappé, par l'analogie que j'y ai trouvé avec toutes mes observations. Lorsque, dans un régiment, on voit un cheval dépérir, sans cause apparente de maladie, il est d'usage de le changer de cavalier. Tel homme, par l'affection qu'il porte à son cheval, entretient en lui, par le pansement, l'embonpoint & la santé; tandis qu'entre les mains d'un autre le même cheval eût tombé dans la maigreur & le dépérissement. Si ce fait est vrai, comme j'ai lieu de n'en pouvoir douter, on en conclura nécessairement que l'affection des êtres qui nous entourent habituellement, devient aussi utile à notre santé qu'à notre bonheur.

POST-SCRIPTUM.

DEPUIS le 8 de Décembre 1785, jour où *Dupré* avoit, quitté *Busancy*, je n'avois pas reçu de ses nouvelles. Ne pouvant me méfier de son exactitude à venir me trouver, je n'avois fait aucune démarche auprès de lui, & je l'attendois avec confiance pour la fin du mois de Février, quand, le 12 du même mois, je reçus une lettre de lui, par laquelle il me mandoit qu'il lui seroit impossible de se rendre à *Paris* à l'époque que je lui avois fixée. J'écrivis aussi-tôt au Curé de sa paroisse, au *Bolhard*, près de *Rouen*, ainsi qu'à *M. le Chevalier de Boniface*, dont il se réclamoit, pour les engager, par les raisons les plus fortes, à m'envoyer *Dupré* le plutôt possible. Ces Messieurs ont tellement répondu à mes instances, que le Lundi 20 Février *Dupré* est arrivé à *Paris*. Sur les premières questions que je lui ai faites sur sa santé, il m'a répondu qu'il avoit beaucoup souffert depuis qu'il m'avoit quitté; qu'il avoit eu la fièvre le mois d'auparavant, dont à la suite il lui étoit resté des

ampoules ſur tout le corps, dont à peine il étoit guéri ; que ſa peau s'étoit renouvelée entièrement, & que du reſte il étoit toujours dans le même état, c'eſt-à-dire, ſujet à ſes criſes périodiques tous les trois jours à quatre heures du ſoir. Comme le lendemain Mardi 21 étoit juſtement le jour de ſon accident, je remis à quatre heures du ſoir à prendre de lui-même, dans ſa *criſe magnétique*, des renſeignemens plus certains.

Sa première réponſe, ſur l'état de ſa ſanté, fut qu'il étoit bien malade & bien près de ſa mort; que j'allois, en le magnétiſant, hâter en lui une criſe définitive, dont il auroit de la peine à ſe tirer, mais qui termineroit ſa maladie, s'il avoit la force de la vaincre. — Eſt-ce que vous ne croyez pas toujours, lui demandai-je, avoir la fièvre chaude le 4 de Mars. — Non, me répondit-il, tout eſt dérangé —. Et alors il me conta que, dans ſon voyage de *Buſancy* au *Bolhard*, il s'étoit arrêté à *Beauvais ;* que ſon accident lui avoit pris dans cette ville au milieu de la rue; qu'alors on l'avoit beaucoup tourmenté pour le faire revenir à lui; que, n'y pouvant réuſſir, on l'avoit tranſporté à l'hôpital militaire, où on lui avoit fait avaler, par trois fois, des

élixirs & des drogues contraires à ſon état; que ſon eſtomac en avoit été brûlé, & que le dérangement de ſa maladie, les ſouffrances qu'il avoit eues, & l'avancement de ſa fièvre chaude, avoient été les ſuites de ce mauvais traitement. Je lui demandai alors de m'indiquer quelques moyens pour réparer le mal qu'on lui avoit fait. « Vous n'y pourrez parvenir entièrement, me répondit-il.... laiſſez-moi tranquille dans ce moment-ci. Je ſortirai de criſe tout ſeul comme à l'ordinaire : une demi-heure après mon réveil, il faut que vous me remettiez dans l'état où je ſuis, & je pourrai alors mieux voir ma ſituation, & vous dire ce qu'il faudra faire ».

Vers cinq heures & demie je l'ai donc mis en criſe, & j'ai ſu de lui que le lendemain il tomberoit quatre fois dans ſes accidens; qu'il s'y joindroit des convulſions; que je ne devois le magnétiſer qu'au quatrième accès; qu'enſuite il en auroit un cinquième le Jeudi matin, pendant lequel il n'auroit pas beſoin de mes ſoins; qu'à midi, le même jour, je le magnétiſerois pour la dernière fois, ſans pouvoir parvenir à le faire tomber en criſe, & qu'alors il ſeroit auſſi bien rétabli qu'il étoit poſſible. Je lui demandai s'il n'y auroit pas moyen de

guérir entièrement ſon eſtomac. « Non, me répondit-il, j'en ſouffrirai le reſte de mes jours; le traitement qu'on m'a fait à *Beauvais* me l'a brûlé, & aucun remède ne peut me ſoulager ». Il m'ajouta que ſa vie ne ſeroit pas bien longue, & il m'en déſigna le terme, ainſi que la révolution qui l'annonceroit.

Le lendemain Jeudi, j'exécutai ponctuellement ſes indications, & je ne pus le faire entrer dans l'*état magnétique :* l'effet qu'il reſſentit fut paſſager. Au bout d'une demi heure, n'éprouvant plus rien, je le laiſſai tranquille. Depuis lors il eſt reſté une huitaine de jours à *Paris*, ſans éprouver aucun accident, ſeulement des douleurs d'eſtomac paſſagères, & il eſt reparti pour ſon pays, où peut-être la tranquillité dont il va jouir, démentira les pronoſtics fâcheux qu'il ignore avoir portés ſur ſon état.

Volonté active vers le bien,
Croyance ferme en ſa puiſſance,
Confiance entière en l'employant.

Faute eſſentielle à corriger.

Page 100, ligne 11, elle ſe produit dans les racines, *liſez* : elle produit dans les racines.